DES CELTES,

ANTÉRIEUREMENT

AUX TEMPS HISTORIQUES:

ESSAI

Dans lequel on a tracé la marche de leurs Colonies en Europe, au moyen des noms qu'ils prirent, et de ceux qu'ils appliquèrent; noms qui s'expliquent naturellement par le Bas-Breton et le Gallois, et dont la géographie et la fable, ou l'histoire, justifient l'étymologie Celtique;

PAR M. J^N. LE DÉIST DE BOTIDOUX,

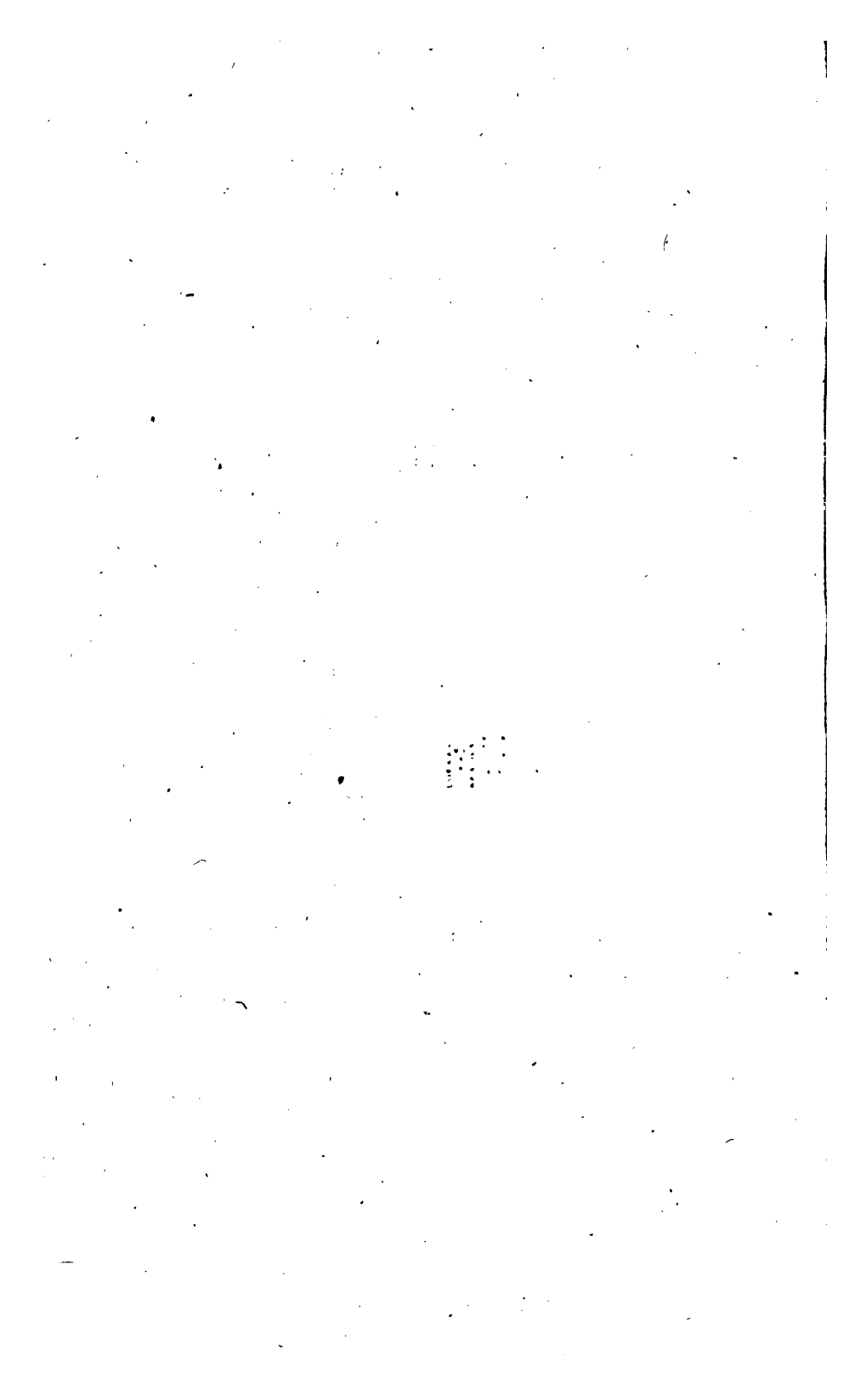
EX-CONSTITUANT,

EX-COMMISSAIRE-ORDONNATEUR EN CHEF DES GUERRES,

MESSAGER D'ÉTAT PRÈS LA CHAMBRE DES PAIRS.

À PARIS,

CHEZ { NICOLLE, libraire, rue de Seine, n° 12. F. S. G.
Mme Ve H. PERRONNEAU, impr.-libraire, quai des Augustins, n° 39.

1817.

AU ROI,

SIRE,

Si LOUIS-LE-DÉSIRÉ *n'était que Roi de France, peut-être aurais-je sollicité moins vivement l'honneur de faire paraître ce travail sous ses auspices. Mais,* SIRE, *qui ne sait que l'histoire fut, de tout temps, votre étude favorite ? Qui ne sait à quel point vous l'avez approfondie, et qu'il n'est point de recherches en cette partie, sur lesquelles vous ne puissiez prononcer en connaissance de cause ?*

C'est d'ailleurs au suffrage dont Votre Majesté *daigna honorer mon* Essai sur les Gaulois, *placé en tête de la traduction de César, que celui-ci doit sa naissance. La permission qu'Elle m'a donnée de le lui dédier, après y avoir jeté les yeux, me persuade qu'il n'est pas sans offrir quelqu'intérêt : et si la critique m'attaque, ainsi que je n'en doute pas, j'aurai du moins la consolation de me dire avec Horace, et dans tous les sens que le vers peut offrir :*

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, et très-dévoué sujet,

DE BOTIDOUX.

DES CELTES,

ANTÉRIEUREMENT

AUX TEMPS HISTORIQUES.

De l'Étendue de la Celtique.

Je sais que Cluvier, Pelloutier, et beaucoup de savans, ont prétendu que notre Gaule ne pouvait pas s'attribuer exclusivement le nom de *Celtique*, et qu'ils ont voulu démontrer que celui de *Celtes* était commun à la plupart des anciens peuples de l'Europe ; mais le savant et judicieux Schœpflin a discuté d'une manière si lumineuse, et réfuté si victorieusement les passages des anciens, sur lesquels s'appuyaient

les partisans de ce système (1), qu'on ne peut plus, ce me semble, le reproduire avec quelqu'espérance de le faire prévaloir. Non que je veuille prétendre qu'il n'y eût des rapports entre les Celtes et les Germains, surtout relativement au langage; peut-être même les deux peuples avaient-ils eu le même berceau : mais ils avaient fini par former deux nations distinctes; et les Germains n'étaient pas plus Celtes qu'ils ne sont Persans, quoique la langue teutonique ait beaucoup d'affinité avec la langue persanne; pas plus que les Bas-Bretons ne sont Grecs ou Hébreux, quoique leur idiome offre une foule de mots qu'on retrouve dans la langue hellénique et dans l'hébraïque.

Sans m'étendre davantage sur un sujet à peu près étranger à celui que je me propose de traiter, je me borne à prévenir le lecteur que j'emploierai indifféremment les noms de Celtes et de Gaulois comme synonymes, et comme ayant été donnés exclusivement par les Grecs ou par les Romains aux peuples établis, de toute antiquité, entre les Pyrénées, la Méditerranée,

---

(1) *Vindiciæ Celticæ*, in *Alsatia illustrata*, t. 2.

les Alpes, l'Océan et le Rhin, ainsi qu'aux nombreux essaims qu'ils envoyèrent dans les pays étrangers.

DES ANCIENS PEUPLES DE LA GAULE.

Des Celtes.

Nous avons dit que les premiers habitans connus de notre Gaule avaient été les Celtes, qui, du temps de César, en occupaient encore la plus grande partie (1), et peut-être, comme on le verra plus loin, la presque totalité. Mais quelle était leur origine, et quel avait été leur berceau? c'est un problême que les géographes se sont vainement efforcés de résoudre. Si l'on veut, sur ce sujet, des conjectures plus ou moins probables, soutenues par une immense érudition, on peut lire Cluvier (2) et Pezron (3). Josephe, qu'a suivi celui-ci, fait descendre les Celtes de Gomer (4), fils de Japhet; Cluvier, d'Askenez, l'aîné des fils de Gomer. Une tradition nationale,

(1) Guerre des G., L. I.

(2) *Germaniæ Antiqua*, L. I, c. 4.

(3) Antiquités de la nation et de la langue des Celtes.

(4) Antiquités Judaïques, L. I, c. 7.

rapportée par César (1), leur donnait pour auteur Dis, qu'il suppose être le même dieu que Pluton. Mais César a-t-il été bien informé de la véritable opinion des Druides, seuls dépositaires des anciennes doctrines, et si soigneux de les tenir secrètes, qu'ils ne permettaient pas de les mettre par écrit : au reste, on cherchera plus tard à découvrir quel pouvait être ce Dis. César est contredit par Ammien Marcellin, qui écrivait dans un temps où la Gaule était devenue vraiment romaine; où le polithéisme de l'Italie et le christianisme étaient la religon des gens en place et des hommes instruits; où sans doute beaucoup de Druides avaient, pour différens motifs, embrassé l'un ou l'autre; où, par conséquent, les traditions Druidiques avaient dû cesser d'être des mystères. « Les Celtes ou Gaulois (dit Ammien, *qui parle, assure-t-il, d'après les Druides*) « étaient bien en partie indigènes; mais il s'y « était mêlé des peuples venus d'îles très-éloi- « gnées, ainsi que des nations Transrhénanes, « chassées de leur pays ou par des guerres conti-

(1) Guerre des Gaules, L. VI.

« nuelles, ou par les débordemens de la mer(1). » Cette tradition me semble désigner clairement les Belges, les Aquitains, et peut-être même encore les Rhodiens, dont il sera question dans un instant; elle a tout le caractère de la vraisemblance; mais elle ne nous apprend rien sur l'origine de nos ancêtres.

Des premiers noms des Celtes.

Quoiqu'il en soit, on veut que, dans leurs premiers établissemens en Asie, les Celtes aient porté le nom de Gomarites (2) ou fils de Gomer, et dans la Gaule, celui d'Aborigènes (3); mais ce qu'ils furent sous l'une ou l'autre dénomination n'est pas du domaine de l'histoire : d'ailleurs le nom d'Aborigènes me parait, non pas un nom propre de nation, mais une épithète, comme j'essaierai de le faire voir ci-après. Nos pères, au surplus, adoptèrent définitivement le nom de Celtes, le seul sous lequel ils aient été connus

---

(1) Amm. Marcel. L. XV, c. 9.

(2) Josephe, *ubi suprà.*

(3) Timagènes, dans Amm. Marc., *ubi suprà.*

dans les temps les plus reculés (1), et le seul que se donnassent, du temps de César, les habitans primitifs de la Gaule. Remarquons ici que ce nom, si long-temps fameux, n'a point péri comme on pourrait le croire. Les Irlandais appellent encore aujourd'hui la France *Galta*.

[Plutarque, *Vie de Paul-Emile*, donnerait à croire qu'au temps de Persée, vers l'an de Rome 584, la partie de l'Illyrie située le long de la mer Adriatique, était appelée *Gaule maritime*. Il est vrai qu'il existait plusieurs anciennes peuplades celtiques dans le littoral de l'*Illyricum*, tels que les Japides, les Ardiées, qui pouvaient y être venus par terre d'Italie (2), et les Siculotes, qui s'y étaient postérieurement réfugiés par mer; mais ils étaient loin de former la majorité des habitans : d'ailleurs Plutarque est le seul auteur qui nous ait conservé cette dénomination. Dans tous les cas, elle aurait été moderne ; il n'exista jamais de Gaule, proprement dite, que la nôtre : le nom de Gaule Cisalpine est de fabrique romaine.]

---

(1) Diodore de Sicile, L. V. — Pausanias, L. I. — Amm. Marc., *ubi suprà*.

(2) Voyez plus bas, à l'article des Ligures.

Etymologie des noms de Celtes, *de* Galates *et de* Gaulois.

Que le nom de *Celtes* soit de la plus haute antiquité; que ceux de *Galates* chez les Grecs, et de *Gaulois (Galli)* chez les Romains, en fussent les synonymes, c'est ce dont on est généralement d'accord : mais les avis sont partagés sur l'origine et l'étymologie de ces dénominations. Écoutez Ammien (1) : « Celta fut un roi si chéri des « Aborigènes, qu'ils voulurent quitter leur nom « pour prendre le sien; et de celui de Galata « mère de Celta, dérivèrent ceux de Gaulois et « de Galates. » Suivant Diodore de Sicile (2), « Hercule, occupé dans la Celtique à bâtir Alé- « sia, eut d'une Galata, fille d'un prince du pays, « un fils qui porta le nom de sa mère, et le fit « prendre à ses sujets. » Si l'on en veut croire Appien (3), « Polyphême aurait eu de Galatée « trois fils, Celtus, Illyrus et Gala, qui donnèrent « leur nom aux peuples sur lesquels ils régnèrent. » Observons, en passant, que cette dernière fable dut, sans doute, son origine à la conformité que

(1) *Ubi suprà.* — (2) *Ubi suprà.* — (3) Guerres d'Illyrie.

« les Alpes, ou le Danube, prirent, *dit-il*, les « noms de *Waller* ou *Galler*, indiquant par « cette expression qu'ils avaient été chassés, ou « s'étaient exilés volontairement de leurs an- « ciennes demeures (en Germanie). » Quant au nom de Celtes, rejetant l'étymologie donnée par Leibnitz, il propose, comme au hasard, de substituer au mot *gelt*, celui de *zelt* (en allemand *tente*) : « Au moins est-il certain, *dit-il*, que « les Celtes n'avaient anciennement pour de- « meures que des huttes, ou des chariots cou- « verts. » Nous ne nous arrêtons point à cette double conjecture, convaincus, comme nous le sommes, que *Celta*, *Galata* et *Gallus* ont la même racine.

Latour-d'Auvergne (1) donne le choix entre deux étymologies : suivant l'une, le radical de *Celte* serait le celtique *gœl* ou *gœll* (jaune ou roux), parce que les Celtes ou Gaulois avaient généralement les cheveux blonds : on sait même qu'ils en faisaient gloire, et qu'ils avaient recours à l'art pour donner plus d'intensité à la couleur naturelle de leur chevelure. Mais il n'est pas trop

(1) Antiquités Gauloises.

content lui-même de cette explication, « parce « que, *dit-il*, les fils qui lient le mot *gœl* ou *gœll* « à l'idiome breton, sont si déliés, qu'ils se brisent « presque sous les doigts. » Il pouvait ajouter qu'il n'est pas probable que des amis de l'euphonie, tels que les Grecs, aient voulu rendre dur un mot sonore, par l'addition d'une consonne superflue. Dans sa seconde hypothèse, il fait dériver le nom *Galli* de *galloud*, *galloudec* (courage, courageux). De ces deux mots bretons, attendu l'échange fréquent du *G* avec le *K* dans les langues anciennes et modernes, on pourrait même, à force de contractions, faire dériver *Celtæ* ou κελται; mais Latour-d'Auvergne n'a pas poussé loin ses conjectures aussi. Il paraît même supposer que le primitif de κελται, de Γαλαται et de *Galli* n'est pas le même; et, si l'on est persuadé du contraire, il convient de chercher un mot dont, sans trop le tourmenter, on puisse faire dériver ces trois noms.

Cambden (1), à l'avis duquel s'est rangé Schœpflin (2), pense l'avoir trouvé dans le Gallois *Gwalth*, (chevelure), d'où *Gwaltog* (chevelu).

---

(1) *Britanniæ*, p. 23. — (2) *Vindiciæ celticæ*.

De ce mot qui ne diffère point du Galta des Irlandais, les Grecs firent d'abord Κελται; puis par adoucissement, Καλαται ou Γαλαται, et les Romains, qui, *comme l'observe Quintilien*, prononçaient les mots Gaulois si mollement que, dans leur bouche, ils étaient méconnaissables; les Romains, dis-je, accommodant *Gwáltog* à leur terminaison, en firent *Gallus*, par la simple suppression du *T*. Quant au *W*, il n'est pas étonnant qu'ils ne l'aient point conservé, puisque cette lettre, essentiellement gutturale, surtout après le *G*, ne fut pas plus connue d'eux et des Grecs, qu'elle ne l'est des Français, des Italiens et des Espagnols.

Il est inutile d'observer qu'un caractère distinctif des Gaulois était leur longue chevelure, conservée jusqu'à nos jours dans plusieurs provinces de France; caractère si bien connu des Romains, qu'ils donnèrent à la Belgique et à la Celtique le nom de *Gaule chevelue* (1). Ce fut aussi d'une circonstance remarquable de leur

---

(1) Les Romains, en cela, faisaient un pléonasme, comme quand ils donnaient aux Bretons l'épithète de *Picti*; mais ils se souciaient fort peu de l'étymologie du nom des vaincus.

costume, du tatouage, encore usité chez eux quand il ne l'était plus sur le continent, que les Celtes d'Albion prirent le nom de *Bretons* (1); comme les Lombards durent celui de *Longobardi* à la longueur de leur barbe.

Une dernière observation, c'est que les Gallois, dont l'origine celtique est incontestable, reçoivent des Anglais le nom de *Welsh*, qui daus la bouche de ces derniers sonne *Ouelche*. Ce mot parait-il essentiellement différent de *Gwalth*, qu'un Anglais prononcerait *Gouelche* : et remarquez encore que dans le Celtique, le *G*, en certain cas, se supprime devant *W*.

Disons, pour épuiser en quelque sorte le sujet, que, dans son Dictionnaire étymologique de la langue bretonne, D. Pelletier veut faire venir le nom de *Celte*, Κιλται, du breton *Calet* (endurci), pluriel *Kelet* (endurcis, mâles, courageux) : mais cette épithète, à l'époque où les Celtes durent se former en corps de nation, pouvait-elle caractériser un peuple en particulier?

---

(1) En latin *Britannus* et *Brito*, en gaulois *Brython*, de BRITH (tacheté). On connaît l'usage où étaient les Bretons de se peindre le corps avec le jus de pastel. *Omnes vitro se inficiunt.* César, G. des G., L. V.

Des Aquitains.

Nous avons dit que l'époque de l'arrivée des Celtes dans la Gaule était inconnue; il en est de même de celle où vint s'y fixer, quoique très-postérieurement, une autre nation. Elle s'etablit entre la Garonne et les Pyrénées, dans un canton qui portait alors le nom celtique d'*Armorique*, et qui s'appela depuis *Aquitania* (1) : mais ils furent toujours considérés par les Celtes comme à peu près étrangers à leur grande famille. Dans des temps modernes, en comparaison de ceux dont nous parlons, ils prétendirent être originaires de la Grèce (2) : mais comment à une époque aussi reculée que celle où les Aquitains s'établirent dans la Gaule, des Grecs auraient-ils osé franchir le détroit de Gibraltar, et se hasarder sur l'Océan? La même difficulté ne subsiste pas dans l'hypothèse de quelques savans, qui font sortir cette peuplade du pays de *Dor*, ou *Dora*, en Phénicie; car on sait que,

(1) Pline., L. IV, ch. 17.

(2) Saint Jérôme, dans la préface du L. II de son Commentaire sur l'Epître aux Galates.

dès les temps héroïques, les Phéniciens étaient de hardis navigateurs : mais ces Doriens furent bien moins connus dans la suite que ceux de la Grèce et de l'Asie mineure ; et de là sera venue la méprise. Strabon, au reste, penchait à croire que les Aquitains étaient venus d'Espagne : il leur trouvait les traits des Espagnols (1) ; ils parlaient presque la même langue ; et son opinion semble confirmée par le nom de *Vasques* ou Vascons, commun depuis long-temps aux peuples des deux revers des Pyrénées.

On peut, je crois, rapprocher les deux sentimens, en disant que des essaims d'Espagnols sont incontestablement venus s'établir dans l'Aquitaine, mais qu'ils s'y mêlèrent avec les anciens habitans. Ceux-ci pouvaient être les Doriens de Phénicie, et le même peuple, qui, suivant la tradition Druïdique rapportée plus haut, était venu dans la Gaule *d'îles très-éloignées*. Ces Espagnols peuvent, au surplus, n'avoir été que des Celtes qui refluaient dans leur ancienne patrie ; du moins est-il certain, quoi qu'en dise César (2),

(1) L. IV. — (2). G. des G, L. I. *Hi omnes (Celtæ, Aquitani, Belgæ) lingua..... inter se differunt.*

qu'on parlait la langue celtique en Aquitaine : elle y était même encore en usage au commencement du cinquième siècle (1).

Quelle que fut l'origine des Aquitains, ils ne jouèrent jamais dans la Gaule qu'un rôle secondaire. Strabon, qui vivait sous Auguste, en parle (2) comme d'une nation peu nombreuse et presque ignorée. César (2) avait jugé douze cohortes suffisantes pour les soumettre : ils n'étaient alors connus des Romains que depuis environ trente ans. De toutes les cités Aquitaniques, on ne connait que les Boiens, (supposé qu'ils fussent les mêmes que les Boates, ou Picei Boii (4)) et les Bituriges Vibisci (3), qui eussent pris part aux

(1) « Mais quand je me représente, *écrivait à cette époque* « *Sulpice-Sévère* (Dial. I, n. 20), que moi, Gaulois, je « vais parler devant des Aquitains, j'appréhende que ma « façon de m'exprimer un peu grossière ne choque vos « oreilles délicates..... PARLEZ CELTIQUE, OU GAULOIS, « *répondit Posthumianus*, pourvu que vous nous parliez « de Martin. » Si le latin était alors la langue des gens bien élevés, on doit conclure de ce passage que l'idiome celtique ne leur était cependant pas étranger ; il devait donc dominer chez la classe commune.

(2) *Ibid.* — (3) G. des G., L. III.

(3) Peuple des Landes. — (5) Peuple du Bordelais.

expéditions lointaines des vrais Gaulois; aussi étaient-ils d'origine celtique. Tels pouvaient être encore les Sotiates : du moins ce qu'on lit dans César (1) des Soldures d'Adcantuannus porterait à le croire, et le nom seul des Sotiates pourrait le confirmer (2).

Des Belges.

César (3) nous dit que les Belges, suivant leurs traditions, étaient des *Germains* qui avaient chassé les Gaulois d'une grande partie de la Belgique : Ammien-Marcellin donne, comme on l'a vu, quelques détails de plus. « Les peuples qui « vinrent (dans la Belgique) avaient, *dit-il*, été « chassés de leur pays par des guerres conti- « nuelles, ou par les débordemens de la mer. » Au surplus, la date et les circonstances de cette

(1) G. des G., L. III. Comparer le passage avec ce qu'il dit, L. VII, des obligations des cliens envers leurs patrons.

(2) Il viendrait fort bien de *Saot-ti;* dans ce cas il indiquerait un peuple vivant particulièrement du produit de ses bestiaux. *Saot*, en langue celte, signifie du betail en général, et *ti*, séjour, habitation.

(3) G. des G. L. II.

invasion sont également inconnues : ni les Belges ni les Gaulois ne nous ont laissé d'annales ; et les anciens n'ont rien pu nous apprendre sur l'émigration de ces Germains avec lesquels, jusqu'au temps de César, les Romains et les Grecs n'eurent aucune communication. Mais n'aurait-ce pas été mal à propos que les Belges se seraient donnés pour être Germains, parce qu'ils sortaient de la Germanie ? On verra bientôt combien d'essaims de Gaulois s'étaient, de temps immémorial, répandus dans ce pays.

César, d'ailleurs, semble se contredire : « Il « fut un temps, *dit-il plus loin* (1), où les Gau« lois, plus braves que les Germains, portaient « la guerre dans leur pays, et ne possédant pas « une étendue de terre proportionnée à leur « nombreuse population, envoyaient des colo« nies au delà du Rhin. » Or, comment accorder ce passage avec le précédent ? Une nation plus puissante que ses voisins, qui va fonder chez eux des colonies, laisse-t-elle des vaincus s'établir, de vive force, dans ses propres foyers ? et serait-ce trop donner à la conjecture, de dire

(1) G. des G., L. IV.

que les Belges étaient en partie des émigrés qui revinrent au berceau de leurs ancêtres ; en partie des peuples échappés aux débordemens de la mer, qui firent disparaître une portion considérable de ce que nous appelons aujourd'hui la Zélande, la Hollande et la Frise : et dans cette hypothèse, ces nouveaux colons auraient encore été des Celtes, recueillis par leurs anciens compatriotes.

La chose est d'autant moins improbable qu'il serait plus que ridicule de faire adopter par un peuple conquérant le langage de la nation qu'il aurait expulsée : je dis expulsée, car dans ces anciens temps, on chassait le plus faible, on le massacrait, et l'on ne s'associait pas avec lui. Si donc les nouveaux venus de la Germanie partagèrent le pays, envahi ou non par eux, avec les anciens habitans, c'est, à mon avis, une preuve incontestable de parenté ; d'autant plus que les Belges avaient le même langage que le reste des Gaulois. Car, quoiqu'on puisse inférer de quelques expressions de César (1), leur idiome, à quelque différence près dans les dialectes, était

(1) G. des G., L. I.

incontestablement celui des Celtes (1). Aussi, plusieurs siècles après César, les Tréviriens, qui de tous les Belges se trouvaient le plus en contact avec la Germanie, avaient encore le même idiome que les Galates, ou Gaulois d'Asie (2), que l'on ne soupçonna jamais d'être Germains d'origine. Il existait d'ailleurs, entre les Gaulois et les Belges, des liaisons intimes; ceux-ci envoyaient des députés aux assemblées générales de la Gaule, où l'on ne voit pas que les Aquitains fussent admis. De plus, César fait poser en fait par Divitiacus (3) que les Bellovaques étaient

(1) Les autres peuples de la Gaule (il vient d'être question des Aquitains) ont les traits des Gaulois ; cependant ils n'ont pas la même langue, et chez plusieurs la différence est assez sensible. Strabon, L. IV. Cette différence n'était donc pas entière et ne tenait qu'au dialecte ; et c'est apparemment ce que Pline entend lorsqu'il dit : L. IV, 17, *Gallia comata in tria populorum genera dividitur, amnibus* maxime *distincta. Voyez* plus haut l'article des Aquitains....

(2) « La langue nationale des Galates est la même que « celle des Tréviriens ; et peu importe qu'elle ait souffert « quelqu'altération ». St. Jérôme, préf. du L. II, de ses Comment. sur l'Epître aux Galates, c. 3.

(3) G. des G., L. II.

Cliens (*in fide*) des Eduens, et cela de tout temps (*omni tempore*) : or, si cette espèce de subordination n'avait eu pour base antique ce que l'on pourrait appeler des liaisons de famille, croira-t-on qu'un peuple tel qu'on nous peint les Bellovaques, un peuple qui, dans la guerre de Vercingétorix, déclarait « qu'il ne recevrait les ordres « de personne et ferait la guerre aux Romains en « son nom et à sa fantaisie (1); » que ce peuple, *dis-je*, soutenu nécessairement par tous les Belges, qui étaient les *plus braves des Gaulois* (2), fut resté paisiblement dans la dépendance d'une nation étrangère ?

J'omets les inductions qu'on peut tirer des noms d'un grand nombre de villes Belges, telles que *Noviodunum* (Noyon), *Divodurum* (Metz), *Virodunum* (Verdun), *Nœomagus* (Spire), *Nemetocenna* (Arras), *Marcodurum* (Duren), *Borbetomagus* (Worms), *Mediolanum* (Moyland), non loin de Clèves, etc., tous mots évidemment derivés du gaulois.

N'oublions pas une dernière observation. Nul auteur n'a fait mention d'aucune différence entre

---

(1) G. des G., L. VII. — (2) *Ibid.*, L. I.

les Celtes et les Belges, quant au costume ; et l'on sait à quel point tiennent à leurs usages les peuples à demi-civilisés : or il n'y avait, de ce côté, nul rapport entre les Gaulois et les Germains. Ceux-ci portaient des culottes serrées ; ceux-là d'amples haut-de-chausses : les cheveux des Gaulois étaient flottans ; les Germains s'en formaient un nœud sur la tête. Les Belges conquérans se seraient-ils assimilés aux vaincus ?..

Des Rhodiens et des Phocéens.

Il parait certain que, neuf à dix siècles avant l'ère chrétienne, les Rhodiens faisaient le commerce dans la Gaule, où ils établirent des colonies. Ils y fondèrent entr'autres, à l'embouchure du Rhône, une ville de Rhode (1). Comme il n'est plus question d'eux à l'époque où l'histoire de notre pays cesse d'être moins conjecturale, ils est probable qu'ils se confondirent avec une autre peuplade, Grecque ainsi qu'eux, laquelle vint se fixer dans le voisinage.

C'étaient les Phocéens : sortis primitivement de la Grèce, ils avaient fondé sur les bords du

(1) *Scymnus de Chio*, vers 204.

Pont-Euxin, une nouvelle Phocée; ils l'abandonnèrent pour se soustraire à la tyrannie d'Harpalus, lieutenant de Cyrus (près de 600 ans avant l'ère chrétienne), et vinrent aborder aux lieux où s'èleva bientôt Marseille. Souvent en guerre avec les habitans du pays, et plus adonnés à la navigation qu'à la culture des terres, les Marseillais furent constamment amis de Rome, qui finit par les assujettir, comme elle avait assujetti leurs voisins.

Ces Grecs ayant toujours figuré comme un peuple distinct des Gaulois, jusques sous les empereurs, il n'entre point dons mon sujet de m'occuper de leur histoire particulière.

Des Bébryciens.

On veut aussi qu'il y ait eu dans la Gaule, des Bébryciens; mais ils semblent n'avoir existé que dans l'imagination de Silius-Italicus. Ce poëte voulant ennoblir l'origine du nom de Pyrénées, suppose (1) qu'Amycus, roi des Bébryciens, peuple venu d'Asie, avait régné sur la partie de la Gaule voisine des Pyrénées, et que ces monta-

(1) *De Bello Punico*, L. IV, vers 417 et s.

gnes devaient leur nom à sa fille Pyrène (1), qu'Hercule viola dans un moment d'ivresse. Au fait, il n'est question de Bébryciens que chez les auteurs postérieurs à *Silius*.

Tels furent les habitans de notre Gaule avant l'ère chrétienne. Essayons maintenant de suivre les Celtes dans leurs nombreuses émigrations. Mais, attendu que je commencerai par rechercher quelle part ils ont eue dans la population de l'Italie, j'examinerai d'abord à quel point les Grecs ont pu y concourir.

DE L'ORIGINE

DES ANCIENS PEUPLES D'ITALIE.

Comme l'opinion que je me suis formée sur l'origine des anciens peuples de l'Italie, diffère en plusieurs points essentiels des idées les plus généralement reçues, et que celles-ci reposent

(1) Pline, L. III, parle bien d'Hercule et de Pyrène; mais c'est pour déclarer qu'il regardait comme fabuleux tout ce qu'on en racontait.

en grande partie sur de prétendues traditions recueillies par les Grecs, puis adoptées par les Romains, il convient, je crois, d'examiner d'abord quelle confiance méritent ces traditions : mais, attendu qu'il serait trop long de les discuter chacune séparément, et que l'émigration d'Œnotrus et la venue d'Énée en Italie en sont les plus marquantes par les résultats qu'on leur attribue, ce sont les seules que je me propose de réfuter directement, parce qu'avec elles s'écrouleront toutes les fables, pour ainsi dire, subalternes.

Fixons, avant tout, l'époque où les Grecs ont eu une connaissance précise de l'Italie.

Historique des Établissemens grecs en Italie.

Les premiers Grecs qui y abordèrent, furent, suivant Hérodote (1), des Crétois jetés par une tempête sur les côtes de l'Yapigie, où ils bâtirent Iria, du vivant de Minos. Conon (2) et Plutarque (3) font aussi mention de l'arrivée de ces Crétois, mais sans en spécifier l'époque. On

(1) L. VII. — (2) *Narrat.* 24. — (2) *Quæst. Gr.* 35.

suppose qu'au bout de quelques temps, ils se confondirent avec les indigènes, et qu'ils prirent en commun le nom d'Yapiges-Messapes : mais Varron (1) veut qu'Idoménée ait été le vrai fondateur d'Iria, postérieurement à la guerre de Troye. Au fait, on ne sait rien de positif sur ces colonies, non plus que sur celles que les Rhodiens avaient dû former en Italie avant les Olympiades (2). Aussi Strabon regardait-il Cumes comme la plus ancienne ville Grecque de l'Italie et de la Sicile (3); Nassum et Mégare ne s'étant élevées qu'un siècle plus tard (4), Syracuse que trois ou quatre ans avant l'ère Romaine, Locres (5), Sybaris (6), Rhége (7), Tarente (8), Crotone (9), que sous Romulus, ou sous Numa.

Il résulte de ce qui précède, 1°. que, le récit d'Hérodote eût-il eu quelque fondement, il

---

(1) *Apud. Valer. Prob. ad Ecl*, VIII, 31.

(2). *Strabo*, L. XIV. — (3) *Strabo*, L. V.

(4) *Scymnus de Chio*, c. 271. — (5) Marbres d'Oxford.

(6) *Antiochus Syracusanus*, *apud. Strab.*, L. VI. — Hérodote, L. VIII. — *Scymnus*, 324, 25.

(7) *Antioch. ap. Strab.* VI.. — Pausan., L. IV.

(8) Ephore *ap. Strab.*, L. V. — *Scymnus*, 310, 11, — Pausan., *ibid.* — (9) *Voyez* n°. 8.

n'existait en Italie, de son temps même, ni traces ni souvenir de ces Crétois, puisqu'Antiochus de Syracuse, son contemporain (1), ne les a point connus; 2°. que les Grecs n'envoyèrent de colonies en Italie que le second siècle après la guerre de Troye, époque de la fondation de Cumes; et jamais, en effet, ils n'ont pu faire remonter plus haut leur arrivée dans ce pays (2) : aussi n'avaient-ils précédemment que peu ou point de connaissance de ces contrées. Il paraît que les premiers colons, expulsés de leur pays par leurs concitoyens, n'entretinrent d'abord avec eux aucunes relations : car Homère lui-même, qui a si bien décrit tant de pays, ne nomme nulle part l'Italie, quoiqu'il la désigne confusément; soit qu'il en fasse le séjour des Lestrigons et des Cimmériens; soit qu'il peigne Charybde et Scylla (dont au reste il ignorait la position relative) (3), c'est-à-dire qu'il

(1) Cet écrivain vivait environ 420 ans avant J. C.; il avait fait un grand ouvrage sur les antiquités d'Italie. Il suffit, pour son éloge, de dire que Strabon en faisait le plus grand cas

(2) *Antioch. ap. Strab.*, L. VI.

(3) *Homère* ne les suppose distantes l'une de l'autre

en parle comme nous pourrions parler des terres australes. Le nom d'Hespérie que lui donnaient les Grecs, et qu'on appliqua depuis à l'Espagne (1), prouverait seul qu'il prétendaient désigner, non pas précisément tel ou tel pays, mais la dernière terre qu'ils connussent à l'occident.

D'ÆNOTRUS.

Forcés de convenir de l'époque où leurs colonies s'étaient fixées en Italie, et réduits à ne pouvoir se perdre avec elles dans la nuit des temps, les écrivains Grecs voulurent s'en dédommager, en *grécisant*, si je puis m'exprimer ainsi, le sol qu'elles habitaient. L'impartial et profond Thucydides, parlant des temps qui précédèrent la guerre de Troye, nous prévient (2) « que ses compatriotes, aimant mieux amuser par des fables « que d'instruire par des faits réels, avaient dé- « naturé l'histoire par les mensonges les plus

que d'une portée de trait.... *Spallanzani* a trouvé qu'elles l'étaient de douze mille pas et plus.

(1) *Qui nunc Hesperia, sospes, ab ultima.* Hor. Od. XXXVI, L. I. — (2) L. I. c. 21.

« effrontés. » Leur imagination, échauffée par la lecture d'Homère et de leurs tragiques, imprimait à leurs ouvrages un caractère tout poétique : de là cet amour du merveilleux et cette impudence dont les accusent, je ne dis pas le mordant Juvénal (1), mais le judicieux Strabon (2), le grave Quintilien (3) et Pline lui-même (4), qui n'en a pas moins été souvent l'écho de leurs impostures.

Les Grecs, qui ne connaissaient guères leurs propres antiquités, firent, de celles des autres pays, un tissu de contes et d'absurdités. Ce qu'ils auraient dû recueillir dans les annales des nations, ils le tirèrent de leur tête délirante. A leur arrivée en Italie, ils y avaient trouvé des Œnotriens, des Peucétiens, des Morgètes : ces peuples durent bientôt leurs noms à d'anciens rois de la contrée; et ces rois et leurs sujets se trouvèrent Grecs d'ori-

(1) .... Et *quid quid Græcia mendax*
Audet in historia. Sat. X, v. 274.

(2) L. XI. — (3) *Græcis historis plerumque est similis poëticæ licentia*. L. II, 4.

(4) « Je rougis d'imprunter des Grecs des documens « sur l'Italie ; » III, 16; et VIII, 22 « Il est étonnant jus- « qu'où ils ont porté la crédulité; il n'est pas de men- « songe si impudent qu'ils ne sachent étayer de quelque « témoignage. »

gine. Nous devons à Denys d'Halicarnasse l'histoire de l'émigration d'Œnotrus et de son frère, ainsi que leur généalogie. Les détails où il entre à ce sujet, ont, *dit-il*, pour base le *sentiment des anciens poëtes et des anciens mythologistes;* sentiment qu'il adopte comme digne de croyance (1). Voyons si la critique nous permet de partager sa conviction.

« Ésée et Phoronée furent les premiers rois du
« Péloponnèse. De Niobé, fille de Phoronée et
« de *Jupiter*, naquit Pelasge, époux de Déjanire,
« fille d'Ésée, et père de Lycaon, roi d'Arcadie.
« De la *naïade* Cyllène, Lycaon eut Œnotrus.
« Celui-ci, peu satisfait de la part qui devait lui
« revenir dans les états de son père (qui avait
« vingt-deux fils), construisit une flotte, quitta
« le Péloponnèse, et traversa la mer Ionienne,
« dix-sept générations avant la guerre de Troye,
« accompagné de son frère Peucétius. Arrivés à
« la vue de l'Italie, ils se séparèrent. Peucétius
« prit terre le premier près du promontoire
« Yapige, s'établit sur les hauteurs, et donna au
« pays le nom de Peucétie. Œnotrus poussa plus

---

(1) L. I, c. 4.

« loin, et vint débarquer sur la côte occidentale,
« dans le golfe qu'on nommait alors Ausonien,
« et que l'on appela depuis Thyrrenien. Œnotrus
« chassa les barbares de la côte, bâtit plusieurs
« villes sur les montagnes, et fit prendre à ses
« sujets le nom d'Œnotriens. Italus, son succes-
« seur, leur donna celui d'Italiens; et Morgètes,
« qui vint ensuite, voulut, à son tour, qu'ils por-
« tassent le sien. » Remarquons qu'ils s'étaient
déjà appelés Éséens et Lycaoniens.

On n'exigera pas de moi une foi implicite en une généalogie où figurent les nymphes et les dieux; et l'on ne me taxera pas d'un excès de scepticisme, si je me refuse à supposer que les anciens peuples étaient toujours prêts à changer de nom au gré du caprice et de la vanité de leurs princes; tandis que depuis deux mille cinq cents ans que l'histoire offre quelque chose de positif, on ne citerait pas, je crois, une seule nation qui eût abandonné son nom propre pour prendre celui d'un individu. Mais sans nous arrêter à ces réflexions, non plus qu'à celles que suggèreraient l'époque de l'expédition et les lieux d'où on la fait partir, circonstances dont on s'occupera dans l'instant, prouvons, par des autorités imposantes,

que la tradition dont il s'agit n'eut jamais aucun fondement.

Denys ne nous a laissé le nom d'aucun des poëtes ou mythologues desquels il a emprunté son histoire d'OEnotrus : le seul écrivain qu'il cite, est Phérécide, *l'homme de tous les Athéniens le plus expert en généalogies* (1). Phérécide florissait trente ans, à peu près, avant Thucydides, auquel ses ouvrages ne pouvaient être inconnus. Or Thucydides nous apprend que, placée au centre des convulsions qui agitèrent le Péloponnèse dans les premiers temps connus, *l'Arcadie en fut exempte et ne connut point les émigrations qu'elles occasionnèrent avant la guerre de Troye* (2); expédition qui, quoique brillante, fut bien au-dessous de sa renommée. Ce fut seulement alors que les Grecs, ayant fait d'assez grands pas vers la civilisation, acquirent quelqu'habileté dans la navigation et firent connaître leur nom dans des pays où il avait été jusqu'alors ignoré. D'ailleurs, les dissensions qui s'élevèrent dans les familles régnantes et les troubles qui ensanglantèrent la Grèce, causèrent, à

(1) L. I., c. 5. — (2) L. I, c. 3.

diverses reprises, l'émigration de tribus Helléniques tout entières, qui fondèrent de nombreuses colonies dans les îles de l'Égée, en Asie, en Italie, en Sicile, etc. (1). Si, du temps de cet écrivain si exact, si judicieux, l'histoire d'OEnotrus n'avait pas été considérée comme une pure fable par tous les gens sensés, comment n'aurait-il pas au moins fait à Phérécide l'honneur de le réfuter ? comment aurait-il, au contraire, affirmé si positivement que l'Arcadie, avant la guerre de Troye, était restée étrangère aux émigrations ? Comment encore Antiochus de Syracuse, écrivant (*ex professo*) sur les antiquités Italiques, dans le temps où Thucydides composait son histoire, aurait-il dit que l'on ne connaissait pas d'établissement Grec en Italie, qui ne fût postérieur de cent cinquante ans à la guerre de Troye (2) ? Comment n'aurait-il point parlé d'OEnotrus en s'occupant des OEnotriens (3) ?

Phérécide avait sûrement pris pour base de son histoire prétendue, les fictions des anciens poëtes ou mythologues, cités collectivement par Denys;

(1) *Ibid.* — (2) *Apud. Strab.*, L. VI. — (3) Denys, I, 4.

mais le généalogiste, tout occupé d'établir son système, n'avait eu garde d'appeler en témoignage Homère. Dans le dénombrement que nous donne cet habile antiquaire des troupes Grecques rassemblées devant Troye, figurent les Arcadiens, venus sur cinquante vaisseaux : or, ces vaisseaux ne leur appartenaient pas ; Agamemnon les leur avait prêtés (1). Et l'on voudrait que l'Arcadie, ce pays méditerrané, si petit, si montueux, adonné presqu'exclusivement à la vie pastorale (2), eût, du temps d'OEnotrus, construit, équippé des flottes nombreuses, lorsque, cinq cents ans après, elle n'avait pas encore un seul bâtiment : lorsque l'on considère que l'expédition des Argonautes, postérieure d'environ quatre cent cinquante ans à celle dont on voudrait faire honneur aux Arcadiens, est la première entreprise connue que les Grecs aient tentée ; et cela sur une misérable barque, qui n'en fut pas moins dans le temps un phénomène assez merveilleux à leurs yeux, pour qu'ils lui donnassent une place entre les plus brillantes constellations.

Toutes ces autorités, négatives ou positives,

(1) Iliad., L. III. — (2) Strab., L. VIII.

suffiraient, sans doute, pour faire rejeter les rêveries recueillies par Phérécide, et propagées par Denys; mais j'avance en outre, et j'espère prouver plus bas, que les noms d'OEnotriens, de Peucétiens, de Morgètes, ne furent, dans l'origine, que des épithètes données, en raison de leur position géographique ou de leur genre de vie, à des peuplades Celtiques; et, dans ce sens, les OEnotriens et les Peucétiens étaient véritablement frères.

De quelques autres Traditions.

Par leurs traditions fabuleuses, devenues inséparables de la mythologie et de la religion nationale, les Grecs avaient fait de leur patrie une terre tragique et monstrueuse (1). La même vanité leur fit prendre leurs rêveries pour bases de l'histoire des pays où ils établirent des colonies; et l'Italie eut des demi-dieux et des héros. Parmi les fictions que les soi-disans historiens accréditèrent sur l'Occident, il en est trois pour lesquelles ils témoignèrent une prédilection spéciale : le retour d'Hercule de son expédition d'Ibérie, le voyage

---

(1) Strab., L. IX.

des Argonautes, et les aventures d'un grand nombre de rois, ou de guerriers, signalés par Homère, comme s'étant distingués dans la guerre de Troye. Hercule, Jason, Ulysse, Diomède, Antenor, Énée et mille autres furent supposés être venus en Italie, et y avoir formé des établissemens (1).

L'imagination des écrivains fut doublement fatale à cette contrée. Ils ne se bornèrent pas à dénaturer l'histoire des premiers temps; ils en sappèrent les fondemens, en altérant les noms des peuples et des pays. Ils eurent encore la prétention de ramener à leur idiome les termes étrangers qui concernaient l'origine et les coutumes des nations. Ainsi la géographie se trouva défigurée en même temps que l'histoire; et les villes et les provinces, les mers, les fleuves et les hommes parurent sous les nouvelles dénominations qu'il plut aux Grecs de leur appliquer. On ne doit donc pas s'étonner si les origines historiques dont nous allons nous occuper, et sur lesquelles on ne trouve

(1) On peut ajouter à ces personnages romanesques: *Pélops*, *Danaé*, *Dardanus*, *Télémaque*, *Télégone*, fils de Circé, et même *Marsyas*, etc....

de documens que dans les écrivains de la Grèce, sont couvertes d'un voile si difficile à soulever, et si beaucoup de gens, séduits par des autorités apparentes, ont attribué aux Grecs une si grande part dans l'ancienne population de l'Italie.

De la venue d'Énée en Italie.

Les Romains, dans les cinq premiers siècles de Rome, ne connaissant ni les lettres, ni les arts, s'occupèrent fort peu de leur histoire ancienne, dont les titres, tels quels, avaient d'ailleurs péri dans l'incendie de Rome par les Gaulois (1). Ce ne fut qu'après avoir vaincu Pyrrhus et soumis Tarente, qu'ils commencèrent à prendre quelque goût pour la belle littérature, dont ils reçurent les premières leçons des Italiotes (2); ils n'avaient eu

(1) Ces titres étaient les livres des pontifes, et des mémoires publics et privés. Suivant Tite-Live, L. VI, 1, il en échappa quelques-uns ; suivant Clodius (dans Plutarque, vie de Numa), ils furent tous consumés.

(2) Le mot *Italiotes*, signifie à la lettre *Italiens de la côte* : il est formé d'*Italie* et d'*Aut* ou *Aot*, qui veut dire en celtique *rivage*. Lorsque les Grecs prirent ou reçurent cette dénomination, on ne comprenait sous celle d'Italie, qu'une portion de la péninsule dont ils occupaient la partie maritime.

jusques-là aucune communication directe avec la Grèce (1). Il se fit alors dans les esprits un changement total, occasionné par les nouvelles idées qui s'y introduisirent avec l'amour du merveilleux. Mais leurs premiers historiens furent encore timides : Fabius, le plus ancien, se contenta de copier, sur la naissance de Romulus et la fondation de Rome, les contes recueillis par Dioclès de Péparèthe (2). Aussi Denys se plaint-il amèrement de n'avoir trouvé, ni dans les écrivains Grecs, ni dans les Romains, rien de satisfaisant sur les faits antérieurs à cette époque ; il n'est pas jusqu'à Polybe auquel il ne reproche le défaut d'exactitude dans ses recherches (3). Quelles ressources particulières Denys eut-il donc pour oser retracer, comme témoin oculaire, tout ce qui précéda la fondation de Rome ? Il nous le dit lui-même (4) ; ce furent ses entretiens fréquens avec les hommes de Rome les plus instruits, qui en savaient plus

(1) Pline, L. III, 5. Théophraste (il vivait sous les premiers successeurs d'Alexandre) fut, suivant lui, le premier Grec qui eut quelques notions un peu exactes sur les Romains.

(2) Plut. (Vie de Romulus). — (3) Préface, VII.

(4) *Ibid.*

apparemment que les anciennes annales. Il s'appuie également, il est vrai, sur l'autorité des auteurs Romains les plus célèbres, tels que Caton l'ancien, Valérius Antias, Licinius Macer, et autres. Mais lui, qui n'avait rien trouvé dans les Grecs, quelle utilité aurait-il pu retirer des ouvrages des écrivains latins, *très-conformes*, dit-il, *à ceux des Grecs ?* En effet, on peut voir dans Festus, au mot *Romam*, que toutes les traditions qui couraient chez les Romains sur le nom de leur ville et sur son fondateur, étaient empruntées d'auteurs Grecs (1).

On ne songeait donc pas encore, au temps des guerres Puniques, époque à laquelle écrivaient Fabius et Polybe, on ne songeait pas, dis-je, à donner aux Romains une origine Gréco-Troyenne; ou, du moins, il n'existait à ce sujet que des traditions vagues, contradictoires et contestées, fruit plus ou moins récent de l'orgueil de certaines familles. Mais ces traditions s'accréditèrent à la

(1) Festus cite dix historiens, tous Grecs sans exception. Denys donne également dix opinions sur le fondateur de Rome : les Grecs lui en avaient fourni sept; il ne nomme aucun des auteurs Latins auxquels appartenaient les trois autres.

longue, d'autant plus qu'elles se multiplièrent. Les Romains, à l'instar des Grecs, voulurent avoir une existence mythologique. Chacun se fit un plaisir d'anoblir son obscure origine (1); et l'on convint réciproquement d'adopter ces contes de fées, séduisans pour l'amour-propre. Dans son état de grandeur actuelle, le peuple prêtait volontiers l'oreille à des récits merveilleux qui, le constituant une race privilégiée, semblaient ajouter à sa réputation et donner un nouveau lustre à sa gloire. Des annalistes caressèrent la vanité de la nation; et les poëtes s'empressèrent d'embellir les premiers essais historiques.

Mais c'était à Denys d'Halicarnasse qu'il appartenait de former un ensemble, un système suivi et complet de toutes les traditions isolées, qui, quoique reçues assez généralement, n'en restaient pas moins incohérentes. L'opinion de la fondation de Rome par Romulus était déjà

---

(1) *Voyez* En., L. V, vers 117 et suiv. Les Cluentius, si anciens au dire du poëte, n'étaient pourtant qu'une famille récente et même peu illustrée. Les Memmius étaient plébéïens; et le premier d'entr'eux, dont les fastes de Rome eussent fait mention, avait été le perfide et grossier destructeur de Corinthe.

comme un article de foi que l'on aurait à peine osé combattre, parce que Rome n'aurait plus eu pour fondateur un fils de Mars, et ce dieu même pour garant du succès de ses armes. Il s'agissait de bien rattacher cette fable à celle de la venue d'Enée en Italie. La maison *Julia* prétendait être issue, en ligne directe, d'Anchise et de Vénus. Auguste, héritier de César et son fils adoptif, avait intérêt à constater cette descendance, qui légitimait en quelque sorte son usurpation. Denys se chargea, ou fut chargé de cette tâche : elle était difficile; mais comme disait un ancien : *Grœculus esuriens ad cœlum, jusseris, ibit.* Denys mit donc la main à l'œuvre; et, prenant, pour ainsi dire, Enée par la main, il le conduisit d'Ilion au rivage de Laurentum (1).

Une des moins curieuses particularités de son récit n'est pas la facilité avec laquelle des édifices nombreux s'élevèrent comme par enchantement, sous la main des Troyens, dans le court espace de deux ans, que dura le voyage (2). « Enée « passe le premier hiver à Pallène; *il y bâtit une* « *ville et construit un temple à Venus.* De la

---

(1) L. I, 42, 43. — (2) L. I, c. 55.

« Thrace, il vient à Delos; et, *tandis qu'il resta*
« *des édifices dans cette île, on put y voir*
« *des traces de son séjour.* Il passe à Cythère;
« il y élève un *second* temple à Venus; à Zacin-
« the, il en bâtit un *troisième;* un *quatrième* à
« Leucade; un *cinquième* à Actium (et de plus
« un temple aux grands dieux, voisin de celui-
« là); un *sixième* dans Ambracie; un *septième*
« dans un port qui reçoit le nom d'Anchise : puis,
« traversant la mer Ionienne, il vient débarquer
« en Sicile, après avoir, dans le cours d'un hiver
« et d'un été, bâti une ville, huit temples, et de
« plus, à Delos, des édifices *qui durèrent autant*
« *que la ville.*

« L'hiver suivant, il construit *deux villes* en
« Sicile; et, se rembarquant au printemps, il tra-
« verse la mer Thyrrénienne, dont il suit les côtes
« jusques vis-à-vis Laurentum. Chemin faisant,
« il donne le nom de son pilote *Palinure* à un
« port où il aborde; celui de *Leucosie*, une de
« ses parentes, à l'île où il lui rend les derniers
« devoirs; celui de *Misène*, un de ses plus il-
« lustres compagnons, à un port du pays des
« Osces; enfin ceux de *Prochyte* et de *Caïette*
« à une île et à un promotoire, en mémoire

« d'une de ses parentes et de sa nourrice. Une « montagne du Péloponnèse avait déjà reçu ce« lui de *Cynèthe*, l'un de ses compagnons ». Denys ne nous dit point par quel miracle des ennemis des Troyens, ou des peuples qui ne les connaissaient ni eux, ni leur idiome, avaient adopté d'abord, ensuite conservé à certains lieux de leur pays, qui sans doute avaient déjà des noms, ceux qu'un homme qu'il ne pouvaient considérer que comme un pirate, ou un fugitif, trouva bon de leur imposer.

On sent trop tout le fabuleux, toute la puérilité de ce narré, pour que je m'attache à en faire ressortir le ridicule; mais Denys savait que les détails imposent aux lecteurs superficiels, et c'était pour eux qu'il écrivait. Comment soupçonner un historien qui donne des renseignemens aussi précis ? Irait-on à Pallène, à Cythère, etc., vérifier s'il y existait des temples qui eussent été réellement construits par Énée ? Une montagne de Péloponnèse ne s'appelait-elle pas encore le mont Cynèthe ? Deux caps de l'Italie ne conservaient-ils pas les noms de Caïette et de Misène? Denys n'alléguait aucune autorité quelconque : mais en avait-il besoin ? Ne désignait-il pas avec

la dernière exactitude, tous les lieux où étaient encore empreints les pas de son héros ? Céphale de Gorgithe et Hégésias, *deux anciens auteurs, fort célèbres et dignes de foi,* avaient écrit, il est vrai, qu'Énée était mort en Thrace (1); d'autres voulaient qu'il eût terminé sa carrière en Arcadie (2); Homère le faisait régner à Troye (3) : enfin, Denys n'avait pour lui précisément que le témoignage d'Agatylle, poëte Arcadien (4). Il repond « 1°. que les Romains n'étaient point partagés sur « l'arrivée d'Énée en Italie; 2°. que leurs sacrifices « et leurs fêtes l'indiquaient expressément; 3°. que « les *livres des Sibylles* et *les oracles Pythiens* « en offraient la preuve évidente (5). » On croit avoir démontré la nullité du premier argument; mais que répliquer au dernier ?

Je ne dirai rien des prodiges qui précédèrent la fondation de Lavinium (6). Je remarquerai seulement que cette ville fut entièrement bâtie, fortifiée, ornée de temples et d'autres édifices complettement décorés, dans l'espace d'un an (7).

---

(1) Denys, L. I, 41. — (2) *Ibid.* — (3) Iliad, L. XX, vers 307. — (4) Denys, L. I, 41. — (5) *Ibid.*

(6) Denys, L. I, 47, 49. — (7) *Id.* L. I, 51.

Néanmoins, dès le temps de Denys, il existait des incrédules qui ne regardaient pas comme certaine la venue d'Énée en Italie : Strabon n'en parle que comme d'un bruit populaire (1). Mais lorsque l'empire Romain ne fut plus dans la maison d'Auguste, on alla plus loin; et Tacite relégua cette opinion parmi les fables (2). J'aurais peut-être bien fait de me borner à citer une autorité aussi imposante, et de m'épargner une discussion qu'elle pourra faire paraître oiseuse à beaucoup de personnes.

Je ne dirai qu'un mot des autres peuplades que Denys (3) associe aux Troyens, pour en faire la souche commune du peuple Romain. C'étaient 1°. des Aborigènes qu'il suppose être descendus de ses Œnotriens : nous renvoyons à ce que nous avons dit de ceux-ci; 2°. des Pelasges sortis de l'Hémonie, autrement de la Thessalie : Strabon ne les a pas connus (4); 3°. des Arcadiens venus avec Evandre : le même auteur traite cette immigration de fable (5); 4°. des Grecs et des Troyens qui, revenant de l'Ibérie avec Hercule, s'étaient

(1) L. V. — (2) Ann. L. XII. — (3) L. I, 52.
(4) L. V. — (5) *Ibid.*

établis en Italie : Tite-Live regarde comme une fiction l'arrivée d'Hercule en ce pays (1); et Pline lui-même traitait de fabuleuse l'expédition de ce héros en Italie (2).

Après avoir démontré, je pense, la fausseté, disons mieux, l'absurdité des traditions concernant Œnotrus et les Troyens, je ne m'arrêterai point à celles que j'appelle subalternes. Dès que Rome eut adopté les visions des Grecs, chaque ville d'Italie, rougissant de ses vrais aïeux, crut devoir se donner une origine mythologique. On regarda un mélange de fables et de prodiges comme propre à jeter de l'éclat sur le berceau des cités. La multitude pourrait-elle penser autrement, lorsqu'un écrivain grave ne craignait pas d'avancer « qu'il devrait être permis de rendre « plus augustes les commencemens des villes, « en y faisant intervenir la divinité (3). »

Mais c'est assez et trop long-temps m'arrêter à réfuter les mensonges des Grecs. Cependant, je dois encore réduire à sa juste valeur ce que Denys nous a transmis d'un peuple qui, d'ailleurs,

---

(1) *Nisi de Hercule fabulis credere libet*, L. V, 33.

(2) L. III, 1. — (3) Tite-Live, dans sa préface.

a, sans nul doute, fait quelque séjour en Italie, à une époque très-reculée, mais qui en disparut sans y laisser autre chose de lui, qu'un souvenir confus. Je veux parler des antiques Pelasges.

Des Pelasges.

Que les Pelasges aient été Phéniciens, Cananéens ou Philistins, comme le veulent Fourmont, Martorelli, etc.; Scythes de la Thrace, comme le prétendent Freret, Ihre et Pinkerton; qu'ils soient sortis des pays situés entre la mer Caspienne et la mer Noire, comme l'avance le très-savant Chr. Heynes, dont l'opinion s'accorderait, je crois, sans trop de difficulté, avec celle de Freret; qu'ils fussent Celtes, comme a cru le prouver Pelloutier; enfin que l'on voye en eux les premiers sauvages de la Grèce, comme font encore quelques savans modernes; toutes ces opinions sont étrangères à mon sujet actuel. Quant aux anciens, s'ils ne paraissent pas convenir généralement que les Pelasges étaient originaires de la Grèce (1), aucun ne révoque en doute qu'ils en aient occupé diverses contrées.

(1) Hécatée de Milet (dans Strab. VII.), et Hérodote, I, traitent les Pelasges de *barbares*.

Pausanias affirme, sans hésiter, qu'ils avaient eu pour berceau l'Arcadie (1); fait que Denys (2) avait donné pour incontestable, ainsi que nous l'avons vu. Quoiqu'il en soit, les Grecs qui ne connaissaient rien de plus ancien que ce peuple, vantèrent surtout ses établissemens en Italie (3).

Denys, qui donne des détails si précis sur les Œnotriens, frères des Pelasges, ne dit rien d'une colonie de ces derniers, qui, partie de la Thessalie, essaya de se fixer en Etrurie, d'où elle fut expulsée par les Thyrréniens (4); mais il nous a transmis l'itinéraire d'une autre bande, qui paraîtrait être la même, ayant été pareillement réduite à quitter la Thessalie. Cette peuplade s'était d'abord retirée en Epire, chez les Dodonéens (5), d'où, voguant au hasard, elle vint fonder Spina sur l'une des bouches du Pô, huit générations avant le siège de Troye. Une partie des Pelasges s'y fixa : l'autre voulut former un

(1) L. VII, 1. — (2) L. I, 9.

(3) Nous nous réservons de hasarder notre opinion à la fin de cette Dissertation.

(4) Strab., L. V. — (5) Denys, I, 9 et suiv. — Diodore, XIV.

établissement sur les terres des Ombriens ; mais ceux-ci prirent les armes, et jetèrent les nouveaux venus de l'autre côté de l'Apennin. On peut voir, dans l'auteur cité, le reste de leurs aventures. Strabon, qui parle assez au long des Pelasges, entr'autres de ceux d'Agylla, ou Cœré, ville si voisine de Rome, ne dit pas un mot de leur établissement dans le Latium ; et le silence d'un auteur aussi exact en dit bien plus que les assertions du fabuliste Denys. Au surplus, de son aveu même, ces Pelasges auraient été bientôt forcés de chercher un nouvel asile au delà des mers.

Ceux qui étaient restés à Spina ne furent pas plus heureux. Après avoir été quelques temps, dit-on, une puissance maritime, ils disparurent également du sol de l'Italie, dont ils furent chassés par les Etrusques. Denys prétend que leur décadence commença soixante-dix ans avant la guerre de Troye. Leur séjour en Italie aurait donc été d'environ 170 ans, en supposant trente ans pour une génération.

De ce qui précède, il résulte, suivant moi, que l'on ne peut considérer les Pelasges comme ayant contribué à la population de l'Italie.

Des premiers Habitans de l'Italie.

Après avoir débarrassé l'Italie des peuples, si je l'ose dire, parasites (et je ne m'en fais pas un mérite ; je n'ai, pour bien dire, que résumé les raisonnemens d'autrui) : il s'agit d'établir quels furent les premiers habitans de cette contrée.

J'entre dans une plaine où beaucoup de routes ont été frayées ; et quelque persuadé que je sois d'avoir bien jalonné celle que j'ose ouvrir, je ne suis pas sans inquiétude, quand je me dis combien de préventions je vais affronter. En effet, à l'appui des faits consignés dans les anciens auteurs, que dis-je ? pour suppléer les écrits qui ne nous sont pas parvenus, pour anticiper même sur des époques au delà desquelles l'histoire ne poussa probablement jamais ses recherches ; où l'écriture n'était peut-être pas inventée, ou du moins ses procédés trop longs et trop pénibles ne permettaient de transmettre à la postérité que les transactions d'un intérêt actuel ; où par conséquent on ne pouvait songer à satisfaire une curiosité future ; pour suppléer, dis-je, ce qui s'est perdu pour nous, ou ce qui n'a point existé, j'oserai invoquer le secours des étymologies ; et quelles

étymologies ? elles seront tirées du Bas-Breton et du Gallois (1).

---

(1) Avant tout, je dois dire quels principes j'ai suivi sur ce point : ce sont ceux de Court de Gebelin, dans son Histoire naturelle de la parole ; je n'en donne qu'un précis.

PREMIER PRINCIPE. Le changement ou les altérations dans les voyelles, n'empêchent pas de reconnaître l'origine des mots.

« Le changement le plus simple et le plus commun qu'é-
« prouvent les mots, est celui qui a rapport aux voyelles :
« on peut dire que l'usage n'en respecta jamais aucune.
« Nous avons, par exemple, changé presque toutes les
« voyelles des mots latins : de leur *a*, nous avons fait *ai*
« et *e ; panis*, pain ; *mare*, mer.

« De leur *e*, nous en avons fait *oi* et *i* ; *serus*, soir ;
« *cera*, cire.

« De leur *i*, des *a* et des *e ; lingua*, langue ; *firmus*,
« ferme.

« De leur *o*, des *eu*, *u*, *ou*, *ui ; hora*, heure ; *nox*,
« nuit ; *totus*, tout ; *corium*, cuir.

« De leur *u*, des *o*, et des *oi ; urtica*, ortie ; *nux*,
« noix.

« Ces mots, en passant chez d'autres peuples, furent
« également associés à des voyelles qui n'étaient ni celle
« que le mot offre en latin, ni celle qu'il offre en fran-
« çais ; ainsi *nox* ou nuit fait *night* en anglais, *nacht* en
« allemand, etc..... Une personne qui ne voudrait pas

Les Celtes en Italie.

Très-antérieurement aux temps dont les historiens profanes nous ont laissé des annales, les

---

« reconnaître les rapports de ces mots, parce qu'ils n'ont « pas la même voyelle, agirait contre toute raison.

Second principe. Le changement ou les altérations d'une partie des consonnes d'un mot n'empêchent pas de reconnaître l'origine des mots. Je me borne à citer le titre. *Le principe lui-même trouvera son application à l'article du changement des lettres chez les Bretons.*

Règles à suivre dans la recherche des étymologies.

« 1°. Ne pas s'arrêter aux voyelles pour reconnaître les « rapports.

« 2°. Ne pas confondre les lettres accessoires d'un mot « avec les lettres primitives et fondamentales.

« 3°. Ramener les mots à des radicaux composés ordi- « nairement de deux consonnes séparées par une voyelle « forte.

7°. « Eviter toute étymologie forcée, ou qui ne porte « pas la conviction avec elle. »

Je joins ici un extrait du Traité de la valeur des lettres Celtiques, lequel se trouve en tête du Dictionnaire étymologique de la langue Bretonne, par dom Le Pelletier.

Changemens que subissent les lettres Bretonnes.

A se change en *e* et en *i*.

Celtes s'étaient répandus en Italie, en Espagne, dans la Bretagne, l'Irlande, etc. : le défaut de

---

B n'est que *p* radouci ; ils se changent, l'un et l'autre, en *f*, en *v*, et souvent en *m*.

C devient *g*, et réciproquement.

Ch, tel que nous le prononçons en *chat*, n'est qu'une *s* sifflante ; mais *c'h* est une aspiration rude et gutturale.

D n'est qu'un *t* affaibli, qui retourne quelquefois à son premier état ; il devient aussi *z*, et *n* s'il est précédé d'un autre *n*.

E se change en *aë*, en *i* et en *aï*.

F seul ne paraît au commencement d'aucun mot vraiment breton : si on l'y rencontre, c'est qu'il y remplace *b* ou *m*.

G n'est qu'un *c* plus léger, ou une forte aspiration ; il disparaît souvent devant *w* (voyez cette lettre), et encore au commencement des mots.

I devient *j*.

K équivaut à *c*, *g*, *qu*.

L se change en *n* au commencement des mots.

M devient *b*, *p*, *f*, *v* ; il prend, au milieu des mots, le son de *n*.

N, dans l'article *an*, se change en *l*, si le mot qui suit, commence par cette lettre, et devient quelquefois *r*, dans le tissu des mots.

O se change en *e*, *eu*, *ui* : devant *b*, *m*, *p*, il devient *v* consonne, et ces lettres prennent le même son.

R. Les Bretons évitent cette lettre, surtout au milieu des mots, où ils la remplacent par *l*.

documens ne permet pas d'établir, pour ces migrations, un ordre strictement chronologique;

S. Il y en a trois sortes : au commencement des mots, ou quand il précède les consonnes, *s* se prononce comme dans *son* : entre deux voyelles, et à la suite de l'article, *s* devient *z*; 3°. *s* est souvent sifflante, et sonne comme *ch*, ou *g*, devant *e* et *i*.

T est le principe des lettres *d* et *z*; c'est ainsi que les allemands de *taberna* ont fait *zabern*; on l'écrit quelquefois alors par *th*.

U se change en *i*, mais rarement.

V n'est que *f* adouci; il devient quelquefois *u* voyellé.

W tient lieu de la diphtongue *oü*, fortement aspirée; en le supposant précédé du *c* ou du *g*, *w* devient quelquefois un simple *v*; *gwerchès*, vierge; *ar-werchès*, la vierge : l'on voit que le *g* a disparu. (Voy. *G*.)

X. Les Bretons ne l'ont pas; ils le remplacent par *sk*, qui est l'inverse. Au reste la forme même de l'*x* semble plutôt indiquer l'union de l'*s* et du *k*, que celle du *c*, ou du *k* avec *s*. (Les Latins ont quelquefois employé, comme indifféremment, *sk* et *ks*; *miscea*, *mixtus*).

Z n'existe que dans la prononciation; il représente *d*, *t*, ou *s* adouci.

Ce qui précède semble me donner une grande latitude; mais je déclare d'avance que je me renfermerai dans un cercle beaucoup plus étroit, et que, fidèle au dernier précepte que j'ai copié de Gibelin, « j'éviterai toute étymo-« logie forcée, et qui ne porte pas avec elle la conviction. »

Il sera possible néanmoins que je rappelle, d'après

Je ne crois pas me tromper néanmoins, en avançant que l'Italie fut un des premiers pays où les Celtes envoyèrent des colonies. Freret (1) veut qu'ils y aient été précédés par des Illyriens et des Ibères. Je ne le nierais pas formellement quant aux premiers, si l'on m'accordait qu'ils étaient Celtes eux-mêmes : cependant on va voir sur quels motifs je crois devoir maintenir l'antériorité des Celtes de la Gaule. Quant aux Liguriens, qui, dit-on, furent les premiers habitans de la Sicile, ils auraient dû, pour gagner l'Italie, faire cent lieues au moins, à travers une région populeuse, dont les habitans guerriers leur auraient disputé sans doute le passage : or, s'ils s'étaient trouvés en état de le forcer, ils auraient pu de même s'établir dans le pays ; et le beau climat du Languedoc était bien propre à leur faire perdre l'idée d'aller envahir une contrée inconnue. Il est vrai que cette difficulté n'existerait plus, si ces Ibères avaient été des *Liguriens ;* car au lieu de les inquiéter dans leur migration, des peuples *Celtes* comme eux auraient pu la favoriser. Je

---

Varron et Festus, certains changemens, certaines additions de lettres, usités chez les anciens Romains.

(1) Mém. de l'Académie des incript.

dis Celtes comme eux, car j'espère établir plus loin que l'Espagne reçut aussi de la Gaule ses premiers habitans, qui durent, au reste, se répandre dans cette péninsule, et la peupler, avant d'aller chercher au loin des ressources que leur offrit long-temps le voisinage.

Des anciens Noms de l'Italie.

Les géographes modernes ont dédaigné de s'arrêter à trois anciens noms de l'Italie (Ortélius ne les cite même pas); d'ailleurs toute recherche de ce genre était interdite de fait à des savans qui regardaient comme au-dessous d'eux l'étude d'une langue reléguée à l'extrémité de la France et dans un recoin de l'Angleterre; elle seule néanmoins pouvait leur donner des lumières sur la valeur de ces noms, aggrandir, j'ose le dire, leurs idées, et les conduire à des résultats qu'ils n'ont pas même entrevus, livrés qu'ils étaient à une aveugle superstition pour les Orientaux, les Grecs et les Latins.

Je laisse de côté l'un de ces noms, Χωνη (1), résolu, comme je l'ai dit plus haut, de n'ad-

---

(1) Antiochus Xénophane, dans Hésychius.

mettre que des étymologies, pour ainsi dire incontestables : car, sans trop tourmenter ce mot, je pourrais dire que c'est notre C'HWEN (*c'h* a, je crois, le même son que le χ des Grecs), et χωυη signifierait *dos* (des montagnes) (1); dénomination parfaitement adaptée à l'Italie dans les premiers temps, où les lieux élevés en étaient les seules parties habitables. Le second nom est *Camesene* (2): l'Italie ne put le recevoir que d'un peuple qui l'avait déjà parcourue, et qui en connaissait la forme, et ce peuple était d'origine Celtique; CAM-AS-ENÈS, voulant dire littéralement *courbe-presque-île*. Enfin, l'Italie fut encore appelée *Arguessa* (3), dénomination qui signifie *le pays des mâles (des braves)*; AR-GWAS étant synonyme de *mas* et de *vir* : celle-ci doit être la plus moderne.

A ces noms, qu'un heureux hasard nous a conservés, succédèrent à diverses époques ceux de *Saturnie*, d'*Ausonie*, d'*OEnotrie*, de *Tyrrhenie*, enfin celui d'*Italie*, qui remplaça d'abord

---

(1) KEVNEU, en Gallois, a la même signification : on dirait en latin *Dorsum*.

(2) Protarchus de Tral., dans Macr., Saturn. I. 7.

(3) Tretzès, sur les vers 1232 de Lycophron.

celui d'OEnotrie, pour la péninsule renfermée entre les golfes Scillétique et Lamétique (1) (de Squillace et de Sainte-Euphémie); qui s'étendit ensuite à la contrée située entre Tarente et Pestum, après avoir fait disparaître celui d'OEnotrie (2), et qui finit par devenir commun à toute la péninsule. Ceux de Saturnie, d'OEnotrie, etc., ne furent jamais, pour les habitans du pays, que des noms locaux, appliqués à certains cantons pour les raisons dont on rendra compte plus bas.

État physique de l'Italie à l'époque de leur passage.

Les géologues posent en fait que les plus belles plaines de l'Italie furent long-temps inhabitables. La Pouille était originairement un golfe, ou une lagune d'eau salée; la Campanie était désolée par le Vulturne; le Liris (précédemment Clanis) débordait sur ses deux rives; les marais Pomptius, conquis pour quelque temps sur les eaux, étaient ce qu'ils sont redevenus; ce qui fut

---

(1) Antioch. de Syrac., dans Strab. VI. — Denys I. 27. — Aristote πολιτικων L. VII, c. 10.

(2) Antiochus, *ibid.* — Denys, I, 27.

depuis le Latium, souffrait des inondations du Tibre, comme l'Étrurie de celles de ce même fleuve, des débordemens de l'Arno et de l'épanchement des eaux des marais Clusiens, bien plus considérables qu'aujourd'hui (1). Enfin, le cours du Pô n'offrait probablement qu'une suite de lacs, alimentés par des torrens; jusqu'à ce que ces torrens s'étant creusé un lit, eussent laissé à sec les terres environnantes, et que, vers l'embouchure du Fleuve, les travaux de l'homme eussent ouvert aux eaux différentes issues, qui livrèrent à l'agriculture, ou au pâturage, l'espace compris entre Ravenne et Venise; espace que disputait encore à l'Éridan l'Adige, et qui fut peut-être autrefois une vaste baie, conquise à la longue sur la mer par le limon de diverses rivières.

Des Ligures.

Ainsi, quand, pour la première fois, les Celtes

(1) Ils formaient une communication entre le Tibre et l'Arno, et recevaient toutes les eaux qui ne s'écoulaient pas dans l'un ou dans l'autre. Le canal, par lequel une partie de ces eaux aboutissait au Tibre, s'appelait *Clanis*. Tacite, Ann., L. I, vers la fin, nous apprend à quel point cette rivière était encore redoutable de son temps.

se hasardèrent à franchir les Alpes, ce fut pour eux une impérieuse nécessité de s'établir dans les vallons les plus élevés; ils y prirent le nom de *Lec'h-gour* (Ligures), équivalant à celui de *montagnards*, ou, pour parler strictement, *d'hommes d'un pays pierreux*, de LEAC'H (pierre) de GOUR (homme); deux mots subsistant dans le Bas-Breton, tels qu'on les écrit ici. Ce nom de Ligures n'ayant été, comme on le voit, qu'une épithète due à la localité, il n'est pas étonnant qu'il ait été porté par des peuples de la Gaule et de l'Espagne, qui se sont trouvés dans les mêmes circonstances; seulement on doit conclure que les Ligures Espagnols avaient, comme les Ligures Italiens, une origine celtique.

On ne me supposera pas la prétention de vouloir tracer la marche et déterminer le domicile cis et ultramontain des premiers émigrans; mais il est permis de présumer qu'ils sortirent de l'Helvétie, de la Franche-Comté (1), des montagnes d'Embrun (2) et des pays occupés depuis par les Allo-

(1) Le nom de *Sequani*, se rapproche singulièrement de celui de *Sicani*, porté par un des plus anciens peuples de l'Italie.

(2) *Vagienni* (Ligures) *ex Caturigibus orti*; Pline III,

broges. Le nom seul de ceux-ci prouve qu'ils étaient originairement étrangers à la terre qu'ils habitaient (1); ils y avaient donc remplacé des peuples plus anciens. Les Celtes, partis de cantons différens, purent suivre aussi différens chemins et passer où par les Alpes Cottiennes (2), ou par les *Graiæ* (3), ou par les Pennines (4).

Des Ligures de la Gauche.

Les Ligures, ayant naturellement commencé par être un peuple chasseur, durent s'étendre avec rapidité dans toutes les directions, parce qu'un peuple chasseur ne se concentre pas. En prenant pour point de départ la vallée de Sallasses (5) et tirant vers l'Illyrie, on trouvait d'abord les Lépontiens, Gaulois d'origine (6);

---

20. L'ancienne cap. des Vagienniens se nomme aujourd'hui *Saluces*.

(1) Formé d'ALL (autre) et de BRO (pays).

(2) Ce nom doit être fort ancien : il signifie les Alpes *boisées*, du mot COAT, *bois*.

(3) Ce qui veut dire *graveleuses*; en Breton GRAÏAN.

(4) PEN équivaut à sommet; c'est donc *les plus élevées*.

(5) Le Val d'Aost : les Salasses étaient Celtes, Pline III, 20.

(6) *Id.*, *ibid.* Les Lepontiens habitaient autour du lac VERBANUS, nom qui signifie *mer élevée*.

ensuite les *Mésiates*, les *Vennones* et les *Camuni*, qui paraissent n'avoir fait qu'un peuple avec les Lepontiens ; puis, entre le *Larius* (lac de Côme) et l'Adige, les Euganéens, divisés dans la suite en trente-trois tribus, dont la principale (les Stœnes) est qualifiée de Ligurienne dans les fastes Capitolins (1). Voilà donc une série non interrompue de Ligures établis depuis la Doire jusqu'à l'Adige, auquel se terminait le territoire des Euganéens. Je crois devoir leur adjoindre les Tridentins, 1°. parce que Tridentum (Trente) était une ville Gauloise (2) : 2°. parce qu'en donnant l'état des peuples situés au-dessous des Alpes Rhétiques, Strabon, si exact d'ailleurs, nomme les *Tridentins* immédiatement après les Lepontiens, et avant les Stœnes (3), quoique, géographiquement, les derniers eussent dû précéder les seconds ; ce qui me porte à croire qu'il confond les trois peuplades, comme ne formant qu'une seule nation : 3°. parce que les Tridentins étaient comme un anneau essentiel de la chaîne qui, au moyen des Euganéens,

---

(1) Gruter, p. 298. — (2) Justin, XX, 5.
(3) *Lepontii et Tridentini et Stœni*, L. IV.

unissait aux Taurisques des Alpes Carniques, les Lepontiens et les Salasses leurs descendans (1).

Je renverserais, au surplus, l'ordre établi par Caton, et je regarderais les Taurisques et les Carnes comme les derniers rameaux de la grande branche de Ligures, qui s'étendit le long des Alpes Pennines, Rhétiques, Carniques ou Noriques, même jusqu'aux montagnes où sont les sources de la Save (si l'on s'en rapportait aux poëtes, qui placent des Euganéens dans la haute Istrie (2)), et, peut-être, jusques dans l'*Illyricum*, attenans à l'Istrie, où nous trouvons des Yapides (3) et des Ardyées. Ceux-ci pouvaient descendre des Ardyes, que Polybe, L. III, place un peu au-dessous des sources du Rhône (4).

---

(1) Caton dans Pline, III, 20. Il est inutile de dire que les Carnes et les Taurisques étaient d'origine Celtique. Pline confond ces derniers avec les Carnes, III, 20; et les Carnes étaient Gaulois. DE GALLEIS KARNEIS, porte un fragment des fastes triomphaux.

(2) Lucain, VII, v. 192. — Sil., Ital., XII, v. 212, et suiv.

(3) Peuple Celtique, suivant Etienne de Bysance. Strabon, L. IV et VII, les donne pour un mélange d'Illyriens et de Celtes.

(4) Strabon, L. VII, fait les Ardyées Illyriens.

Des Venètes.

Lorsque j'ai supposé un peu plus haut que les Gaulois avaient débouché en Italie, soit par les Alpes Cottiennes, soit par le *Graïan*, soit par les Pennines, je n'ai pas voulu dire qu'ils n'avaient que ces routes à suivre. Une partie des peuples dont je viens de parler, avait pu remonter le Rhin jusqu'à sa source ; et tel fut, peut-être, le chemin que prirent les *Venètes*. Mela, L. III, est le seul auteur qui nous apprenne que le lac de Constance a porté le nom de *Venetus*. Il est à présumer qu'il ne le dut pas au hasard, et que Pomponius ne l'inventa pas : il est donc probable que les bords de ce lac eurent, dans un temps très-reculé, des Venètes pour habitans ; et je ne vois que ceux de la Vénétie Italienne qui aient pu lui communiquer leur nom.

Je sais qu'il y avait deux opinions sur leur origine. Plusieurs auteurs, entre lesquels sont Tite-Live, Pline et Justin, font descendre les *Venètes* de certains Hénètes, Paphlagoniens d'origine, qui, s'étant sauvés du sac de Troye, vinrent, sous la conduite d'Antenor, fonder en

Italie la ville de Padoue : ce sentiment me paraît aussi bien fondé que celui qui donnait les Troyens pour ancêtres aux Romains.

D'autres n'hésitaient pas à regarder les Venètes comme une colonie Gauloise, venue de l'Armorique ; et c'était l'avis de Strabon (1). « Je le « crois d'autant plus, *dit-il*, que leurs voisins, « les Boïens et les Senonais, vinrent d'au-delà « des Alpes ; et je ne donne pourtant pas la chose « comme assurée : car, en pareil cas, on doit « se contenter de conjectures, si elles ont de la « probabilité. » Mais il aurait mieux choisi son exemple, s'il avait approfondi la matière ; s'il avait sû que tous les montagnards qui entouraient le territoire des Venètes, étaient Celtes d'origine. Au reste, on voit du moins qu'il n'a pas été la dupe de la fable d'Antenor.

Polybe (2), qui ne l'était pas non plus, convient qu'on trouvait, à peu de chose près, chez les Venètes, les mœurs et la façon de vivre des Gaulois (3) ; mais, suivant lui, les premiers étaient

(1) L. II. — (2) L. IV.

(3) Une chose remarquable et qui semble indiquer un berceau commun, en ce qu'elle prouve des habitudes et des répugnances communes, c'est qu'on ne voit point de

bien antérieurement établis en Italie; et il remarque qu'ils ne parlaient pas la même langue que les derniers. « Au surplus, *ajoute-t-il*, les « poëtes tragiques débitaient, sur le compte des « Venètes, beaucoup de rêveries: » et l'on sait à quel point les traditions poétiques sont trop souvent parvenues à dénaturer l'histoire, déjà obscure par elle-même, des temps reculés.

Il me semble que l'observation de Polybe sur la différence de l'idiome s'explique tout naturellement par un passage de Strabon, que j'ai déjà cité. « Les Gaulois, *dit-il*, n'ont pas tous la « même langue; et, chez plusieurs, la différence « est assez sensible (1). »

Je me crois donc en droit de conclure que les Venètes de la mer Adriatique étaient une peuplade Celtique; et je conviens, sans peine, avec

---

Venètes établis nulle part dans l'intérieur des terres; ceux de l'Armorique, de la Bretagne, de l'Italie, de l'Espagne, de la Germanie, habitaient tous, sans exception, les bords de la mer.

(1) L. IV. Les Bas-Bretons de Léon comprennent difficilement, ou même ne comprennent pas ceux de Vannes: cependant leur idiome ne diffère que pour la prononciation et les terminaisons; les racines sont les mêmes.

Polybe, qu'elle était établie en Italie très-antérieurement à l'expédition de Bellovèse. Si l'on ajoute que les Venètes l'avaient devancée de plusieurs siècles, et que leur langue dut, comme toute autre, éprouver des changemens soit par l'effet insensible du temps, soit par les emprunts qu'elle fit à ses voisins ; on ne trouvera pas étonnant qu'elle fut méconnaissable pour un écrivain qui n'avait que peu ou point d'intérêt à la comparer scrupuleusement avec celle des autres Gaulois d'Italie.

Un fait bien important trouve ici naturellement sa place. Les Boïens venaient d'abandonner l'Italie, pour se réfugier chez les Taurisces, et les Insubriens avaient définitivement reçu le joug, quand, vers l'an de R. 569, douze mille Gaulois, qui ne pouvaient ignorer ces évènemens, franchirent les Alpes, et voulurent fonder une ville dans la Vénétie, près d'Aquilée (1). Les Venètes étaient bien assez puissans pour s'y opposer : il paraît cependant qu'ils n'y mirent aucun obstacle ; et ce ne fut qu'au bout de deux ans que les Romains chassèrent les Gaulois de

(1) Tite-Live, L. XXXIX.

leur nouveau domicile. La conduite si paisible des Venètes dut être fondée sur quelque motif; et je n'en vois qu'un qui rende un compte satisfaisant de leur apathie : les nouveaux venus étaient de leur grande famille, si même ils ne les avaient pas appelés. Je pencherais pour cette dernière hypothèse, parce qu'elle expliquerait pourquoi les Romains, qui, en pareil cas, n'étaient pas temporiseurs, tardèrent tant à faire marcher des troupes contre les Gaulois. Les Venètes intercédaient pour eux; et, constamment alliés de Rome, ils en auraient probablement obtenu que leurs amis ne fussent pas inquiétés, s'ils n'avaient été trop voisins de la colonie Latine d'Aquilée. Je crois que ce fut encore aux bons offices des Venètes que les Gaulois durent la restitution de leurs armes, qu'on leur avait d'abord enlevées.

Le sol où ils avaient songé à se fixer, avait anciennement appartenu à des peuples de même origine (1), et il n'en était pas un, autour de la Vénétie, auquel elle ne fut commune, Carnes, Taurisces, Euganéens. Je ne parle pas des peuples qui accompagèrent ou suivirent Bellovèse.

---

(1) Tite-Live, E. XXXIX.

Des Ligures de la droite.

Nous avons conduit les Ligures de la gauche jusques sur les bords de l'Adriatique ; nous allons parler de ceux qui, prenant une autre direction, occupèrent d'abord les Alpes maritimes, se répandirent ensuite, sous différens noms, dans le reste de la péninsule, et même, par une de leurs tribus, s'emparèrent de la Sicile.

Nous avons dit qu'à l'époque du premier passage des Celtes en Italie, les terrains bas de cette contrée n'étaient pas habitables. Ainsi, quand les Alpes maritimes n'offrirent plus de ressources aux tribus de chasseurs qui s'y étaient cantonnées, celles qui voulurent s'éloigner ne purent que suivre dans sa longueur la chaîne de l'Apennin, qui les conduisit jusqu'à l'extrémité de la Calabre ancienne, et des modernes Calabres. Pendant la plus grande partie de ce long voyage, qui ne dut pas s'achever en deux ou trois ans, ils n'eurent aucun motif de quitter le nom collectif qu'ils portaient, et qui ne cessa pas de leur convenir, tant qu'ils ne furent pas séparés ; mais à la hauteur de ce qui est aujourd'hui la Pouille, ils se divisèrent, et chacune des fractions prit

une dénomination particulière (1). Ceux qui se dirigèrent le long de la mer Adriatique, rencontrant un canton de l'Apennin plus élevé que celui qu'ils venaient de quitter, et que les montagnes de la droite que suivaient leurs camarades, lui donnèrent le nom de *Daunie*, du Celtique DOUN, (élevation) (2); et les Ligures qui s'y arrêtèrent, prirent eux-mêmes celui de *Dauniens*. Ceux qui continuèrent d'avancer, trouvant bientôt que les montagnes s'affaissaient, appelèrent la contrée *Peucéti*, de PEUCHET-TI (habitation plus basse).

---

(1) Ce qui donne une grande vraisemblance à ma conjecture, c'est que, sous Vespasien, il continuait d'exister chez les Hirpins, limitrophes de la Daunie, deux peuplades de Ligures, qui furent, ce me semble, les dernières à conserver le surnom de leurs ancêtres, en s'enfonçant dans la basse Italie. Pline, III.

(2) Il y a eu de grandes discussions au sujet de la véritable signification du mot DOUN; cependant la position de plus des dix-neuf vingtièmes des villes dont le nom se termine par *dunum*, semble ne laisser aucun doute à ce sujet. Je veux bien que *doun* signifié quelquefois profond; mais *altus*, en latin, désigne également l'élevation et la profondeur. D'ailleurs l'auteur du livre des fleuves, assure, d'après Clitiphon, que *dunum* signifiait, chez les Gaulois, *terrein élevé*.

Entrant ensuite dans la péninsule que forment la mer Adriatique et le golfe de Tarente, ils en caractérisèrent la partie gauche par le nom de CAL-BRO (pays sec), dont se forma celui de *Calabri*, et la partie droite par celui de *Jaupiga* (Japygie) de IAÜ (*jumentum*) et de PIGA (*fodere*), parce qu'apparemment les chevaux sauvages y étaient nombreux (1). Enfin l'extrême péninsule reçut la dénomination de COUN dont les Latins firent *Conia*, et qui répond à *cuneus*. Les Ligures avaient, chemin faisant, donné celle d'A-POULL, *Apulia*, (la fosse) au canton marécageux qui s'étendait entre la mer et la Daunie.

Une division de Ligures s'étant séparée, au pied des montagnes de la Daunie, de celle qui s'enfonça dans la Calabre, suivit une autre branche de l'Apennin, et pénétra jusqu'au fond

(1) Ce qui me persuade que cette étymologie n'est pas hasardée, c'est que les peuples de l'Yapigie prirent dans la suite (sans doute quand ils renoncèrent à l'état de chasseurs) le surnom de MESSAPES (nourrisseurs de chevaux); mot évidemment formé des monosyllabes MAES (paturage) et EP (cheval). On sait quelle était la réputation des chevaux de Tarente.

de la Calabre actuelle; nous l'y retrouverons avec les OEnotriens.

S'il est un peuple qui renonce avec peine à ses habitudes, c'est incontestablement un peuple chasseur; les difficultés ne servent qu'à irriter un penchant dont son éducation lui fit une seconde nature: l'intérieur de l'Amérique septentrionale en offre la preuve actuelle. Cependant, lorsque le gibier devient trop rare, ou d'une approche trop difficile, le chasseur, pour subvenir à ses besoins physiques, est forcé de se créer de nouvelles ressources; et la première idée qui doit s'offrir à lui, est celle d'apprivoiser quelques-uns des animaux auxquels il avait jusques-là fait la guerre, et qui, garantis par sa protection de l'attaque des bêtes féroces, lui assureront des moyens d'existence indépendans du hasard. Ce peuple alors devient pasteur; et ce fut aussi la seconde condition des Ligures. Mais, dans quel canton de l'Italie s'opéra d'abord ce grand changement dans leurs mœurs? c'est ce qu'il est impossible de déterminer. Cependant, pour observer quelqu'ordre, je supposerai que cette importante métamorphose eut lieu dans la région de l'Apennin comprise entre les sources de l'Arno, et celle

de l'Aternus et du Vélinus; région si connue sou le nom d'Ombrie.

Des Aborigènes.

Autant qu'on en peut juger d'après les documens bien peu nombreux que l'on a sur cette époque reculée, ce fut de l'espèce de plateau que présente l'Apennin entre les deux dernières rivières, que descendirent les Aborigènes. Plusieurs auteurs avaient écrit que ce peuple était issu des Liguriens; mais Denys d'Halicarnasse, qui voulait couvrir l'Italie de Grecs, rejette avec mépris cette opinion (1), et fait des Aborigènes une branche de ses Œnotriens (2). Pour moi, qui ne crois pas aux Œnotriens de Denys, j'aurais nécessairement adopté l'ancienne tradition, quand je ne serais pas arrivé par une autre route à la même conclusion.

On s'est tourmenté bien mal à propos pour trouver dans le Latin ou dans le Grec l'étymologie du nom d'Aborigènes. Quand l'épithète de Ligures cessa de convenir à celles des peuplades Celtes qui se rapprochaient de la plaine, ce ne

(1) L. I, 2, 5. — (2) L. I, 5, 42.

placer cet évènement (deux ou trois siècles avant la guerre de Troye), il n'y a nulle vraisemblance que des montagnards Espagnols (les Ligures, en Espagne comme en Italie, ne durent occuper et n'occupèrent effectivement que les hauteurs) fussent assez hardis marins pour essayer de franchir les douze degrés qui séparent l'embouchure de l'Ebre de la Sicile, ou plutôt pour se hasarder, sans but fixe, à la merci des vents et des flots; à moins qu'on ne les suppose assez versés dès lors dans la géographie, pour savoir qu'à deux ou trois cents lieues de leur patrie, il existait une île qui n'attendait que des habitans. Je dis, en second lieu, que les Grecs, qui avaient donné d'abord à l'Italie le nom d'Hespérie, l'ayant appliqué dans la suite à l'Espagne, il ne serait pas étonnant que des auteurs, qui écrivaient huit à neuf cents ans après l'évènement, eussent confondu les deux Hespéries; lorsque, surtout, les traditions de la Sicile donnaient pour certain que les Sicaniens avaient été chassés de leur pays par des Ligures, et qu'il n'existait plus, ou autant vaut, de Ligures dans le centre de l'Italie. 3o. Les noms de Sicaniens et de Sicules ont évidemment la même racine, qui est EHIGA (piquer, hacher),

mot qui n'a point disparu de la langue Celtique. Je conjecture donc que les deux peuples avaient eu pour souche une tribu Ligure, appelée CHIC, ou SIC, dont une branche prit le nom de SIC-HEN, ou *Vieux-Sics ;* une autre celui de SIC-ELL, *Petits-Sics*, littéralement *portion de Sics.* Il est à remarquer que les Grecs disaient Σικελοι et non pas Σικυλοι.

Quoi qu'il en soit des Sicaniens et de leur émigration, les Sicules, attaqués par les Aborigènes, furent forcés de leur céder, après une vigoureuse résistance. Suivons-les dans leur émigration. Poussés à bout, ils rassemblèrent leurs femmes et leurs enfans, et, suivant les montagnes au midi, arrivèrent dans l'OEnotrie (1), d'où ils passèrent dans l'île qui, de leur nom, prit celui de Sicile. Tous les historiens de l'antiquité conviennent que, deux générations avant la guerre de Troye, la Trinacrie ou Sicanie avait été envahie par un peuple venu du continent voisin : mais ils diffèrent dans quelques détails, auxquels il n'est pas indifférent de s'arrêter ; et parce qu'ils donnent des notions importantes sur

(1) Denys, I, 4.

les rapports que les anciens connaissaient avoir existé entre différens peuples de l'Italie ; et parce qu'ils nous ont été transmis par l'écrivain le plus infatué, soit de bonne foi, soit par système, de l'influence que les Grecs avaient eue sur la population de cette contrée.

Les nouveaux colons de la Sicile furent, suivant Hellanicus de Lesbos (1), en partie des *Elymes* (2), chassés du continent par les OEnotriens, en partie des Ausons, expulsés de l'Yapigie, avec leur roi Siculus. Antiochus de Syracuse fait de ces émigrans des *Sicules*, qui avaient reçu leur nom du roi Siculus, et qui ne purent résister aux forces réunies des OEnotriens et des

(1) Chez Denys, I, 14.

(2) Je regarde ce mot comme équivalent à l'épithète de *Laith*, qui avait pu être donnée aux Sicules, comme ayant habité le Latium, et qu'ils auraient continué de porter dans les premiers temps de leur émigration. Λυμ, racine de λυμνη (marais), peut être aussi celle du nom des *Elymes*; et dans ce cas ce serait le nom Celte traduit en Grec ; mais *Elymes* put également dériver de *Lem*, qui, quoiqu'il ne soit plus connu, me semble être le radical dont on a formé les mots de *Leman*, *Lemincum* (ancien nom de Chambéri), *Limagne*, etc., et qui dut également gnifier *marais*.

Opiques (1). Thucydides donne pour certain le passage des *Sicules* en Sicile (2); mais il ne dit rien de Siculus. Enfin, si l'on en croit Philiste de Syracuse, ceux qui passèrent en Sicile n'étaient ni des Ausons, ni des Elymes, ni des Sicules, mais des Liguriens, chassés de leurs foyers par les Ombriens, et commandés par Siculus, fils d'Italus.

Que le roi *Siculus* ait ou n'ait pas été une création de l'imagination des Grecs, c'est ce qu'il est inutile de discuter ici. Le fait essentiel est que les émigrans qui donnèrent leur nom à la Sicile, y parurent sous le nom de Sicules; qu'ils étaient les mêmes que les Elymes et les Ausons; et qu'enfin ils étaient de race Ligurienne. Tel est du moins le résultat que je me crois autorisé à tirer du récit combiné des quatre écrivains que j'ai cités. Antiochus me fournit encore un rapprochement, qui prouve que les Sicules avaient la même origine que les OEnotriens. « Je ne con-
« nais pas, *dit-il* (3), de plus ancien peuple en
« Italie que les OEnotriens. Italus, qui regna

(1) Denys, I, 4. — (2) L. VI, au commencement.
(3) Chez Denys, I, 4.

« quelque temps sur eux, leur fit prendre son
« nom ; il eut pour successeur Morgète, qui
« leur donna le sien. Ils accueillirent favorable-
« ment *Siculus ;* mais, au mépris des lois de
« l'hospitalité, il désunit la nation en s'y for-
« mant un peuple particulier.... Il s'ensuit, *con-*
« *clut-il*, que ceux qui ont porté successivement
« les noms de Sicules, d'Italiens, et de Mor-
« gètes, sont les mêmes que les Œnotriens. »
J'admets cette conséquence, mais par d'autres
motifs que je déduirai dans un instant. Antio-
chus nous apprend encore que les Opiques s'u-
nirent aux Œnotriens contre les Sicules ; d'où
l'on pourrait se borner à conjecturer que les
deux premiers peuples étaient de la même fa-
mille : mais la conjecture se change en certitude
lorsqu'il est reconnu que les Sicules et les Œno-
triens avaient une souche commune ; et que
Platon (1), ainsi qu'Étienne de Byzance (2), nous

(1) Ce philosophe, dans une lettre aux parens de Dion, dit que le Grec sera bientôt chassé de la Sicile par le Phénicien et la langue Opique.

(2) Suivant lui, la ville de Gela avait pris son nom de celui de la rivière qui coulait au pied de ses murs, et qui avait elle-même été appelée *Gela* d'un mot commun à la langue

apprennent que la langue *Opique*, *Obsce*, ou *Osce*, était celle des indigènes de Sicile, descendus des Sicules. Il reste donc démontré, suivant moi, que, dans l'antiquité, les noms d'Ausons, de Sicules, d'Osces et d'Œnotriens, désignaient autant de branches sorties du même tronc, c'est-à-dire des anciens Ligures.

DES ŒNOTRIENS.

Nous avons dit qu'une division de ce peuple chasseur s'était détachée, au pied des montagnes de la Daunie, de celle qui prit la route de l'ancienne Calabre, et qu'elle avait suivi l'autre branche de l'Apennin, qui la conduisit au fond de la Calabre moderne. Les mêmes raisons qui avaient fait changer d'état aux Aborigènes, l'amenèrent au même résultat, à renoncer à son ancienne manière d'exister, pour en adopter une nouvelle. Ces Ligures devinrent donc pasteurs (un peu plus tard, je pense, que leurs frères des

des Opiques et à celle des Sicules ; mot signifiant *couverte de brouillards*. *Gela* me semble dérivé de GLAO, que par euphonie, on a pu prononcer *gelao*, et qui veut dire *pluie*.

environs du Tibre, parce que le gibier ne leur manqua pas aussitôt); et, descendus de leurs montagnes, prirent pareillement un nom analogue à leur nouvelle condition; ce fut celui d'Œnotriens : ils le composèrent des mots oen (bœufs), et autrou (maître).

Des Osces.

Cependant une partie des Ligures ne quitta point les hauteurs et se donna ou plutôt conserva le nom d'*Osces*, du Celtique oc'h, qui a la double signification de *montagnard* et de *vaillant;* nom qu'elle avait pris apparemment lorsqu'elle renonça définitivement à celui de Ligures.

Des Italiens.

Les Œnotriens restèrent toujours renfermés dans l'extrême péninsule que forment les golfes appelés aujourd'hui de Squillace et de Sainte-Euphémie, et qui porta long-temps le nom d'Œnotrie. Le moment vint où elle dut en changer. L'éducation du bétail étant devenue un objet secondaire pour les habitans qui s'adonnèrent à l'agriculture, l'épithète de *maîtres des bœufs* cessa de leur convenir : le nom d'Œnotrie fut

donc remplacé par celui d'Italie, qui peut se rendre par *abondant en blé*; ils le formèrent du Celte EIT ou YD (bled), et d'ALIÈS, adverbe de quantité, qui signifie *beaucoup*.

DES MORGÈTES.

Ce nom qui devait remplir un jour tout l'univers connu, aurait, si l'on en croit Antiochus (1), été sur le point d'être étouffé, presqu'à l'instant de sa naissance, par celui de *Morgètie*, puisque Morgètes, fils d'Italus, aurait donné le sien à ses sujets. On reconnaît encore ici l'éternelle manie des Grecs, de vouloir que les peuples n'aient eu de noms que ceux qu'il avait plu à des rois imaginaires de leur imposer. Celui de Morgètes fut tout bonnement une épithète donnée à ceux des Italiens qui habitaient les côtes de la mer. Il est composé de MOR (mer), et de GHET (garde ou gardien) (2). Mais il est temps de retourner à nos Aborigènes.

---

(1) Chez Denys, L. I, 4. — (2) Les Morgètes furent peut-être le même peuple que les Lestrigons, dont le nom a pour racine LESTR, *vaisseau*.

Des Aborigènes.

Nous avons dit qu'au premier moment où l'histoire en a fait mention, elle les met aux mains avec les *Ligures-Sicules ;* et nous venons de voir que, suivant Philiste de Syracuse, les *Ligures-Sicules* furent chassés de leurs foyers par les Ombriens ; ce qui suppose l'identité des deux nations.

Des Ombriens.

Le fait est que les Aborigènes et les Ombriens étaient la même (1). Mais non-seulement je re-

(1) Le nom des *Ombriens* ne fut point, je crois, du choix du peuple qui le porta ; ce dut être un nom de *réminiscence* (qu'on me pardonne l'expression), que lui appliquèrent et les Ligures qui s'étaient arrêtés en deçà des sources de l'Arno, et ceux qui se dirigèrent vers les extrémités de l'Italie. En effet, Om-bro n'est point une dénomination caractéristique ; c'est une expression mémorative, destinée à conserver le souvenir d'un berceau commun : Ombro ne signifie, en un mot, que *mes compatriotes*, *mon pays* ; et j'oserais presqu'assurer que les Ombriens se donnaient eux-mêmes un autre nom. C'est à peu près ainsi que nous donnons à nos voisins celui d'Allemands, et qu'ils y répondent, quelqu'éloignés qu'ils

garde les Ombriens comme parens des Aborigènes, je suis même tenté de croire qu'ils en étaient la tige, comme ils furent celle des Sabins, comme ils avaient été celle des Sicules; ou plutôt, je n'en doute pas, les Ombriens étaient le plus ancien peuple de l'Italie (1) proprement dite : leur berceau fut cette partie de l'Apennin comprise entre les sources de l'Arno et celle du Velinus et de l'Aternus. C'est de là qu'on les voit, dans tous les temps, faire partir des colonies à mesure que leur population devient disproportionnée à leur territoire; c'est là qu'on les voit se retirer après leurs revers ; c'est enfin là que s'est jusqu'à présent conservé le nom, jadis bien plus fameux, de cette branche de Celto-Liguriens (2).

---

soient d'adopter cette espèce de sobriquet pour leur nom propre.

(1) *Umbrorum gens, antiquissima Italiæ.* Pline, III, 14. — *Antiquissimus Italiæ populus.* Florus, III, 17.

(2) Je ne sais si j'ai suffisamment établi que les Liguriens avaient tous une origine Celtique ; des érudits pourront dire que non, attendu que je n'ai pas constamment pu m'appuyer de citations. Quant aux Ombriens; plusieurs auteurs ont connu, et nous ont transmis qu'ils avaient les Gaulois pour aïeux. Solin, c. VIII, assure,

Les premiers émigrans de l'Ombrie, furent, je pense, les Sicaniens dont nous ne savons que le nom. Il n'en est pas de même des Sicules; je crois pouvoir tracer la marche qu'ils suivirent, et je prie le lecteur d'y donner son attention. Si mes conjectures lui paraissent fondées, il en conclura, comme moi, que les Sicules, pour venir dans le Latium, suivirent le chemin que prirent depuis les Aborigènes et les Sabins, et que ces trois peuples sortirent du même pays.

On ne me citerait pas, dans les anciens temps, un exemple d'émigration de la basse Italie vers la haute, et la raison en est toute naturelle : celle-là ne recevait de celle-ci que le trop plein, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'une population dont la partie restée dans ses foyers était plus que suffisante pour repousser les peuplades que la nécessité lui avait fait une loi d'en exclure. Ceci posé, nous disons que les Sicules ne purent sor-

---

d'après l'historien Bocchus, « *que les Ombriens étaient de la race des anciens Gaulois* ». Marcus Antonius affirmait la même chose, comme nous l'apprend Servius, sur le v. 753 du L. XII de l'Énéide. Enfin, Isidore de Séville est de leur avis, L. IX, chap. 2, de ses origines, ainsi que Tzetzès, dans ses scholies sur l'Alexandriade de Lycophron.

tir que de l'Ombrie, et nous ajoutons qu'ils eurent pour première station les environs d'Amiterne. *Soit*, dira-t-on peut-être, *ils étaient Ombriens ; mais, pour venir dans le Latium, n'avaient-ils que cet unique chemin ? Ne pouvaient-ils pas s'y rendre en suivant la rive gauche du Tibre ?* Et comment, en ce cas, auraient-ils envoyé des colonies sur les bords de la mer Adriatique, où Pline leur assigne trois districts qu'ils semblent avoir possédé en commun avec les Liburniens, et dont ils furent chassés les uns et les autres (1) par les Ombriens ? En effet pour aller coloniser les bords du Vo-

---

(1) *Palmensem*, *Pretutianum*, *Adrianumque agrum* : Plin., III, 14. Il ne dit pas où ils se retirèrent ; mais il paraît que ce fut en Illyrie, où l'on trouve les Liburniens, et dans leur voisinage un canton habité par des Siculotes. *Idem*, III, 22. Le nom de *Siculote* dérive clairement, suivant moi, de SICUL, et d'AUT qui signifie *le bord de la mer;* et convenait très-bien aux Sicules du Picenum. Quant aux Liburniens, étaient-ils Celtes ? D'abord leur intimité avec les Sicules porte à le croire ; et 2°. le G se perdant souvent, avant une consonne, surtout au commencement des mots, leur nom aurait pu avoir pour racine le Celtique GLEB, qui a la même signification que LAITH dont je parlerai bientôt, celle d'*humide, aquatique*.

manus et du Matrinus, les Sicules auraient eu à franchir l'Apennin vers les sources de ces deux rivières, en traversant un canton occupé déjà par les Aborigènes, qui se seraient sans doute opposés à leur passage. Cette difficulté, qui me paraît désirer une solution, cessera d'exister, si l'on admet que les Sicules venaient de l'Ombrie. Arrivés au plateau d'Amiterne, ils se seraient divisés : une partie de la peuplade aurait descendu sur la gauche, le long de l'Aternus ; l'autre, prenant à droite et suivant le Velinus jusqu'au Nar, et le Nar jusqu'au Tibre, serait arrivée sur les lieux où Rome subsiste ; Rome dont ils furent peut-être les premiers fondateurs, et qui existait du moins de leur temps, si l'on en croit Antiochus de Syracuse (1).

La domination des Sicules dans le Latium dut être d'assez longue durée. Les Aborigènes avaient bien pu s'établir sur le haut Nar et le Velinus ; mais les terres ne leur manquaient pas. Les Ombriens ne jetaient plus leurs yeux de ce côté pour y déverser le superflu de leur population. Leurs vues avaient pris une autre direction, qui

---

(1) Cité par Denys, I, 65.

finit par ne pas leur être avantageuse. Confinés d'abord dans leurs montagnes, ils en étaient descendus pour occuper le littoral de la mer Adriatique, de l'Utens à l'Æsis : bientôt ils voulurent s'étendre aux dépens du peuple qui occupait la rive maritime opposée, entre le Tibre et l'Arno, jusqu'auquel s'étendait, je crois, à cette époque, la Ligurie proprement dîte.

Des Tyrrhéniens.

Ce peuple, connu depuis par les noms de Tyrrhéniens, d'Etrusques, de Tusciens, l'était alors par celui de Raséniens (1), ou plutôt de Traséniens (2). Les Traséniens étaient-ils issus des Ligures de la Ligurie, ou des Ligures-Ombriens ? C'est ce que je n'oserais décider; mais je ne crains pas d'assurer, et qu'ils étaient de la grande famille des Celtes, et que leurs premiers établissemens ne furent pas éloignés de la mer. J'en tire la

(1) Denys, I, 22. — (2) C'est l'avis de M. Heynes, dans les mémoires de la Société de Gottingue. Ce savant homme veut que, de *Traseni* ou *Taraseni*, les Grecs aient fait *Tursenoi* ou *Turrenoi* : le premier me paraîtrait venir plutôt du nom de la tribu Etrusque des *Tarsinates* ; quant au mot *Turrenoi*, on va voir qu'il était pris dans la langue du pays.

preuve de leur nom, dont la racine TRAEZ signifie *grève, rivage*. Ce ne fut probablement qu'après avoir dompté les Ombriens qu'ils prirent le nom de TYRRHENI, évidemment formé de TIR, *terra*, et RHEN, *dominus*; expression un peu fastueuse, mais assez convenable à un peuple maritime, qui venait d'établir sa prépondérance dans l'intérieur, aux dépens de la nation méditerranée qui l'avait provoqué.

J'ai dit que je u'oserais décider si les *Traséniens* étaient, ou non, Ombriens d'origine; cependant en examinant les motifs probables et les résultats de la guerre que se firent les deux nations, je me trouve amené à croire qu'il y avait entr'elles une étroite affinité. Il me semblerait même qu'à l'époque où elles cessèrent d'être une, elles fixèrent, d'un accord mutuel, leurs limites respectives; accord d'après lequel les *Traséniens* furent reconnus propriétaires du territoire compris entre le Tibre et l'Arno, depuis leur source jusqu'à leur embouchure. Mais les Ombriens, fiers de leur puissance au levant, voulurent étendre aussi leur domination au couchant; ils entrèrent dans la Trasénie, et les Traséniens coururent aux armes.

On sent que je ne prétends donner ici que des conjectures sur des faits qui se sont passés à cette époque. Les renseignemens que nous avons sur les querelles des deux peuples sont si incohérens, ou plutôt si contradictoires, qu'il serait de toute impossibilité d'y trouver les élémens d'une histoire suivie (1); mais les résultats sont connus. Après une guerre longue et sanglante, les Ombriens furent rejetés au-delà des sources du Tibre et de l'Arno, où l'on ne voit pas que les Trasééniens ou Tyrrhéniens aient songé à les inquiéter. Les Ombriens, dans ce conflit, perdirent trois cents villes, si l'on en croît Pline (2). Le terme de leur puissance arriva cent ans à peu près avant la guerre de Troye.

Bientôt les Tyrrhéniens, franchissant l'Apennin, allèrent bâtir *Felsina*, aujourd'hui *Bologne*, puis fonder sur la mer supérieure Hidria, ou Adria, d'où ils inquiétèrent tellement les Pelasges,

---

(1) Dans cette guerre, Denys, par exemple, fait intervenir partout des Pelasges; or, dès qu'on n'admet pas l'existence des Pelasges dans le centre de l'Italie, comment se fier au détail qu'il nous donne des évènemens auxquels ils durent avoir tant de part?

(2) L. III, 14.

que ceux-ci prirent le parti de quitter l'Italie, abandonnant Spina, leur premier établissement, et Ravenne, dont les Ombriens s'emparèrent. Cette dernière ville semblerait cependant avoir dû appartenir aux Tyrrhéniens par droit de conquête; droit que leur établissement à Felsina leur donnait la facilité de faire valoir, et que leur puissance les mettait en état de réaliser. C'est en partie cette conduite de leur part qui m'a fait dire plus haut que je regardais les Ombriens et les Tyrrhéniens, comme ayant été long-temps unis par les liens les plus étroits. Leurs querelles, si je ne me trompe, furent une espèce de procès de famille. Les Traséniens étaient comme les cadets; les Ombriens, en qualité d'aînés, prétendirent exercer une suprématie. Une autre considération, non moins forte, ou plutôt décisive, c'est que, la guerre terminée, les deux peuples continuèrent de participer aux mêmes sacrifices, comme le prouve la table Eugubienne; ce qui rend certaine l'identité de culte, de langage, et conséquemment d'origine.

La décadence des Pelasges commença, suivant Denys (1), environ soixante-dix ans avant la

(1) L. I, 18.

guerre de Troye ; et par conséquent il s'en était écoulé trente ou quarante depuis que les Ombriens étaient rentrés dans leurs anciennes limites, lorsqu'un mouvement des *Sabins* détermina l'émigration des *Siculès*.

Des Sabins, des Picéniens, des Samnites, des Marses, des Lucaniens et des Bruttiens.

Suivant Zenodote de Trezène, les *Sabins* qui avaient antérieurement porté le nom d'*Ombriens*, commencèrent par habiter le canton de Reate ; mais Caton les faisait sortir des environs d'Amiterne (1). J'adopte son opinion, et je pense que les Sabins remplacèrent les Aborigènes dans les hautes montagnes de l'Abruzze actuelle, vers les sources du Tronto, de l'Aternus, du Nar et du Velinus : je crois encore que ce fut de sa position que cette branche d'Ombriens prit son nom, dont la racine est SAW, *élevé*. Pendant les guerres des Ombriens avec les Traséniens, les Sabins, qui n'y prirent point de part, durent se multiplier. Ce fut probablement alors, qu'en exécution du vœu qu'ils avaient fait d'un printemps sacré (2),

(1) Denys, II, 49. — (2) *Voyez* Festus, au mot *Mamertini*.

ils firent passer dans la contrée, qui fut le Picenum, une partie de leur jeunesse, qui prit le nom de Piçeniens; ce qui vient à l'appui de ce que j'ai dit plus haut des Ligures, qui prirent d'autres surnoms, quand celui de *montagnards* cessa d'être adapté à leur situation géographique. Les Ombriens qui chassèrent les Sicules et les Liburniens des trois cantons du Picenum les plus rapprochés du centre des établissemens Sabins, faisaient probablement partie de ce printemps sacré. Cette expédition dut avoir lieu au temps où *Picus* était à la tête des Sabins; et suivant toute apparence, il fut le *Pivert* qui conduisit cette colonie dans son nouveau domicile. *Picus* est dérivé de PIGA (piquer, percer); et ce nom pouvait convenir à un hardi chasseur, comme à un intrépide écuyer, tel qu'on nous représente Picus (1).

Dans l'incertitude, ou plutôt dans l'ignorance où l'on est de l'époque où la nation des Sabins jeta, si l'on peut s'exprimer de la sorte, un nouvel essaim, je crois devoir aussi le reporter à ces temps où, suivant la tradition, il n'était

(1) *Picus, equûm domitor.* Æn., VII, v. 189.

arrivé rien de quelqu'importance qui n'eût été accompagné d'un prodige. Ce fut un taureau d'une beauté rare que les Dieux chargèrent de conduire cette autre colonie (1) vers une contrée du pays des Osces, où, s'étant amalgamée avec les naturels du pays, elle fonda la ligue des Sabelles (2), qui firent une si grande figure en Italie, sous le nom de Samnites (3). J'ai dit plus haut que le mot *Sicules* me semblait signifier *branche des* Sics, et je n'ai donné mon explication que comme une conjecture très-probable; le premier nom que portèrent les Samnites, me prouve que je ne me trompais pas : Sab-ell, équivaut à *branche de Sabins ;* et ce fut, je pense, afin de rappeler aux Romains leur commune origine, que, pendant la guerre sociale, les Samnites firent frapper des monnaies, avec l'inscription *Saph-in-im*, littéralement, *Sabins en moi.*

On convient généralement que les fables en apparence les plus absurdes sont assez souvent

(1) Strabon, L. V. — (2) Pline, III, 12.

(3) *Osci Samnites Italici :* Vibius Sequester *in catalogo populorum.* — *Samnites e Sabinis orti.* Varron *de L. L.*, L. VII. — Festus *ad Samnites.* — Tite-Live, VIII, 1. — *Samnium Sabellis.* Varron *in fragm.*

des allégories ; je crois avoir deviné celle du taureau guidant les pas des Sabelles. Ce taureau fut l'OEnotrus, roi des Sabins, dont parle Varron (1). Dans cette hypothèse, la colonie de Picenum aurait été l'aînée de celle du Samnium ; du moins le règne d'un prince chasseur, tel que Picus, dût-il précéder celui d'un prince pasteur.

Du Samnium, toujours en vertu d'un printemps sacré, sortirent les Hirpins, qui formèrent comme l'avant-garde de la nation, ainsi que l'indique leur nom, qui dut être primitivement AR-PEN, la tête.

Ce fut encore du Samnium que partirent les Lucaniens, sous les ordres, dit Pline, d'un Lucius, du nom duquel on pourrait supposer qu'ils avaient formé le leur ; mais attendu que les Grecs, dont ils furent connus avant de l'être des Romains, les appelaient Λευκανοι, et non pas Λυκανοι ; je crois que la première syllabe de ce mot est LEC'H, avec la signification qu'il a dans LEC'H-*gour*.

On ne sait non plus à quelle date rapporter l'établissement de l'ancienne confédération des

---

(1) *Ap. Serv. in Æneid.*, vers. 536.

Marses, dont le nom Celtique signifie *belliqueux ;* mais il est probable qu'ils se détachèrent des Sabins avant que ceux-ci quittassent le plateau d'Amiterne. La ligne était formée des *Marses*, proprement dits, des *Vestins*, des *Marrucins* et des *Pelignes*. L'étroite et constante union de ces quatre peuples ne permettrait pas de douter qu'ils eussent une origine commune, si l'on ne savait d'ailleurs, 1°. que les Marses et les Marrucins avaient la même origine (1); que les Marses parlaient la même langue que les Sabins (2) ; 2°. que les Vestins et les Sabins avaient le même idiome (3); et qu'enfin les Pelignes (4) étaient issus des Sabins (5).

---

(1) *Cato, ap Priscianum*, IX. — (2) Festus, ad *Hernicos*. — (3) *Ibid.*

(4) Ce nom me paraît avoir pour racine le Celtique PELL (éloigné) ; ce qui convenait à leur position, relativement aux Sabins. Près des Pelignes et des Marrucins habitait une peuplade Samnite que je cite ici comme une preuve sans réplique de la manière dont les Romains défiguraient le nom des nations mêmes avec lesquelles ils avaient le plus de rapport. Ils donnaient à cette peuplade celui de *Frentani*, tandis qu'on voit par ses monnaies qu'elle prenait celui de FRENTRE, formé de trois mots FRI-EN-TRAEZ, littéralement, *le nez dans le rivage :* or

Nous avons laissé les Sabins bien en arrière, et nous les oublîrons encore quelques instans pour nous occuper des Aborigènes. Suivant Varron (1), il existait encore de son temps quelques villes dont on leur attribuait la fondation. On suppose qu'avant *Faunus*, ils vivaient à la manière des bêtes ; que ce prince, qu'ils divinisèrent dans la suite, les amena, par son influence, à des mœurs moins brutales, et qu'il leur enseigna l'art de se mettre à l'abri de l'inclémence des saisons (2). Je ne m'arrête à cette tradition que pour observer, 1°. que *Faunus* ne put être un roi des *Aborigènes* : il habitait les bois (3), qui peuvent fournir quelque méchant pacage, mais où ne s'établit pas un peuple entier de pasteurs ; 2°. que Faunus n'est point dérivé de *fando*, mais de FAW ou FAO (hêtre), dont les Romains firent *fagus*.

---

cette expression caractérise bien sa situation au bord de la mer. — (5) *Et tibi cum proavis, miles Peligne, Sabinis.* Ov. fast., III, 95.

(1) Cité par Denys, I, 6. — (2) *Serv. ad Georg.*, I, 11.

(3) *Silvicolæ Fauno*, Æn., X, 551. Aussi Virgile réunit-il, dans son invocation, Georg. I, 11, les Faunes et les Driades.

Quoiqu'il en soit, voici quelques-unes des villes que les Aborigènes occupèrent dans les environs de *Reaté* (1), avant que les Sabins les forçassent à se retirer dans le *Latium*. 1°. Palatium, ou plutôt, sans doute, PALANTIUM, nom appliqué dans la suite à une bourgade bâtie sur l'une des collines de Rome ; bourgade qui, par la suppression du *n*, s'appela bientôt aussi *Palatium*. On a voulu faire venir ce nom de celui de Pallène, en Arcadie (2) ; et c'est encore, on le sent, à l'éternelle manie des Grecs de tout rapporter à leur pays, que l'on doit cette étymologie ; comme s'il n'était pas tout naturel que les Aborigènes, réduits à quitter le vieux Palantium, eussent voulu conserver du moins le nom de leur ancienne patrie, en le donnant à leur habitation nouvelle, dont l'emplacement pouvait d'ailleurs avoir à leur arrivée le même aspect qu'avait présenté à leurs aïeux celui de l'ancienne. *Palanti-um* n'est pas en effet un autre mot que *Balanti-um* (3), et BALAN-TI signifie tout simplement *champ de genêts* ; 2°. *Trebula*, dont le nom, évidemment

(1) Denys, I, 6. — (2) Denys, I, 23.

(3) Tel fut aussi le premier nom du Palatium Romain, suivant Nœvius, cité par Varron, *de L. L.*, IV.

prit un essaim d'Ombriens en s'établissant dans les montagnes des Abruzzes, avait, pour racine, le Celtique SAW, *élevé*, *montagnard*. Leur premier chef, qu'ils divinisèrent dans la suite, fut, dit-on, *Sangus* ou *Sancus* (1), qui, ce me semble, n'est autre que Picus, dont nous avons parlé plus haut : du moins leurs noms dérivent-ils de deux synonymes Celtiques ; les verbes PIÇA et SANCA, signifiant l'un et l'autre *piquer*. Leur capitale, quand ils se rapprochèrent du Latium, fut *Cures*, d'où ils portèrent à Rome le culte de Quirinus (2) : le premier mot, dont le dernier est dérivé, eut pour racine CUR (*ictus*, *verberatio*), d'où également CURES, *lance* en Sabin, et CURIS, nom d'une de leurs déesses (3). Varron nous a conservé ceux de certaines divinités Romaines, dont les uns, suivant lui, sentaient le Sabin (4), et dont les autres appartenaient à la liste, existante encore de son temps, des dieux auxquels Tatius avait adressé des vœux, lorsqu'il vint s'établir à Rome. En voici quelques-

---

(1) Varro, *de L. L.*, IV. — Lactan., I, 15. — Tite-Live, VIII. — (2) Varro, *ibid.* — (3) Festus, ad *Quirinalis*. — (4) *Ubi suprà*.

nus, dont le Bas-Breton, ou le Gallois, offre l'étymologie naturelle.

1°. *Minerva ;* ce nom est formé de MIN (tranchant, pointe *de fer*) et d'ERV (sillon) : peut-être était-elle la même que *Curis*, et présidait-elle à l'agriculture, comme la déesse qui fit présent aux Athéniens de l'olivier.

2°. *Salus*, ainsi appelée du Celtique SAL, *salvus.*

3°. *Fides*, dont le nom dérive de FEIZ (foi) (1).

4°. *Saturne ;* il en est parlé plus haut, ainsi que de *Sol* (2).

5°. *Luna ;* c'est le Celtique LAWN, *Lune.*

5°. VOLCANUS est composé de deux mots POUL, CANN, qui signifient *fosse ardente ;* on sait que P, est souvent remplacé par V.

7°. *Terminus ;* les Latins ont dit *Termen* (3): ce mot est formé de TER (4) (terre) et de MAEN

---

(1) On pourra trouver l'étymologie un peu forcée ; mais qu'on lise Varro., *de L. L.* IV : *Feronia*, *Minerva*, etc., *a Sabinis.* PAULO ALITER AB IIS DICIMUS LARAM...... SALUTEM..... FIDEM. — (2) V. N. 2, pag. 100.

(3) *Actius*, in *Varr.* de *L. L.* IV. — (4) Les livres des Augures écrivaient *tera*, par un seul R. Varr., *ibid.*

(pierre); il signifie donc littéralement *pierre de terrein*, ou borne.

8°. *Quirinus*; nous venons d'en parler.

9°. *Diana*; le même mot, DIANA, signifie, en Celtique, *pur*, *sans tache*.

10°. Il y a toute apparence que ces divinités étaient également reconnues des Aborigènes; du moins, depuis long-temps, rendaient-ils un culte spécial à Minerve dans Orvinium (1), et sans doute Saturne recevait aussi leur hommage. Denys nous apprend encore (2) que *Mars* avait un temple dans Suna. Il paraîtrait que *Mars* est une contraction de *Mamers*, qui, dans la langue Osce (3), comme dans la langue Sabine (4), désignait le dieu de la guerre. Les Latins ont dit aussi *Mavers* et *Mavors*, par un changement de lettres très-commun chez les Gallois et les Bas-Bretons (5). Les érudits ont cherché vainement une étymologie supportable de ce composé : je propose, d'après Dom Le Pelletier (6),

---

(1) Denys, I, 7. — (2) *Ubi suprà.* — (3) Festus, au mot *Mamertini.* — (4) Varro., *de L. L.*, IV.

(5) *Mars* est MAWRTH chez ceux-là, et MEURS chez ceux-ci. — (6) Dictionn. de la langue Bretonne, au mot *Meurs*.

celle de Mat-mors, *bien frappant*, qualification très-convenable à la Divinité des combats.

De Jupiter.

11°. Jupiter ne figure pas dans cette liste, et par une très-bonne raison. Le premier des dieux de Rome, n'y fut connu d'abord que par les noms de Diovis et de Diespiter (1). Ce fut sous le premier que Tatius lui adressa des vœux, quand il vint s'établir à Rome (2). Ce mot Sabin me semble être composé de deux; l'un serait le Dies de *Dies-piter*, dont on aurait retranché la consonne finale, et le second Iou. Je crois voir dans ce *Dies* le *Dis*, dont les Gaulois prétendaient être issus; et, ce qui me confirme dans cette opinion, c'est la qualité qu'on lui donnait de *générateur*, piter; mot qui n'est pas le *pater* du Latin, mais duquel on a formé celui-ci: la racine de *piter* est pit, *membrum virile*. Les Sabins supprimant donc et l'épithète et la terminaison de *Dies* (si toutefois cette terminaison existait primitivement dans leur idiome) et le faisant suivre d'*Iou*, firent de ces deux mots *Di-iou*, puis *Diou*, d'où *Diovis*.

---

(1) Varro, *de lingua Lat.* L. IV. — (2) *Ibid.*

On a cherché bien loin la signification de cet *Iou ;* je crois la découvrir dans le Bas-Breton, où, si je ne me trompe, il veut dire *vieux :* en effet, par TAT-IOU, l'on entend le trisaïeul (*le père très-vieux*). Et remarquons que, dans cette langue, Jupiter conserve encore le nom d'Iou : *Deiz-iou*, jeudi, le jour de Jupiter.

Quant à *Dies*, j'en ignore la signification : mais comme il fut remplacé par *piter* (dans *Iou-piter*, qui succéda à *Diespiter*), il est probable qu'il était son équivalent. Varron en dérive *dius* et *divus* (1) ; d'où il résulterait que ce mot emportait l'idée de Dieu, et peut-être celle du *Dieu par excellence*. Alors, *Di-iou* aurait été *le dieu vieux* (l'ancien des temps) ; *Dies-piter*, le *dieu générateur ;* et *Iou-piter*, le *vieux générateur* (l'ancien auteur des choses).

Cela me conduit à conjecturer que le *Dis*, regardé par les Druides comme l'auteur, le père des Gaulois, n'était autre que leur *Teutatès*, TEUT-TAT, *le père des hommes*. Ç'aurait été bien mal à propos alors, que les Romains auraient traduit le nom de cette divinité par celui

(1) Varro, *de lingua Lat.*, L. IV.

de Mercure, avec lequel elle avait sans doute quelques rapports (1). Au surplus, le nom de *Mercure* est du pur Celtique; MERC'H-WR signifie tout simplemeut *marchand*. Comme ni Varron ni Festus n'ont parlé de cette divinité, il est à croire qu'elle était moderne chez les Romains.

12°. *Larunda:* si elle fut la même que Laverna, son nom venait de LAEZR, *voleur*.

13°. *Feronia* était encore une divinité des Sabins. D'après l'espèce de culte que l'on croyait lui être la plus agréable, je n'hésite pas à faire venir son nom de FERO, *rude*, rigoureux (2).

14°. *Neptune*. Ce Dieu, connu de toute antiquité chez les Romains, dut le sien à deux mots Celtiques, NEP-DOUN, *qui n'a point de fond*.

---

(1) On peut voir dans César, G. des G., L. IV, les attributs qu'il donne au Mercure Gaulois. Les Romains, quand ils connurent les Grecs, en empruntèrent quelques autres à leur Hermès, et complettèrent ainsi ceux de leur Mercure.

(2) Son temple, au pied du mont Soracte, était fameux par un genre particulier de dévotion. A l'époque de la fête de la déesse, on y accourait de toutes parts, pour voir des hommes passer nuds pieds à travers un bûcher embrasé. Strabon, L. V.

15°. *Vénus.* Ce nom, qu'il fut ou ne fut pas Sabin, est l'équivalent du *Leucothea* des Grecs, et signifie de même *la blanche.* Il vient de GWENN, mot où le G se perd souvent, et où le W devient un simple V, comme dans *dour-ven* (eau blanche).

Je ne dois pas oublier de donner ici l'étymologie du mot *Auspices*, si répété dans l'histoire des Romains. On sait qu'ils appelaient ainsi l'inspection des entrailles des victimes, d'après laquelle on prétendait que le sacrificateur connaissait la volonté des dieux. *Auspicium* est composé d'AVU, *foie*, et de SPEC, *pointe*, et dénote conséquemment l'action de *fouiller le foie.*

Il me semble résulter de ces étymologies, qui me paraissent n'avoir rien de forcé, que la langue des Aborigènes et des Sabins était la Celtique. Nous allons suivre les premiers dans leurs nouveaux établissemens.

Les Aborigènes, forcés d'abandonner les environs du haut Nar et du Vélinus, qu'ils avaient eux-mêmes conquis sur des Ombriens (1); se maintinrent quelque temps dans la Sabine ac-

(1) Ou, plus probablement, sur les Sicules.

tuelle. S'y trouvant trop resserrés, et probablement harcelés d'ailleurs par les Sabins, ils attaquèrent plus vivement les Sicules, avec lesquels ils étaient depuis long-temps en guerre. La lutte fut longue et sanglante : enfin, au moyen de l'alliance qu'ils formèrent avec une autre nation, les Aborigènes l'emportèrent, et les Sicules traversant la basse Italie, allèrent, comme on l'a dit, peupler la Sicile.

Si l'on s'en rapporte à Denys (1), les auxiliaires des Aborigènes furent des Pelasges ; mais comme Strabon n'en est pas d'accord ; comme le sens commun (2) ne me permet pas de croire que les Pelasges, partis de Spina, au lieu de s'établir dans les belles plaines du voisinage, à portée de leur flotte et du fort détachement qui la gardait, aient eu l'absurde fantaisie de commencer par s'en isoler en franchissant l'Apennin ; comme il est impossible d'admettre que les Ombriens, après les avoir vaincus, aient ouvert leurs rangs pour donner à leurs ennemis la facilité de traverser l'Ombrie dans toute sa longueur, et de se joindre à uu peuple dont les vainqueurs avaient eu déjà

---

(1) L. I, 9; II, 14. — (2) L. V.

à se plaindre ; j'ose avancer que les alliés des Aborigènes contre les Sicules furent les Sabins. Ils se joignirent aux premiers pour chasser les derniers de leur territoire, sous l'expresse condition que les Aborigènes renonceraient à toutes leurs possessions sur la rive droite de l'Anio. Ce qui me semble donner une grande consistance à cette opinion, c'est que, durant les cinq cents ans et plus qui durent s'écouler entre l'expulsion des Sicules et l'enlèvement des Sabines, on ne voit pas que les Sabins, quoique bien plus puissans, aient songé à inquiéter les Aborigènes, qui, maîtres du vieux Latium (1), prirent dès-lors le nom de Latins.

Je ne m'arrêterai pas à réfuter les rêveries de Denys (2), qui suppose que les Troyens et les Aborigènes ayant contracté une étroite alliance, resserrée encore par le mariage d'Énée avec la fille de Latinus, les deux peuples, afin que rien

---

(1) Le Latium, à cette époque, était borné par le Tibre au N. O. ; au N. E. par l'Anio ; au S. E. par les Eques et les Volsces ; au S. O. par la mer. Sa plus grande longueur, de l'Anio à la mer, n'était pas de 35 milles (le mille de 756 toises) : sa largeur, très-inégale, allait tout au plus à vingt, depuis Rome jusqu'au mont Albain. — (2) L. I, 52.

ne les distinguât désormais, voulurent être appelés collectivement Latins, du nom du père de Lavinie. Avant Latinus, si jamais il exista, on avait connu un peuple Latin :

Ne vetus indigenas nomen mutare Latinos......
.... Jubeas. (Æn. XII, 883.)

fait dire à Jupiter par Junon, un poëte tout aussi bien instruit, que l'auteur Grec, des antiquités de l'Italie. Disons donc tout bonnement que les Aborigènes se donnèrent la dénomination de *Latins*, parce que la première ne leur convenait plus, ou convenait à trop de peuples ; au lieu que la seconde, caractérisant leur nouvelle position géographique, ne pouvait être usurpée par personne.

Je viens d'avancer que le nom de Latins était caractéristique, et j'en dois donner les raisons. Personne, je crois, ne révoque en doute qu'il ne fut dérivé de celui du pays qu'ils occupèrent, nom dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps. Mais pour quel motif avait-il été donné à ce canton ? Les Mythologues vous diront, *quod Saturnus ibi latuit* (1) : comme si le Latin eût

(1) .... *Latiumque* vocari
Maluit, his *quoniam latuisset* tutus in oris.
(Virg. Æn. VIII, 322).

existé du temps de ce prince. Pour moi, je crois en avoir trouvé l'étymologie incontestable dans le Celtique. Le Latium, à l'exception de quelques terreins autour de Tibur, d'Albe et de Tusculum, ne fut long-temps qu'une espèce de marécage, couvert de bois en partie, et parsemé d'habitations. Virgile, si exact pour le costume, nous peint les arbres des bords du Tibre, formant un berceau sur la tête d'Enée, lorsque ce héros va solliciter le secours d'Evandre (1), et place un vaste marais aux portes de Laurentum (2). On ne pouvait, bien plus tard, aller qu'en bateau de l'Aventin aux autres quartiers de Rome (3). Ces bois, ces eaux, ces marais, devaient nécessairement faire de cette contrée un pays humide, et c'est ce que signifie, à la lettre, le mot composé de Latium. Il est formé de LAIT (humide), et de TI (séjour); par conséquent LAIT-TI correspond à *pays de marais* (4).

---

(1) .... *Variis que teguntur*
Arboribus, viridesque secant placido œquore silvas.
(Æn. VIII, 95).

(2) Æn. XII, 745. — (3) Varro, *de L. L.*, IV.

(4) C'est de la préposition AR (sur) et de LAT, avec la signification de *marais*, que Cambden fait venir l'ancien nom d'*Arles*, ARE-LAT (au-dessus des marais).

L'émigration des Aborigènes ne fut pas complète ; je pense du moins qu'il en resta dans leur pays natal une partie qui se confondit avec les Sabins, et rien de plus naturel ; ils sortaient de la même souche, ils avaient le même langage. Je crois aussi que, par une sorte d'échange, un certain nombre de Sabins suivit de près les Aborigènes ; et ce fut, peut-être, à l'association des deux peuples, qui s'unirent sans d'abord se mêlanger, que Rome dut son nom.

L'on en a donné vingt ou trente étymologies, qu'il est fort inutile de discuter. Observons seulement qu'on l'a fait dériver de celui d'un *Remus*, d'un *Rhomus*, d'une *Rhoma* (1) ; ce qui peut jeter quelqu'incertitude sur la dénomination qu'elle eut d'abord, et sur la voyelle de la première syllabe. Festus nous dit encore que, suivant quelques-uns, le nom de Romulus fut donné à ce prince, réel ou fictif, soit *a ficu ruminali*,

---

Dans le 12e. siècle, le mot LAT avait encore, en Languedoc, cette acception ; puisque, dans des titres de 1139, une ferme se trouve désignée par le nom de *Mansum de Latis*, ou *de* PALUDE. Astruc, Mémoire sur l'histoire de Languedoc, page 34.

(1) Festus, *ad* ROMULUM.

soit *ob rumam* de la louve qui l'allaita. En définitif, il me semble résulter des dix à douze traditions qu'il nous a transmises, et d'à peu près autant que nous devons à Denys (1), que l'on ignorait, du temps d'Auguste, si la capitale du monde s'était primitivement appelée, *Rhoma*, *Rema*, *Roma*, ou *Ruma*. Libre, par conséquent, de choisir entre ces dénominations, j'adopte la dernière. *Ruma*, comme on sait, signifie *mamelle*; RUM est, en Celto-Breton, *division*, *séparation en deux*. Rome qui, sous les Sicules, portait le nom de *Valentia*, formé de GALLA (*valere*, pouvoir), prit celui de *Ruma*, lorsqu'elle fut habitée par deux peuples distincts. Ce dernier fait était connu de Virgile, qui nous l'a transmis, embelli des couleurs mythologiques (2). Evandre, après avoir fait remarquer à Énée ce que les environs de sa demeure offrent d'intéressant, termine son récit par ces vers :

Hæc duo præterea disjectis oppida muris,
Relliquias, veterumque vides monimenta virorum.
Hanc Janus pater, hanc Saturnus (3) *condidit urbem;*
Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomem.

---

(1) L. I, 64. — (2) Æn. VIII, 355.

Il était donc reconnu que, long-temps avant la prétendue arrivée d'Énée en Italie, deux des collines de Rome avaient été habitées par deux peuplades différentes, ayant chacune un chef indépendant; mais étroitement unies. *Rumk* signifia donc *ville divisée*; c'est dans ce sens que Tite-Live nous dit, en parlant d'une ville d'Espagne, *Emporiæ duo oppida erant muro divisa* (1).

Après avoir établi, d'une manière que je crois satisfaisante, l'étymologie du mot *Latium*, et hasardé mes conjectures sur celles du nom de *Rome*, je vais prouver par ceux de quelques villes de l'ancien Latium qu'elles ne purent les recevoir que d'un peuple parlant la langue Celtique. Et d'abord *Tibur*, ne signifie autre chose que *lieu de paturage*; étant composé de TI et de BORR ou BEURRE, mots dont on connaît déjà la valeur. 2°. Le nom d'Alba était Sabin; et, sans doute, il appartint également à l'idiome des Aborigènes: Alba le dut à la couleur du sol sur lequel elle

---

(3) Il est sensible que Saturne, en ce passage, n'est consideré que comme un homme.

(1) L. XXXIV, 9.

Les *Volsces* (1), nation nombreuse et guerrière, possédaient un pays non moins vaste que fertile ; il s'étendait le long de la mer de Toscane, d'Antium à Anxur (Terracine) ; ses autres limites étaient, au levant, la Campanie, le Samnium ; au couchant, le vieux Latium ; au septentrion, les Eques, les Herniques et les Marses. Le pays des Volsces avait appartenu primitivement aux Aborigènes (2), dont ce peuple pouvait bien n'être qu'une branche.

Les villes Volces, dont les noms sont le plus évidemment dérivés du Celtique et dénonçent, en général, le caractère belliqueux de la nation, sont *Cora* (COR, la petite) ; *Privernum* (PRI-BERN, mont d'argile) ; Corioli (3), (KAER-EOL, ville du soleil) ; *Pollusca* (PEL-LUSCA, agitant la pique) ; *Verruga* (racine BERU, lance) ; *Artena* (AR-TENN, le trait, la flèche) ; *Frusino* (racine FRES, fracture) ; *Fregellæ* (FREG-AEL,

(1) Il est assez singulier que ce nom ait été aussi celui des anciens habitans du Languedoc.

(2) *Ager quem Volsci habuerunt, campestris plerus, Aborigenum fuit.* Cato, ap. Priscianum, V.

(3) Elle était comme la capitale des Volsces, si l'on en croit Denys.

brise-essieu (1)); *Aquinum* (A-GWENN, la blanche); *Cassinum* (Cos, la vieille); *Atina* (A-TENN, la flèche (2)); *Arpinum* (AR-PEN, la tête (3)); *Sora* (SORR, ardeur, audace); *Antium* (AN-TI, la ville); *Anxur*, depuis Terracine : c'est AN-SCOUR (4), la froide, ou ANC-SUR, angle aigu.

Entre les Volsces, qui les resserraient à l'ouest et au nord, les Sidicins et la Campanie qui les bornaient au levant et la mer qu'ils avaient au midi, et dont ils occupaient les côtes depuis Auxur jusqu'à Sinuesse, habitait, du temps d'Auguste, le petit peuple des *Auronces*, faible reste de la puissante nation des *Obsces*, ou *Opsces*.

« Il est démontré, *dit Cluvier*, que les *Ausones*, les *Aurunci*, les *Opici* ne furent « qu'une seule et même nation, connue sous « diverses dénominations, dont la dernière fut « réduite à deux syllabes par les Romains, qui

(1) A l'époque où cette ville reçut son nom, les chars de guerre étaient sans doute encore en usage.

(2) *Tela novant Atina potens Tiburque.* Æn. VII, 630.

(3) Elle était effectivement ville frontière.

(4) On a dit que les Bas-Bretons ne connaissaient pas X ; ils remplacent cette lettre par SK.

« dirent Opsci ou Obsci, et enfin Osci (1) ».
Suivant les Grecs, la première de leurs colonies qui débarqua dans l'Yapigie trouva cette contrée et tous les pays voisins occupés par les *Ausons* (2). Le Samnium, avant qu'il reçut un essaim de Sabins, n'avait pour habitans que des Ausons. Ce qui fut depuis la Lucanie et le Bruttium, leur appartenait également, lorsque cette contrée fut envahie par les Samnites. Les Osces ou Ausons se trouvèrent alors réduits à la Campanie, qui leur fut elle-même enlevée par les Tyrrhéniens. D'où il résulte que les Aurunces, Obsces ou Ausons, occupèrent dans les temps les plus reculés toute la basse Italie (3). On a d'ailleurs fait voir plus haut que les *Osces* ou Ausons étaient les frères, ou plutôt les ancêtres des OEnotriens les plus anciens peuples de la péninsule, au dire des Grecs (4).

(1) *Italia*, p. 1059. Je croirais bien plutôt que les Grecs, par euphonie, firent *Opici*, d'*Obsci* ou *Opsci*, comme *Ausones*, d'*Aurunci*; quant à ce dernier nom, il est très-possible qu'on l'ait écrit et prononcé d'abord *Ausunci*, Le S tint long-temps en Italie la place du R.

(2) Denys, I, 11. — (3) Ou Grande-Grèce : *Ausones tenere primi*, dit Pline, III, 10.

(4) Antiochus, Denys, I, 4. — *Les Ausons, peuple*

Victimes des Sabins et des Etrusques, les Osces durent se renfermer dans le petit pays des Auronces, qui eut l'avantage de sauver le nom, et, pour un temps, l'indépendance de la nation. Il s'étendait le long de la mer d'Anxur à Sinuesse, ayant au levant les Sidicins, la Campanie au septentrion et les Volsces au septentrion et au couchant.

Parmi les villes Auronces, je remarque *Amucra*, dont on fit Amucla, puis, pour la gréciser, Amycla, (A-MUCR, la moite); *Caieta* (GAE'-TI., séjour gai); *Cales*, ville célèbre par le vin de son cru (1), (CAL, la sèche), et *Fundi* (FON-TI, séjour d'abondance).

Comme les Auronces étaient le dernier peuple du moderne Latium, je ne porterai pas mes recherches étymologiques sur le nom des villes situées au delà du Liris qui lui servait de limites (2).

---

indigène, occupèrent les premiers l'Italie. Ælian. Var. Hist. IX, 16.

(1) *Cæcubam, et prælo domitam Caleno*
Tu bibes uvam.... Hor. L. I, od. 20.

(2) Je n'ignore pas qu'il y avait au delà de ce fleuve quelques terres qui, ayant dépendu soit des Volsces, soit des Aurunces, étaient comprises dans le Latium; mais c'était peu de chose.

Il me suffit, pour le moment, d'avoir prouvé d'une manière que je crois satisfaisante, l'absurdité des traditions recueillies par la vanité des Grecs et des Romains, qui transformaient les Celto-Aborigènes, en Aborigènes-OEnotro-Pelasges, en Pelasges, en Arcadiens, et d'avoir démontré, je crois, par l'analyse des noms des peuples et des villes du Latium et de la Sabine, qu'ils ne purent leur être imposés que par des peuples d'origine Celtique.

Je terminerai l'article du Latium par une observation qui me paraît assez curieuse, c'est que les armes que Virgile donne à ces anciens habitans et à leurs voisins, trouvent l'étymologie de leur nom dans la langue Celtique.

Les guerriers qui suivent Aventinus, dit Virgile (1),

Pila manu, sævosque gerunt in bella dolones ;
Et tereti pugnant mucrone, veruque sabello.

1°. *Pilum* vient bien de PILA, frapper.

2°. *Dolo*. Il fut, suivant Servius, ainsi nommé *a fallendo (ob dolum) ;* il en fait un fléau, dans la verge duquel un poignard était caché.

---

(1) Æn. VII, 664, 65.

Dolus serait bien notre TOEL, qui signifie *tromperie.* Mais le commentateur n'aurait-il pas prêté trop de connaissance dans la mécanique aux armuriers de cette époque ? et *dolo* n'aurait-il pas eu tout bonnement pour racine le verbe TAUL ou DAUL, frapper.

3°. VERU SABELLUM. Ce *Veru* n'est autre chose que le BER, Bas-Breton, *une lance, une broche.*

Le même poëte nous décrit ainsi l'arme favorite des Osces (1) :

> .... *Teretes sunt aclides illis*
> *Tela, sed hæc lento mos est aptare flagello.*

L'Aclis n'est connu que par ce vers. Turnèbe (2) pense que c'était une sorte de trait que l'on pouvait, au moyen d'une courroie, retirer à soi après l'avoir lancé, et je le crois; mais que l'on pût le lancer à une prodigieuse distance, *in immensum,* c'est ce que je ne crois pas; le soldat se serait vu désarmé. *Aclis* vient, à mon avis, de CLAO ou CLAW (tout genre de ferrement), précédé de l'article, et dont on forme CLAIS, *cicatrice :* quant au *flagellum* avec lequel on

(1) Æn. VII, 730, 31. — (2) XXX, 31.

lançait l'*aclis*, ce mot vient évidemment du Celtique FLAC'H, qui a la même signification.

Le *pelta*, que Virgile attribue aux troupes d'Œbalus (1) me paraît formé des deux mots PELL-TAC'H (2), et signifierait *qui éloigne la pointe*, ou le fer. Je pourrais ajouter le *scutum* (3) dont le nom me paraît dériver aussi naturellement de SCOET, qui signifie en Armoricain, comme en Français, *écu*, arme défensive et monnaie, que du Grec σκῦτος, *cuir*.

Ajoutons quelques remarques sur le nom de cinq ou six des principaux fleuves d'Italie. Et, 1°. le Pô, d'abord connu sous le nom d'Eridan, le reçut, je pense, à l'époque où l'on ne connaissait encore que son impétuosité. *Eridanus* me semble avoir la même racine que *Rhodanus*, le Celtique RED, courir avec violence. L'Eridan perdit cette dénomination, lorsque l'Italie étant mieux connue de ses habitans, ils eurent la certitude que ce fleuve était celui de la péninsule dont le cours était le plus prolongé. Ils l'appe-

(1) Æn. VII, 743.

(2) C'H, n'est qu'une aspiration gutturale.

(3) *Picti scuta Labici*, ibid, 796.

lèrent alors, par comparaison (1), PAD (l'étendu le spacieux); mot dont les Latins firent *Padus*.

2°. L'Athésis (aujourd'hui l'Adige), A-TEUS: ce nom indique un fleuve que les neiges font déborder; il signifie, à la lettre, *le neigeux*.

3°. L'Arnus dut le sien aux dégats qu'il occasionna trop souvent: ARNEU, orageux.

4°. Celui du *Vulturnus*, qui désola si longtemps la Campanie, indique bien son lit profond et tortueux. Il est composé de POULL, *fosse*, et de TURN, *tour* (2).

5°. Je ne dois pas oublier le Tibre si fameux. Son premier nom fut *Albula* (3); il le reçut des Ombriens ou des Thyrréniens, et le dut tant a son encaissement vers sa source, et même pendant une grande partie de son cours, qu'à la couleur de ses eaux au temps des crues; ALB-POULL, *fosse blanche*. Le second nom qui pré-

---

(1) C'est ainsi que Virgile a dit, Georg. I, 482:
Fluviorum rex Eridanus.

(2) Je dois avouer que TURN en Gallois et TEURGN en Armoricain ne signifient qu'un tour à tourner; mais ne disons-nous pas *travailler au tour* et *faire un tour*?

(3) ... *Amisit verum vetus Albula nomen.* Virg. Æn. VIII, 333.
Tiberis, ... *prius Albula.* Pline, L. III, c. 5.

valut, Tibéris, lui fut, sans doute, donné par les peuples qui se fixèrent sur ses rives depuis les racines de l'Apennin jusqu'à la mer. La contrée était nécessairement abondante en herbage; et c'est, si je ne me trompe, ce qu'annonce le mot *Tiberis* (TI-BEUR, local à pâturages).

6o. Je ne parlerai plus que des deux *Duria* (*major* (1), *minor*), dont le nom est évidemment pris du Celtique DOUR, *eau*, et des trois *Clanis*. L'un, que Pline appelle Arretinus (aujourd'hui la Chiana), formait au moyen des marais Clusiens, une communication entre l'Arno et le Tibre. On ne peut douter que, dans les temps ordinaires, cette rivière ne fut, à bien dire, un canal. Le second, qui, momentanément, porta le nom de *Liris* (aujourd'hui Garigliano (2)), n'avait pas un cours moins paisible.

---

(1) Sur la grande Doire est Ivrée, jadis *Eporedia*, nom qui confirme bien ce que j'ai dit plus haut de la signification de BORI. *Ep-pore-ti* veut dire *séjour où l'on nourrit des chevaux*. Pline qui nous apprend, III, 17, qu'elle fut relevée d'après le vœu des Livres Sybillins, nous dit, au même endroit, que les Gaulois donnaient le nom d'*eporedicæ* aux bons écuyers; il aurait dû dire à ceux qui entretenaient des haras.

(2) Les six dernières lettres, Gliano, sont bien *Clanis*,

...... *Quæ Liris quieta*
Mordet aqua, taciturnus amnis (1).

Enfin le troisième Clanis, qui se jette dans la mer de Campanie, entre le Voltorno et le golfe de Naples, et dont le nom fut remplacé par celui de *Liternum* (2), ou *Linternum*, était encore moins rapide que les précédens.

...... *Stagnisque palustre*
Linternum. Sil. Ital. VIII, 531.

Or, *Clanis*, à la terminaison près, est le mot Celtique CLAN (paresseux, languissant (3)).

Disons à présent un mot de quelques montagnes. Je n'ai pas besoin d'affirmer qu'*Alpes* est un nom Celtique, dérivé d'ALP, et qu'il signifie *les blanches*. Celui que porte, dans toutes ses

---

italianisé ; il n'est plus question de Liris, tant il est difficile de persuader au peuple d'adopter de nouveaux noms, même pour les localités. Que doit-ce être lorsqu'il s'agit de faire échanger à une nation celui qu'elle a porté jusques-là, contre celui d'un individu ?

(1) Hor. Od. 31, L. I. — (2) L. XXXII, 29. — XXXIV, 45.

(3) Nous avons dans le Poitou un *Clanis* (le Clain), qui ne dément pas cette étymologie.

parties, depuis qu'elle a connu des habitans, la vaste chaîne de montagnes, qui, commençant à la hauteur de Gènes, atteint d'un de ses bras l'extrémité de l'Adriatique et la mer Ionienne, tandis que, de l'autre, elle touche à la Sicile; celui, dis-je, d'*Apennin* (Ar-pen, la sommité), auquel on n'a jamais tenté d'en substituer un autre, prouverait seul, que toute l'étendue de pays qu'occupent le tronc et les branches, fut jadis le domaine des Celto-Liguriens. Un peuple primitif n'impose point un nom à la contrée qu'il ne connaît pas, et la nation qui habite cette contrée ne va pas lui en chercher un dans un idiome qui n'est pas le sien.

Dans la Campanie, tout près de Capoue, qu'il dominait, un mont fameux, non par son élévation, mais par l'ancienneté du culte que l'on y rendait à Diane et à Jupiter, le mont *Tifata*, devait, je n'en doute pas, sa dénomination à la réunion des deux mots Celtiques, ti-faw, signifiant *canton de hêtres*.

Entre l'Apulie et l'Yapigie, le promontoire *Garganus* (aujourd'hui mont Saint-Ange), qui s'avance de vingt à vingt-cinq milles en mer, et dont, probablement, les rochers sont blan-

châtres, trouve l'étymologie de son nom dans GAR-CANN, *cuisse blanche.*

Enfin on cherche ordinairement dans le Grec l'étymologie de *Leucopetra*, nom d'un cap (aujourd'hui Capo Pittaro) à l'extrémité de l'Œnotrie (du Bruttium, ou de la Calabre actuelle). Il se peut que les deux premières syllabes appartiennent effectivement à cette langue, et même je le crois; mais les deux dernières sont, à coup sûr, Celtiques. Les Grecs désignèrent ce cap tant par sa couleur, que par un mot dont souvent on se sert à Paris, comme d'une sorte d'injure, sans en connaître la signification. Les navigateurs, descendus à terre, ayant adressé la parole aux habitans du pays, ceux-ci répliquèrent, PETRA? (*que demandez-vous? que voulez-vous dire?*) et les Grecs formèrent le nom de ce cap, et d'un mot de leur idiome qui caractérisait sa blancheur, et de la réponse des gens dont ils n'avaient pu se faire comprendre.

Le mot PETRA était encore en usage à Rome du tems de Festus : seulement les citadins lui avaient, à ce qu'il paraît, donné une terminaison. PETRONES, dit-il, *rustici fere dicuntur.*

Il s'en faut beaucoup que j'aie épuisé le cha-

pitre des étymologies; j'en aurais pu faire un petit dictionnaire : mais celles que j'ai présentées suffisent, ce me semble, pour prouver qu'elles ont leur source dans une langue qui fut commune à toute l'Italie; que cette langue était la Celtique; et que les Liguriens, les Ombriens, les Thyrrhéniens, les Osces, les Sabins ainsi que leurs nombreuses colonies, et conséquemment les anciens Romains en faisaient usage. On ne doit donc pas s'étonner si tant de mots Latins ont pour racine des monosyllabes Gallois, ou Bas-Bretons.

Passons aux colonies de Celtes qui s'établirent en Espagne.

COLONIES DES CELTES EN ESPAGNE.

SCHOEPFLIN croit que, dès les temps les plus reculés, il entra en Espagne des colonies Celtiques, et je suis entièrement de son avis. Il serait même assez naturel de penser, vu la grande facilité des passages, que les Celtes avaient franchi les Pyrénées, avant de se hasarder dans les Alpes. D'ailleurs, attendu sa position, l'Espagne a dû nécessairement recevoir de la Gaule une

grande partie de sa population primitive, si même les Celtes n'en ont pas été les premiers habitans : du moins, à coup sûr, quoiqu'en dise Varron (1), ils y précédèrent les Phéniciens. En effet, le premier établissement que formèrent ces derniers, eut lieu dans une île appelée *Cotinussa* par les gens du pays (2); mot composé de COAT (bois) et d'ENES (île): *Ile couverte de bois.*

Quel fut le premier nom de l'Espagne? c'est ce que l'on ignore. Hérodote (3) prétend qu'elle en fut redevable aux *Cynètes*, dont le territoire, suivant Aviènus, était traversé par l'Anas (la Guadiana) (4), et dont le nom se reconnaît dans celui de *Cunéus* (5), que porta long-temps

---

(1) Dans Pline, III, 1.

(2) Elle porte à présent le nom de Cadix (jadis *Gadir*, puis *Gades*), lequel a remplacé celui de *Tartessus*,

> *Gadir prima fretum solida supereminet arce,*
> *Attollitque caput, geminis inserta columnis.*
> *Hæc Cotinussa prius fuerat sub nomine prisco,*
> *Tartessumque dehinc Tyrii dixere coloni.*

Avienus, *Orbis Descriptio*, v. 611 *et seq.* Ce géographe poëte écrivait sur la foi des plus anciens auteurs Grecs.

(3) L. II et IV. — (4) Avien., *Ora marit.*, v. 200.

(5) Les noms de *Cunéus* et de Cynètes, ou Kunètes,

la pointe des Algarves, dite aujourd'hui cap Saint-Vincent; mais cette dénomination, prise d'une circonstance locale, ne put être celle de toute la péninsule. Le même écrivain, cité par Etienne de Byzance, plaçait près des Cynètes les *Glètes* (Γλῆτες), nation Ibérienne. Je puis voir avec les yeux de la prévention; mais il me semble que la transposition d'une lettre ne doit pas empêcher de reconnaître dans ces Γλῆτες, des Γῆλτες, ou *Celtœ*. L'Espagne entière, dans les anciens temps, avait porté le nom de *Celtibérie* (1); et les Glètes, au dire des plus anciens historiens Grecs, avaient donné leur nom à toute la péninsule. Ce rapprochement, joint à l'identité pres-

---

trouvent leur étymologie naturelle dans le *Cyn* ou *Coun* des Celto-Gallois, qui équivaut à *Cunéus*, comme on l'a dit plus haut en parlant de la Conie. Il est à remarquer que la Gaule avait aussi des Cynètes dans le Roussillon actuel. Aviénus, *ora marit.*, vers 562. Les mêmes localités devaient faire appliquer la même dénomination par le même peuple. De là *Condat* : Rennes, au confluent la Vilaine et de l'Ille); *Condate*, en Périgord, au confluent d'une petite rivière dans la Vésère; *Cunéus* Cosne, en Nivernais et en Bourbonnais; Conflans, Coblentz (*Confluentes*), etc., toutes à la jonction de deux rivières.

(1) Strabon, L. I.

qu'absolue de nom, mène bien naturellement à croire que la distinction établie entre les deux peuples, a pour unique fondement une légère faute d'ortographe; et que l'Espagne dut s'appeler jadis non pas *Glétique*, mais *Celtique*, ou plutôt *Celt-ibérie*, par les raisons que l'on va voir, pour la distinguer de la Celtique en deçà des Pyrénées.

Au reste, le nom d'*Hispania* prévalut; et je ne puis m'empêcher de le faire venir des deux mots Celtiques YS-PEN, ou ES-PEN, *la tête*, *l'extrémité*, lesquels indiquent bien sa position géographique relativement à la Gaule.

Dans l'opinion vulgaire, les Ibères furent les premiers habitans de l'Espagne. Mais d'où tiraient-ils leur origine? c'est sur quoi l'histoire ne nous offre pas même de conjecture. Quoiqu'il en soit, quand les Celtes passèrent en Espagne, ils éprouvèrent d'abord, *nous dit-on*, de la résistance de la part des Ibères : bientôt après il se fit un accord; et les deux peuples, s'unissant et confondant leurs noms, habitèrent la contrée qui prit le nom de Celtibérie (1). J'observe qu'un traité de ce genre

(1) Diodore de Sicile, L. V. — Appien, guerres d'Espagne, L. IX,

n'est pas dans les mœurs de deux nations encore plongées dans la barbarie ; à moins que l'on ne suppose qu'il existait antérieurement entre elles des rapports de langue et d'origine.

Isidore de Séville rejette cette tradition, sans doute d'après des auteurs plus anciens que Diodore et Appien. « Les Celtes, *dit-il*, ajoutèrent « à leur nom celui du fleuve, sur les bords du- « quel ils s'établirent, et non celui d'un autre « peuple (1). » Pline assurait avant lui (2) que « les Grecs avaient appelé toute l'Espagne Ibérie, « du nom du fleuve *Iber*. »

Mais, au fait, existait-il un fleuve Iber, quand les Celtes passèrent en Espagne, bien antérieurement, sans doute, à l'époque où les Grecs la connurent ? Ecoutons à ce sujet Strabon. « Les « anciens Grecs nommaient Celtes ou Ibères tous « les peuples indistinctement qu'ils avaient au « couchant, *lorsqu'ils ignoraient leur nom* « *propre* (3). » Aussi l'Espagne n'était pas exclusivement pour eux l'Ibérie : « La leur s'étendait « jusqu'au Rhône (4). » *Ibérie* était donc synonyme d'*Hespérie ;* IBER était *le fleuve occidental.*

(1) Origines, L. IX, c. 2. — (2) L. III, c. 3.
(3) Strab., L. I. — (4) *Idem*, L. III.

De ce que je viens d'exposer, d'après des autorités respectables, il résulte, ce me semble, et qu'il n'exista jamais une nation d'Ibères; et que le nom de *Celtibères* ne signifié que *Celtes occidentaux;* et que ceux auxquels on l'appliqua, ne l'adoptèrent probablement jamais. Ajoutons qu'il est moderne; car ni Hérodote, ni Xénophon, qui parlent des Celtes et des Ibères, ne l'ont connu (1).

Quels furent donc les premiers habitans de l'Espagne? Osons le dire : ce furent les Celtes, que l'on voit établis de temps immémorial, sous le nom de Ligures, dans la partie des Pyrénées où prennent leur source la Segre et la Cinga. Si l'on ne retrouve pas leur nom dans l'intérieur de l'Espagne, on ne doit pas s'en étonner; ils ne durent pas le conserver, dès qu'ils descendirent de leurs montagnes. On peut donc, sans choquer la vraisemblance, voir en eux la tige des Espagnols (2).

---

(1) Ceci paraît contredire ce que j'avance, deux lignes plus haut, de la non-existence des Ibères; mais le passage ci-dessus de Strabon me paraît répondre à l'objection : les Ibères de ces auteurs sont des hommes de l'occident.

(2) Serait-ce trop s'avancer que d'attribuer à deux

Indiquer les parties de la péninsule où se conservait encore, du temps des Césars, le souvenir bien distinct de ses habitans primitifs, ce sera passer en revue cette vaste contrée. Nous commencerons par la région dont les historiens font mention le plutôt et le plus souvent.

La Celtibérie, sous Auguste (1), avait au nord les Verons, peuple Gaulois (2) qui avait conservé son ancien costume (3); à l'ouest les *Asturiens* et les *Collaïques*, *Callaïques* ou *Gallæciens* (Galiciens), deux peuples qui, de même que les Vascons et les Cantabres, avaient encore, au temps de Strabon (4), la même façon de vivre que les Gaulois; puis les *Vaccéens* (5), les *Vettons* (6) et les *Carpétans* (7);

---

peuples de même origine la fondation de *Cauca*, ville de Celtibérie, et celle de *Caucolibéris*, aujourd'hui Collioure ? Le mot GAUG ou CAUG désigne une colline.

(1) Strabon, L. III. — (2) Dans la Navarre et la Biscaye. — (3) Strabon, L. III. — (4) *Ibid.*

(5) Au royaume de Léon.

(6) Dans les deux Estramadoures.

(7) Dans la nouvelle Castille : Etienne de Bysance croyait les Carpétans d'origine Celtique : *Alea*, dit-il ; est une ville des Carpétans, *qui sont un peuple Gaulois.*

au midi les *Orétans* (1), les *Bastitans* (Murcie) et les *Dittans*, habitans des monts *Orospéda* (2); à l'est la chaîne de l'*Idubéda* (3), entre laquelle et l'*Orespéda*, la Celtibérie s'avançait jusqu'à la mer. Au surplus, l'Idubéda ne la bornait pas à la rigueur, puisque Bilbilis, une de ses villes les plus considérables, était située au delà, et que les Edétans, qui étaient Celtibères, avaient pour capitale *Salduba*, aujourd'hui Sarragosse, sur l'Ebre.

Les Celtibères occupaient donc une partie de l'Arragon, la vieille Castille avec une portion de la nouvelle, et le royaume de Valence (4). Les plus distingués d'entre eux furent long-temps les Arévaces, ou Pélendons (8), qui avaient pour chef-lieu l'illustre et malheureuse Numance. Les

---

(1) Dans la Manche et la nouvelle Castille.

(2) D'où sortent le Guadalquivir et la Ségura.

(3) Où le Tage et le Xucar ont leur source.

(4) Le nom de Valentia est Celtique, ainsi qu'on l'a vu plus haut, et celui de son port, appelé le *Grao* ou *Grau* de Valence, l'est pareillement : GRAO signifie une *grève caillouteuse*.

(5) PEL-EN-DON veut dire, à la lettre, *avancé dans les montagnes ;* ce qui indique la position géographique de la nation : AR-WAS signifie *les guerriers*, *les braves*.

Sagontins ne sont pas moins célèbres dans l'histoire par leur énergie.

Les Celtes, comme on l'a dit, ne se renfermèrent pas dans la Celtibérie; ils se répandirent dans toute l'Espagne. C'est ce que prouve assez le grand nombre de colonies que les auteurs leur attribuent, et ce que démontre surabondamment les noms Celtiques d'une infinité de villes situées dans toutes les parties de cette vaste presqu'île : nous allons en citer quelques-uns.

En commençant par le nord, je trouve chez les Vardules, au bord de la mer, *Flaviobriga*, probablement Bilbao; puis chez les Cantabres *Déobriga* sur l'Ebre; plus haut Juliobriga, et sur la côte son port *Victoria Juliobrigensium*, qu'on croit être Saint-Ander. Je vois ensuite chez les Vaccéens, *Brigecum*, *Lacobriga* (Burgos); et, chez les Galloeciens, *Brigantium* (Betancos), appartenant à des *Celtici* (1) NÆRIÆ (2), qui habitaient autour du promontoire *Nérium*, *Aréta-*

---

(1) *Celtici* est le diminutif de *Celtæ* : CELT-IC, *petits Celtes*. — (2) NERUS, en Cornouailles, *vaillant*. Chez les Sabins, *Nerio* signifiait *courage*, suivant Aulu-Gelle, L. XIII, et NÉRO, *brave*, au dire de Suétone, *in Tiberio*.

brum (1), ou *Celticum*, aujourd'hui cap Finistère, et qui, probablement, s'étendaient jusqu'au promontoire *Trileucum* (2). Plus loin étaient, sur les deux rives du *Minius* (Minho), les *Celtici Præsamarci* (3), qui possédaient, à son embouchure, la ville d'*Abobriga*; dans l'intérieur *Caladunum*, *Nemetobriga*, *Bracara* (Brague), et dont les limites étaient apparemment le *Durius* (Douro); mot pris de l'idiome Celtique, où DOUR signifie *eau* (4). Ayant franchi cette rivière, on trouvait la Lusitanie (5), proprement dite, qui, de l'embouchure du Douro à celle du Tage, n'était qu'une suite de colonies Celtes, comme le nom des lieux le prouve assez : tels sont *Langobriga* (A-feira) et *Talabriga* (To-

(1) *Are-ta-bro*, encore ton pays.

(2) *Promontorium Trileucum*, cap des *Trois-Rochers*, TRI-LEC'H. — (3) PRÉS-A-MARC'H, *pays aux chevaux*; ils sont encore très-estimés dans ce canton.

(4) C'est entre le Minho et le Douro, mais plus près du premier, que coule une rivière dite jadis *Léthé* et *Limeas*; ces noms avaient, je pense, pour racine les deux mots Celtiques LAITH et LEM qui emportent l'idée de *marécageux*.

(5) *Lusitanie* signifie *pays des Lusiens* : la Celtibérie avait une tribu de Lusons.

rocas), sur la côte; *Conimbriga* (Coïmbre), *Eburobrittium*, à quelque distance de la mer; *Hierobriga* (Alinquez), *Olysippo* (1) sur le Tage, et le promontoire *Celticum* ou *Aretabrum* (cap la Roque), à l'embouchure de ce fleuve. Dans l'intérieur, les Lusitaniens s'étendaient jusqu'à l'Herminius (2), au revers duquel coule la *Coa*, ou même jusqu'à l'Agueda.

De l'autre côté du Tage habitaient les *Celtici-Mirobriges*, ou simplement des *Celtici*, qui s'étendaient jusques chez les Vettons et les Carpétans. Au reste, Etienne de Bysance regardait les Carpétans comme un peuple Celtique, et Pline (3) considérait de même les Vettons. Mais le gros de la nation était concentré entre un second *Herminius*, auprès duquel elle possédait les villes de *Mundobriga* et de *Médobriga*, le Tage, l'Anas et

(1) La terminaison d'Acinippo, que Pline, L. III, c. 1, donne pour une ville Celtique, autoriserait à regarder comme tel Olisippo, malgré la ridicule tradition qui en rapporta la fondation à Ulysse, si, d'ailleurs, la finale *ippo*, n'était à la terminaison près le mot EP, qui, en Celto-Armoricain, signifie *cheval.*

(2) AR-MENÈ, en Celtique, est *la montagne* par excellence. — (3) L. III, c. 1.

la mer. Leurs établissemens sur la côte étaient, entr'autres, *Cétobriga*(1), près du cap *Barbarium* (de Spichel), *Mérobriga* (2) et *Lacobriga* (3) près du promontoire *Sacrum* (4). Pline avait donc raison de dire (5) que les Celtes avaient peuplé la Lusitanie.

Entre le bas Anas et le Bœtis (*Guadalquivir*) était la *Bœturie*, dont la partie inférieure était, suivant le même (6) auteur, habitée par des *Celtici* provenus de ceux de la Lusitanie, comme le prouvaient leur religion, leur langue et les noms de leurs villes, *Aronda*, *Turrobriga*, etc.

Les Turdules (à plus forte raison les Turdétans) étaient aussi Celtes d'origine. Les Turdétans descendaient, je pense, d'un ancien peuple, à qui sa position entre l'Anas, le Bœtis et la mer, avait fait prendre le nom de Dour-ti (habitant près des eaux); nom prononcé dans la suite Tur-di par le changement si commun du T en D, et réciproquement. Une branche de ce

(1) Non loin de *Setuval* qui a conservé des traces de son nom. — (2) *Odemira*; même observation.

(3) Près de *Lagos* : même observation.

(4) Cap Saint-Vincent. — (5) Pline, L. III, c. 1.

(6) *Ibid.*

peuple, en s'éloignant de ses foyers, voulut conserver le souvenir de son origine, et prit le nom de TURD-ELL, dont les Latins firent *Turduli*, comme de SIC-ELL, ils avaient fait *Siculi*. Les Turdes qui restèrent dans leur patrie, affectèrent celui de *Turdétans*. Ils occupaient la plus grande partie de l'ancien territoire des Cynètes; et c'était probablement en qualité de leurs descendans, qu'ils se vantaient d'être le plus ancien peuple de l'Espagne; prétention qui leur était commune avec les Turdules (1).

Les Celtes, franchissant le Bœtis, s'étaient, sans doute, avancés jusqu'à Malaga, entre lequel et Cadix étaient dans les terres *Acinippo*, *Aronda*, et le fameux *Munda*, dont les noms décèlent l'origine Lusitanienne (2); sur la côte *Barbariana* (3) et *Bœsippo* (4); sur le Bœtis *Epora*,

---

(1) Mela, L. III. — Strabon, L. III.

(2) Témoins ceux de Mundobriga et du Mundus (le Mondego). — (3) Barbariana avait pu être fondée par des *Celtici* du promontoire Barbarium.

(4) Je répète que toutes les terminaisons en *ippo* me semblent déguiser le monosyllabe Celtique EP (cheval). Dans le fait toutes les villes dont le nom finit ainsi, étaient situées dans des cantons renommés pour les haras.

au-dessous de Cordoue. Le nom même si fameux de *Calpe*, ne put être donné à cette montagne que par des Celtes : CAL-PEN signifie *tête sèche*, et caractérise bien l'aridité du local.

Mais persuadé que la finale *tan* n'est autre que le mot celtique TAN, *feu*, pris dans le sens d'*habitation*, je n'hésite pas à voir des branches de la grande famille des Celtes dans tous les peuples dont le nom se termine ainsi, tels que les *Orétans*, dans la Manche, les *Bastitans* de Murcie, les Dittans de l'Orospéda, les *Lalétans*, *Ausétans*, *Cérétans*, *Jacétans*, ou *Lacétans*, *Suessitans*, etc. de l'Arragon et de la Catalogne ; à plus forte raison, dans les Contestans, Lobétans, Edétans, de la Celtibérie. J'ajoute que la plupart de ces noms ont pour première syllabe des mots essentiellement Celtes et parfaitement adaptés aux cantons habités par les peuples qui les portaient. Par exemple celui d'Edétans (*Yd-tan* ou *Eit-tan*) annonçait un pays agricole, ainsi que celui d'Orétans (*Awr-tan* (1)). Celui de Bastitans, dérivé de BAS-TI (habitation basse), indiquait bien leur position au pied des montagnes, comme celui de

(1) Le premier d'EIT (bled); le second d'AWR (guéret).

Bastules, que se donnait le peuple qui habitait la côte entre le détroit et les Bastitans, prouvait qu'ils étaient une branche de ceux-ci (BAS-T-ELL). Les *Jacétans*, habitans des Basses-Pyrénées, purent devoir ce nom à la salubrité de leur position (1); les *Lacétans* avoir tiré le leur de LASA (tuer), emblême de leur naturel belliqueux ; et les *Cosététans* s'être appelés ainsi pour constater l'antiquité de leur nation ou de leur établissement (2). Le nom de *Contestans* désigne bien la tribu Celtibérienne la plus avancée (3) : celui d'*Ausétans* convient à un peuple industrieux (4); et celui *Suessitans* dut caractériser une nation qui se livrait à des travaux pénibles (5).

Je crois avoir prouvé qu'il n'est pas un canton de la peninsule où les Celtes n'aient laissés des traces indélébiles de leur séjour. Varron avait donc bien raison de dire que les Celtes s'étaient répandus dans toute l'Espagne (6). Il avance, à la vérité, la

---

(1) *Jac'h* signifie *sain* (sanus). — (2) De COS (vieux).
(3) De KENT ou COUNT (avant, le premier). Les *Contestans* occupaient la partie sud du royaume de Valence, et le cap qui, de ce côté, faisait l'extrémité de la Celtibérie. — (4) D'AOS (forme, façon) : AOSA, *préparer*, manufacturer. — (5) De C'HWEZ, ou SWEZ, (sueur).
(6) Dans Pline, L. III, 3.

même chose des Phéniciens et des Carthaginois : mais il est constant que ni les uns ni les autres ne s'enfoncèrent jamais qu'accidentellement dans l'intérieur, et qu'ils n'y formèrent point d'établissemens permanens. On ignore quels furent ceux des premiers au delà du Bœtis, sur les côtes de l'Océan, qui leur furent certainement bien communes. Quant aux seconds, si les ports de la Bétique méridionale, de Murcie et de Catalogne, devinrent leur propriété exclusive, à quelques pas de leurs villes, on retrouvait partout les Celtes indigènes. Ils occupaient même la moitié d'Emporiæ (1); mais les étrangers qui habitaient l'autre, étaient des Marseillais.

En résumé, je crois qu'à ces exceptions près, lorsque les Romains entrèrent en Espagne, cette contrée n'était peuplée que de Gaulois (2); ex-

---

(1) Ce nom est de l'idiome Celtique : AN-POR ne signifie, autre chose que *le port*. Emporiæ était celui des *Ilergètes*.

(2) S'il est des peuples dont je n'aie point parlé, tels, par exemple, que les *Ilergètes* et les *Vettons*, leur territoire était enclavé de telle manière dans celui de diverses nations d'origine incontestablement Gauloise, qu'il faudrait les preuves les plus évidentes pour qu'on se permît de leur en assigner une différente ; quand, d'ailleurs, *Au-*

cepté un canton des bords de l'Océan, séjour d'un peuple courageux, dont l'origine est inconnue, et qui s'est conservé jusqu'à nos jours dans les montagnes de la Navarre et de la Biscaye.

Quant aux époques où les Celtes passèrent en Espagne (car je suppose qu'ils s'y établirent successivement), il faut renoncer à les découvrir. Il est certain, *dit Schœpflin*, que ce fut avant l'an 535 de Rome; puisque Tite-Live rapporte (1) que les Celtibériens étaient engagés dans la seconde guerre Punique. Mais ce savant homme, qui venait de citer Varron, aurait dû remarquer qu'en nommant, par rang d'ancienneté, les peuples qui avaient dominé sur l'Espagne, cet auteur donne aux Celtes l'antériorité sur les Carthaginois; et l'on a vu qu'ils l'avaient de même sur les Phéniciens (2). Je ne parle pas des Perses, qui, ce me semble, ne sont autres que les Phéniciens, en leur qualité de sujets du grand Roi.

Laccary, se fondant sur l'autorité de Diodore

---

gustobriga et *Lancea oppidana* chez les *Vettons*, *Gallicum*, ou *Flavia Gallica* chez les *Ilergètes*, n'indiqueraient pas clairement la famille dont ils étaient sortis.

(1) L. XXII, c. 21. — (2) Strabon, L. III, semble aussi donner aux Celtes l'antériorité sur les Phéniciens.

de Sicile, suivant lequel les Celtes et les Ibères se seraient réunis peu de temps avant que les Romains portassent la guerre chez les Celtibériens; Laccary, *dis-je*, veut qu'en soixante ans cette coalition ait pu se consolider et s'accroître en population au point d'être en état de se mesurer avec les Romains (1), puisqu'il ne la fait remonter que vers l'an de Rome 476. Mais, en supposant son raisonnement exact, il ne s'appliquerait ni aux Celtes de la Navarre, ni à ceux de l'Asturie, de Léon, de la Lusitanie, de la Bétique, etc., etc.; en outre, avant de former alliance avec les Ibères, s'il en exista jamais, les Celtes avaient un établissement en Espagne, celui des Ligures; et l'on en viendrait à demander à qu'elle époque ils l'avaient formé. D'ailleurs le sentiment de Diodore de Sicile, qui s'explique vaguement, ne saurait prévaloir ni sur celui du plus savant des Romains, qui, dans son gouvernement de la Lusitanie, avait eu tous les moyens de s'instruire des antiquités Espagnoles, ni sur les inductions à tirer des passages que j'ai relatés au commencement de cette section, et qui me

(1) Histoire des colonies Gauloises.

semblent rendre plus que problématique l'existence d'une nation d'Ibères.

En dernier résultat, l'époque de l'arrivée des Phéniciens et des Carthaginois en Espagne est inconnue : les Celtes y précédèrent les Carthaginois et les Phéniciens ; voilà tout ce qu'on sait de positif.

Les émigrations progressives des Celtes, dont un essaim, les *Verons*, occupa une partie de la Navarre et de la Biscaye, durent faire refluer une partie de l'ancienne population de ces cantons sur la contrée de l'ancienne *Armorique* qui porta depuis le nom d'Aquitanie : du moins les premiers établissemens des Espagnols en ce pays sont-ils d'une date antérieure aux temps historiques ; et César (1) nous fait connaître l'étroite liaison qui existait de son temps entre les peuples Cis et Trans-Pyrénéens. La même cause put faire passer en Angleterre les Silures (2), qu'à leurs cheveux crépus, à leur teint basané, Tacite considérait

(1) Guerre des Gaules, L. III.

(2) Le nom de Silures me semble formé des deux mots SEL et WR, et signifier *hommes au regard perçant ;* qualité ordinaire aux peuples maritimes.

comme une colonie Espagnole (1); c'était également la tradition du pays.

L'Irlande dut aussi recevoir des Espagnols environ mille ans avant l'ère chrétienne; ce qui me ferait conjecturer, si le fait était constant, qu'il convient de rapporter à peu près à cette date l'émigration des Silures. Celle des Aquitains fut, sans doute, antérieure : ce n'est pas quand la terre-ferme lui offre encore des ressources, qu'un peuple à demi-civilisé va chercher fortune au delà des mers.

COLONIES DES CELTES

EN GERMANIE.

Tout porte à croire que l'expédition de Sigovèse ne fut pas la première que firent les Celtes au delà du Rhin; et ce qui nous reste d'historiens est de cet avis (2). La marche de ce prince ne permet pas même de supposer qu'il ait formé des établissemens en Germanie. En effet il prit la route de l'Illyrie et s'établit en Pannonie (3);

(1) Tacite, vie d'Agricola. — (2) Schæpflin, *Vindiciæ Celticæ*, S. 72. — (3) Justin, XXIV, 4.

il suivit par conséquent la rive droite du Danube. Ainsi je ne crois pas heurter la vraisemblance en faisant venir de colonies beaucoup plus anciennes les Celtes établis sur la gauche, entre ce fleuve et la Baltique. Serait-il présumable d'ailleurs que, dès le début d'une expédition périlleuse, Sigovèse eut détaché de son armée les peuples les plus puissans et les plus belliqueux, dont il ne pourrait désormais tirer aucun secours, puisqu'ils se portaient à l'est, tandis qu'il se dirigeait vers le midi. Ce ne fut pas ainsi que les Gaulois, qui passèrent en Italie avec ou depuis Bellovèse, étendirent leurs conquêtes : ils n'eurent garde d'atténuer leurs forces en s'isolant. Au reste, je ne prétends rien affirmer. Il est très-possible que quelques-uns des peuples dont je vais parler, entr'autres les Boïens, aient pris part à l'expédition de Sigovèse.

Je ne me dissimule pas, d'ailleurs, que Tite-Live semble dire (1) que Sigovèse alla s'établir dans la forêt Hercynienne ; mais le latin, *Sigoveso sortibus dati Hercynii saltus*, peut fort bien ne désigner que la direction qui lui fut donnée. Telle était l'étendue de cette forêt (2) que Sigovèse, qui

(1) L. V, c. 34. — (2) César, G. de G., VI.

partait du pays des Bituriges, et voulait apparemment prendre le plus court chemin pour gagner le Rhin, ne pouvait manquer de la rencontrer aussitôt qu'il aurait franchi le fleuve; sauf à lui à statuer alors sur sa marche ultérieure. Je m'en rapporte d'autant plus volontiers à Justin, sur ce dernier article, que son histoire n'est qu'un abrégé de celle de Trogue Pompée, qui, Gaulois de nation, pouvait, ou même devait avoir eu sur l'ancienne histoire de ses compatriotes des notions et des renseignemens particuliers.

1°. Des Helvétiens.

Tacite range les Helvétiens parmi les peuples Gaulois qui avaient envoyé des colonies au delà du Rhin. Ils s'établirent, dit-il (1), entre ce fleuve, le Mein, et la forêt Hercynienne. Ils occupèrent donc les contrées de la Germanie les plus voisines de leur terre natale, ou une grande partie de ce qui constitue la Souabe, la Franconie, le Palatinat, et le cercle du Haut-Rhin. Un grand nombre d'entr'eux abandonna dans la suite sa nouvelle patrie, soit, comme le veulent

(1) Mœurs des Germains.

des modernes, pour passer en Italie (1); soit, comme je le présume, pour s'avancer dans le pays où ils changèrent de nom. Celui d'Helvétiens ne paraît pas du moins avoir existé en Germanie du temps de Tacite, ni même du temps de César; à moins qu'il ne se conservât dans celui d'un canton, dont Cluvier assigne la position entre les sources du Danube et du Necker, au nord du mont Abnoba (le Brenner), et qui, vers le milieu du second siècle, portait encore le nom de *désert* des Helvétiens (si l'on peut s'en rapporter à Ptolomée (2)) : et ce fut probablement de là que sortirent les Marcomans, qui, sous les ordres d'Arioviste, envahirent, du temps de César, le pays des Séquaniens (la Franche-Comté).

Je suis loin de croire cependant que les Helvétiens disparurent en totalité de la Germanie, où le désert dont on vient de parler, ne constituait que la moindre partie de leur territoire; et je ne sais si on ne les retrouverait pas dans les

---

(1) On ne cite ni l'époque, ni les lieux où les Helvétiens y formèrent des établissemens.

(2) Géographie, L. II, c. 11.

Mattiaques, *les Bataves*, les *Vangions*, et même dans les *Nemètes*. Je n'ignore pas que Tacite (1) donne les Bataves, et par conséquent les Mattiaques, pour une peuplade Catte, et les Cattes pour un peuple Germain : mais Tacite ne nous dit nulle part ce que devinrent les Helvétiens, et tous les historiens se taisent également sur leur compte (2). Cependant l'émigration ou la destruction d'un peuple aussi puissant aurait du laisser quelques traces. Il m'est donc permis de présumer qu'ils n'abandonnèrent pas en totalité leur patrie ; qu'ils ne firent ~~que renon-~~ cer à leur nom générique ~~pour~~ en prendre de particuliers, sous lesquels chaque peuplade contracta les liaisons qu'elle jugea les plus avantageuses ; qu'une partie d'entr'eux porta celui de Mattiaques, une autre celui de Bataves, de Van-

(1) Mœurs des Germains.

(2) Le nom me paraît être formé des deux mots Celtiques ELFF-TI, et désigner un peuple qui aurait eu son premier domicile dans un pays volcanisé. En effet, ELFF signifie *flamme*, *étincelle*. On m'assure qu'en effet il se trouve dans la Suisse des traces des volcans. Il ne serait pas étonnant, dans ce cas, que les Helvétiens eussent cessé de porter une dénomination qui, vu le changement de local, ne leur convenait plus.

gions, ou de Nemètes; enfin que, sous le nom collectif de Cattes, purent être compris des peuples différens d'origine, et n'ayant de rapports que leur association. C'est ainsi qu'on désigna, par le nom de Scordises, non-seulement les Gaulois, mais les Illyriens, les Pannoniens, ou même les Thraces, qui se liguèrent avec eux; par celui de Marcomans, tout ce qui, sous les ordres de Marobauduus, s'empara du Boïohemum; et par celui de Francs, les divers peuples Germains ou Gaulois qui se réunirent pour envahir la Gaule.

Pour trouver aux Mattiaques une origine Celtique, il me suffirait de supposer, avec plusieurs auteurs, que les Cattes étaient issus des Tectosages de César. Je n'aurai pas recours à ce moyen; et l'on verra plus bas les motifs qui me font chercher ces derniers dans un tout autre canton que la Vétéravie et la Hesse actuelles. Je crois plutôt, comme je viens de l'annoncer, que les Mattiaques, les Vangions, etc., étaient des peuplades Helvétiennes. Essayons de donner quelque consistance à cette conjecture.

Et d'abord, si l'on considère la position des Helvétiens entre le Rhin et le Mein, il parait

tout-à-fait vraisemblable que, dans les premiers temps, la chasse et le produit des troupeaux étaient leurs principaux ou, peut-être, leurs uniques moyens de subsistance. Or, une extension de territoire ayant dû leur devenir indispensable, à mesure que leur bétail et leur population s'accroissaient, il était naturel que leurs vues se portassent sur un canton dont ils n'étaient séparés que par une faible rivière. Quand, par la suite, le caractère inquiet de la nation amena sa dispersion, il est tout simple encore de supposer que les peuplades qui ne voulurent pas courir les chances d'une émigration nouvelle, s'aggrégèrent à quelques tribus du voisinage, dont l'alliance leur assurait une consistance, une sécurité dont elles n'auraient pu jouir en restant isolées, et dont en revanche elles augmentaient la force. Il est à remarquer que Tacite, qui atteste la parfaite ressemblance des Mattiaques et des Bataves (1), ne dit point qu'il existât des rapports si frappans entre ces peuples et les Cattes, et qu'il attribue même à ceux-ci des mœurs par-

(1) La première syllabe des deux noms pourrait bien être la même.

ticulières. On peut croire que ce fut cette dissemblance qui amena les différens dont il parle, et dont le résultat fut l'émigration des Bataves, ainsi que la rupture de l'association qui unissait les Cattes et les Mattiaques ; et de là vient aussi que cet écrivain en a traité séparément.

Je tire une seconde induction du nom même des Mattiaques (*Mattiaci*), duquel la racine est évidemment Celtique (1), et qui n'a pas le plus léger rapport avec celui d'aucun peuple de la Germanie (2). Je sais que Cluvier le fait dériver de Mattiacum , ville principale de cette nation, et qu'il le donne en conséquence pour moderne: mais ce n'est de sa part qu'une conjecture ; et elle aurait d'autant plus besoin de preuves que ce serait un exemple unique dans la Gaule et dans le nord, où l'on ne trouve pas, dans l'antiquité, un seul peuple qui ait formé son nom de

(1) MATWAS signifie à la lettre *bons mâles.*

(2) On pourrait en excepter les *Aravisci* et les *Narisci :* mais, quant aux premiers, Tacite ne savait s'ils étaient Germains, ou Pannoniens ; et l'on sait que la Pannonie était couverte de Gaulois. Quant aux seconds, leur nom et leur position entre les Boïens et les Hermondures autoriserait à les regarder comme Celtes d'origine.

celui de sa ville principale. Au reste, que le nom des Mattiaques fut ancien ou moderne, et qu'il vint ou non de celui de *Mattiacum*, mon système n'en souffrirait pas; le dernier étant purement Celtique (1), aussi bien que le premier et ceux des principales villes Bataves, *Arenacum*, *Batavodurum*, *Lugdunum*, *Noviomagus*, etc.

Il convient d'observer, en troisième lieu, que les Mattiaques *ressemblaient en tout aux Bataves*, portaient des *brayes* très-amples (2), et différaient en cela des Germains, dont les Cattes faisaient partie, et qui portaient des vêtemens, non pas flottans, mais serrés et faisant ressortir exactement les formes (2). Or l'on sait quel attachement les peuples semi-barbares ont à leur costume: s'ils s'avisaient d'en changer, ce ne serait pas, à coup sûr, pour adopter celui d'une nation qu'ils regarderaient comme au dessous d'eux; et

(1) Otez la terminaison Gauloise *ac*, il reste MAT-TI, *bonne habitation*.

(2) *Et qui te laxis imitantur, Sarmata, braccis,*
Vangiones, Batavique truces..... Lucanus, *Phars.*

(3) *Veste utuntur non fluitante, sicut Sarmatæ et Parthi, sed stricta, et singulos artus exprimente.* Tacite, *De mor. Germ.*

tel était le point de vue sous lequel les Germains, long-temps avant Tacite, envisageaient les Gaulois.

2°. La conformité que je viens de remarquer entre le costume des Vangions et celui des Bataves, m'engage à leur supposer une même origine. Comme nous ignorons à quelle époque le pays appelé désert des Helvétiens reçut cette dénomination; comme nous ne savons pas mieux s'il la méritait dans la rigueur du terme, et que tout porte à faire croire le contraire; l'on pourrait présumer qu'après l'émigration d'une bonne partie de leurs compatriotes, les Vangions restèrent dans leurs anciens foyers jusqu'à l'époque où nous les trouvons dans la Gaule avec Arioviste: du moins rien ne prouve-t-il qu'ils s'y fussent établis antérieurement; et, vu la richesse du sol où nous les revoyons ensuite, il n'est pas vraisemblable qu'ils l'eussent quitté pour aller chercher, sous la conduite d'un prince étranger, des établissemens dans un pays qui ne valait pas celui qu'ils abandonnaient. D'ailleurs, César qui connaissait la Gaule, ne les mentionne point dans l'énumération très-détaillée qu'il fait des peuples

dont le Rhin arrosait le territoire depuis sa source jusqu'à la mer (1).

Il me semble même résulter de la narration qu'il nous a laissée de la défaite d'Arioviste (2) que les débris de l'armée de ce prince durent en entier repasser le Rhin. Il n'est pas moins certain qu'au lieu de continuer d'être les alliés et les associés des Marcomans et des autres Germains qui rentrèrent pour un temps dans le désert des Helvétiens, les *Vangions* s'en séparèrent pour venir s'établir dans un canton des Médiomatrices, qui n'était, à bien dire, séparé de l'ancienne patrie des Helvétiens Germains que par le Rhin. Leur ville principale fut *Borbetomagus* (Worms), dont le nom est indubitablement Celtique, au moins pour la terminaison (3).

Cluvier voudrait que le territoire des Vangions eut eu beaucoup plus d'étendue que l'évêché de Worms, et que Mayence y fut compris; mais Danville ne partage point son opinion (qui exigeait d'ailleurs le changement total d'un nom re-

---

(1) César, G. des G., IV. — (2) *Ibid.*, L. I.

(3) *Magus* et *magum*, de MAGA (nourrir), ou de MÔG (*maug*), *famille*, dans le sens de *focus*.

laté deux fois dans Tacite) : il présume que *Mogontiacum* appartenait aux Caracates (1). Au reste le nom de la ville et celui du peuple trouvent également leur origine dans la langue Celtique (2).

3°. Tout ce que nous venons de dire des Vangions, est applicable aux *Nemètes*. Leur uom, dont les similaires, inconnus en Germanie, étaient communs en deçà du Rhin (3), et celui de leur chef-lieu, Noviomagus, si commun dans la Gaule, ne permettent pas de les méconnaître pour Celtes d'extraction.

Quand aux Tribocces que l'on trouve réunis aux Germains d'Arioviste, et que César nous donne comme établis de son temps en deçà du Rhin, dans les mêmes lieux où les placent les monumens postérieurs, je les crois sortis de la même tige que les Vangions et les Nemètes, c'est-à-dire, Celtes comme eux, et leur nom favorise mon

---

(1) Voyez la Notice des Gaules.

(2) MOG-OEN-TI-AC (parc de bœufs), à la lettre *séjour d'un troupeau de bœufs*. — CAER-A-COAT, habitation dans les bois.

(3) *Nemet*acum, *Nemet*ocenna, Augusto*nemet*um, etc. NE-MET signifie *non coupé*, et désigne conséquemment un *pays de bois*.

opinion (1); mais à quelle circonstance le durent-ils ? C'est ce que j'ignore.

2°. Des Tectosages (2).

Cluvier, de sa seule autorité, retranche les Tectosages du nombre des peuples Gaulois qui firent passer des colonies en Germanie; mais l'opinion du savant Allemand ne saurait l'emporter sur l'assertion positive de César (3). Ils s'établirent, suivant cet écrivain, dans les environs de la forêt Hercynienne. L'on suppose assez généralement

---

(1) TRI-BOCH [illegible] *Tri-linguis*), les Tribocces, vu leur position, devaient parler et le Germain et le Celte; mais de quel autre idiome auraient-ils fait usage? Aurait-ce été du Rhétique? et quel était le Rhétique?

(2) Il ne me semble pas douteux que des Tectosages n'aient accompagné Sigovèse dans son expédition; mais la position topographique de ceux dont il s'agit ici me fait croire qu'ils étaient différens des premiers. J'ajoute que ce nom me paraît n'être qu'une épithète composée de trois mots encore en usage, TEC'H-TO-SAE ou TEC-TO-SAE, littéralement *bien couverts d'une saie*, ou *couverts d'une belle saie*. On sait que les Romains appelaient *sagum* le [illegible] qu'ils avaient emprunté des Gaulois, et dont apparemment ceux-ci aspiraient fortement la dernière voyelle.

(3) Guerre des Gaules, L. VI.

qu'ils occupèrent la Hesse et les contrées voisines, ancienne patrie des Cattes. Mais César, qui porta la guerre dans ce canton, fait de ses habitans, qu'il appelle Suèves, et qu'il comprend sous la dénomination générale de Germains, un portrait tout différent de celui qu'il trace des Tectosages. « Chez « les Germains, *dit-il*, le plus grand honneur « pour une cité, c'est d'avoir des frontières dé- « vastées, et d'immenses déserts autour d'elle; un « des priviléges du courage étant à leur avis de « forcer les peuples voisins à déserter leur terri- « toire....... Le vol commis hors du pays n'a rien « de honteux : il sert, *disent-ils*, à exercer les » jeunes gens et à réveiller la paresse (1). » Voici comment, au même endroit, il caractérise les Tectosages : « Ce peuple s'est fait une grande ré- « putation de justice et de bravoure. » Ce n'est donc pas dans la Hesse que nous devons le chercher; deux nations de mœurs aussi opposées n'ont jamais pu se confondre. Les Tectosages ne furent pas non plus chassés de leur pays par les Cattes; César affirme que, de son temps, ils se tenaient encore enfermés dans leurs établissemens primi-

---

(1) G. des G., L. VI.

tifs (1) : ce qui, d'un autre côté, détruit l'hypothèse de Cluvier, qui voudrait mettre les Boïens vagabonds à la place des Tectosages sédentaires (2). Comme, du temps de Tacite, le nom de ces derniers avait disparu de même que celui des Helvétiens, voyons si nous ne pourrions pas retrouver dans cet auteur des traces de la nation.

César, qui ne paraît pas avoir approché du pays des Tectosages, les place non pas dans l'intérieur, mais aux environs (*circum*) de la forêt Hercynienne à laquelle il donne de largueur *ce qu'un homme qui ne porte rien, peut faire de chemin en neuf jours* (3), et conséquemment quatre-vingt-dix lieues, pour le moins. Or, si, pour mesurer cette distance, on part du confluent du Lech et du Danube, quatre-vingt-dix lieues nous reportent au delà de la Hesse, entre l'Ems et le Weser, dans le pays que Tacite assigne aux *Cauques* ou Cauciens, (*Chauci*). Cet auteur nous a laissé une esquisse du caractère national des Cattes. « Ils se laissaient croître la barbe jus-
« qu'à ce qu'ils eussent tué un ennemi, et ne
« se découvraient le visage qu'au milieu du sang

(1) G. des G., L. VI. — (2) Germ. Ant. p. 614.
(3) *Ubi suprà.*

« et des dépouilles. Dans la paix leur physio-
« nomie conservait sa férocité...... Prodigues du
« bien d'autrui, ils ne faisaient aucun cas du
« leur. »

Voilà bien les Suèves de César; voyons si les *Cauci* de Tacite ont quelque ressemblance avec les Tectosages de son devancier. « Le territoire
« des Cauciens, quoiqu'il commence à la Frise,
« et qu'il s'étende le long de la mer, confine à celui
« de toutes les nations que je viens de citer (les
« Angrivariens, les Chamaves, etc.), et vient,
« en se courbant, aboutir à celui des Cattes.
« *Les Cauciens*, l'une des plus illustres nations
« de la Germanie, *se font gloire de maintenir*
« *leur grandeur par la justice.* Etrangers à la
« cupidité, aux passions impétueuses, ils vivent
« isolés et paisibles, sans provoquer personne,
« sans se permettre ni dévastations, ni rapines;
« *et ce qui prouve surtout leur puissance et*
« *leur vertu, c'est que, la prééminence dont*
« *ils jouissent, ils ne la doivent point à la*
« *violence.* Cependant leurs armes sont toujours
« prêtes. Ils mettraient au besoin une armée sur
« pied en un instant; car ils ont beaucoup d'hom-
« mes et de chevaux. Aussi la tranquillité qu'ils

« aiment, ne nuit-elle en rien à leur réputa-
« tion(1). »

Ce passage n'est-il pas, évidemment, le commentaire des deux lignes de César citées plus haut? et, à quelque différence de nom près, ses Tectosages ne sont-ils pas les Cauciens? Certes, un changement dans la dénomination d'un peuple n'a rien de surprenant; mais ce qui tiendrait du prodige, ce serait de voir un peuple juste, puissant, et content de ce qu'il possède, disparaître sans laisser de vestiges; et de retrouver, un siècle ou deux après, dans son voisinage, ou plutôt dans ses anciens foyers, un autre peuple également juste, puissant et modéré, dans une terre où le brigandage était le métier le plus en vogue et le plus honorable.

Les Tectosages furent donc, suivant moi, les mêmes que les Cauciens, ou Cauques, et conséquemment habitèrent entre la Lippe, l'Ems, la mer et le Weser, occupant en outre la rive gauche de ce dernier fleuve depuis Brême, jusqu'à l'Océan. Si Tacite ne remarque aucune différence de costume et de façon de vivre entre les Cauques et les

(1) Mœurs des Germains.

Germains leurs voisins, César avait d'avance répondu à l'objection qu'on pourrait tirer de cette uniformité : « Les Tectosages, *nous apprend-il,* « avaient adopté la façon de vivre et de se vêtir « des Germains (1). »

3°. Des Boïens.

Les Boïens s'étaient primitivement établis au delà des Helvétiens (2), dans la forêt Hercynienne, suivant Possidonius, et leur pays reçut le nom de *Boiohemum*, nom formé du leur, et de HEIM ou HAIM (habitation, demeure); mot d'où paraît dérivé le français *hameau*. Que la Bohême ait été comprise dans la forêt Hercynienne (3), c'est ce dont on ne peut douter; en effet, Maroboduus ayant conquis le pays des Boïens, Velleius Paterculus nous dit que ce roi des Marcomans s'éta-

---

(1) Le nom de Tectosages n'étant, comme on l'a vu, qu'une épithète, il ne serait pas étonnant qu'on l'eût à la longue, réduite à la dernière syllabe, *saë*, que les Romains prononçaient *sag*. De SAG à *chag*, *chaug* ou *chauc*, y a-t-il une grande différence ?

(2) Mœurs des Germains. — (3) Ce nom pourrait bien être Celtique, et formé de l'article AR et de CUN, qui signifie *un ample vallon*, propre au pâturage.

blit dans la forêt Hercynienne; et plus loin, il nomme la contrée *Boiohemum* (1).

4°. DES HERMONDURES.

C'était une puissante nation; son territoire comprenait, à ce qu'on suppose, une partie de la Saxe, entre l'Elbe et la Saal, avec plusieurs districts en Franconie, dans le Haut-Palatinat, et en Souabe, où il s'étendait jusqu'au Danube. On s'étonnera peut-être que je donne aux Hermondures une origine Celtique, tandis qu'aucun ancien, ni même, que je sache, aucun moderne ne la leur attribue. Trois motifs m'y ont déterminé; l'un, c'est qu'il est improbable que des peuples aussi puissans que les Helvétiens et les Boïens eussent laissé envahir une partie de leurs possessions par une nation étrangère : le second est pris des mœurs des Hermondures, toutes différentes, observe Tacite, de celles du reste des Germains; ils se livraient pacifiquement au commerce (1): le troisième enfin, que je crois décisif, c'est leur nom même d'Hermondures; nom manifestement formé des mots celtiques AR-MENÉ-DOUR, qui désigne un

(1) L. II, c. 108 et 109. — (2) Mœurs des Germains.

pays montueux et abondant en eaux : or tel était bien celui qu'ils habitaient.

5°. Des Semnonais et des Lémoviens.

Cluvier trouve aussi ridicule de faire sortir des Gaules les Semnonais de Germanie, qu'il le serait de donner aux Marses Germains une origine Samnite ; et je pourrais être de son avis, si le sentiment contraire n'avait pour appui qu'une conformité de syllabes, que le hasard aurait pu réunir isolément. Mais quand je vois une série de peuples Gaulois s'étendre des rives du Rhin à celles de la Baltique, et que dans la direction de cette chaîne je rencontre de suite les Semnones et les Lémoviens, je ne puis m'empêcher de les considérer comme Celtes d'origine. On ne peut rien inférer de ce que Tacite les comprend parmi les Suèves : il a eu soin de dire que ceux-ci ne formaient pas un corps de nation, mais qu'ils étaient divisés en différens peuples indépendans, et distingués par des noms qui leur appartenaient en propre. Dion nous apprend en outre (1), que plusieurs peuples étrangers aux Suèves en usurpaient le nom.

(1) L. I.

D'ailleurs, une différence essentielle entre les Semnonais et les *vrais* Suèves, c'est que la religion des uns et des autres n'était pas la même. La grande divinité de ces derniers était la terre, à laquelle ils offraient un culte commun (1); tandis que les premiers adoraient un Dieu unique, souverain de l'univers, et qu'ils n'admettaient à leurs sacrifices que des hommes de leur sang (2) : ce qui offre un rapport frappant avec les dogmes et la discipline druidiques.

Les Semnonais confinaient aux Boïens et aux Hermondures. Ils occupaient une partie de la Saxe et de la Misnie, les deux Lusaces, quelques districts en Silésie, avec la rive gauche de l'Oder, de Glogau à Francfort ; enfin, des terres en Pologne.

Les Lémoviens habitaient non loin des Semnonais, dans la Cassubie et les environs de Stolpe en Poméranie (3) ; ils étaient conséquemment limitrophes des Gothons.

---

(1) On croit que l'assemblée religieuse des Suèves avait lieu chaque année dans une île dont il ne reste que le rocher d'*Héligoland* : ce nom signifie *terre sainte*.

(2) Tacite, *ubi suprà*.

(3) Poméranie et Pomérélie viendraient bien de nom

6°. Des Gothons.

« Trois choses, *dit Lacarry* (1), me persuadent
« que les Goths ou Gothons étaient Celtes d'ori-
« gine : 1°. La ressemblance de leur nom avec
« celui des Gothins, que Tacite nous donne pour
« Gaulois ; en effet, entre les noms *Gothi*, *Go-*
« *thones*, *Gothini* (2), la différence est à peine
« sensible : 2°. le voisinage d'un autre peuple,
« les Æstyiens (3), reconnu pour Gaulois par le
« même auteur ; 3°. l'espèce de leur gouverne-
« ment, plus ferme (4) que celui des autres peu-
« ples de Germanie. Aussi, ne suis-je pas éloigné
« de croire que c'est des Gothins, des Gothons

(élévation de terre, formée par la charrue), d'où **BOMER**, *soc*, et, par extension, *culture*; *cultivateur*, que pourraient avoir adopté pour nom les Celtes qui s'y établirent. **POMER-AN** aurait alors signifié *vieux cultivateurs*, et **POMER-ELL**, *branche de cultivateurs*. Voyez plus bas le caractère des Æstyiens, qui n'étaient pas éloignés de ces cantons.

(1) Histoire des colonies Gauloises, page 59.

(2) *Gothini* pourrait bien n'être que le diminutif de *Gothi*; les Bretons diraient *Gothinic*.

(3) Il pouvaient dire deux peuples, en joignant aux Æstyiens les Lémoviens. — (4) Mœurs des Germains.

« et des Æstyiens qu'il est question dans le pas-
« sage de la Vie de Camille, où Plutarque nous
« dit que les Gaulois avaient franchi les monts
« Ryphées, et s'étaient portés jusqu'aux extré-
« mités de l'Europe alors connue. »

« Cluvier prouve très-bien (1) que ce furent les
« Gothons ou Goths (très-différens des Gêtes
« avec lesquels on les a souvent confondus), qui
« envahirent presque toute l'Europe ; quoique
« Jornandès fasse venir les fameux Goths de la
« *Gutie* ou du Gut-land actuel, qu'on prononce
« mal à propos Goth-land. »

Tacite qui parle des Suions, dont les Guthes faisaient partie, les représente comme vivant sous un gouvernement despotique, mais pacifique d'ailleurs, et s'occupant de commerce plus que de conquêtes. Tacite vivait sous Vespasien et sous ses fils : les Goths furent connus des Romains, en Dacie, sous Antonin. Pour qu'ils fussent sortis des Guttes, ceux-ci auraient dû, en 50 ou 60 ans, avoir changé de caractère, soumis les Æstyiens et les Gothons, et poussé jusqu'en Valachie. Ajoutons que les Goths, loin de recon-

(1) *Germania*, p. 626, et suiv.

naître un chef unique, étaient divisés en plusieurs tribus.

Disons aussi que les armées si nombreuses des Goths durent plutôt sortir des plaines fertiles et déjà cultivées de la Pologne, que des bois de sapin et du sol aride et graveleux de la *Gutie*, qui, malgré les efforts de l'agriculture, ne fournit presque jamais de quoi nourrir ses habitans. On peut remarquer encore que la ridicule chronologie de Jornandès suffirait seule pour décréditer les faits sur lesquels elle est fondée, et dont il résulterait que les Goths de son temps auraient pu prouver une filiation non interrompue depuis le départ de leurs aïeux de la Scandinavie, quelques centaines de siècles avant l'ère chrétienne (1).

Les Gothons possédèrent, dit-on, le long de la Vistule, une partie de ce qu'on nomme Pomérélie et Cassubie, avec les îles *die Werderischen* et *die Narung* dans la Vistule.

Cluvier veut que le marché de l'ambre ait eu lieu, dès la plus haute antiquité, au confluent de ce fleuve avec la *Rodaune* ou *Redaune*, connue des Grecs sous le nom d'Eridanus, c'est-à-dire

---

(1) Jornandès, *de rebus Geticis*.

vers les lieux où s'est élevé Dantzick. Nous parlerons de ce commerce à l'article suivant.

7°. Des Æstyiens.

Près des Gothons, était la puissante nation des Æstyiens, qui occupaient la rive droite de la Vistule, depuis Varsovie jusqu'à la mer, quelques portions de la Lithuanie, la Prusse, la Samogitie, la Courlande, la Livonie, et dont l'Esthonie retrace encore le nom. « Le long de la mer Suè- « vique, *dit Tacite* (1), sont les Æstyiens, qui « vivent et s'habillent comme les Suèves, mais « dont l'idiome ressemble à celui des Bretons. » Or, *suivant lui* (2), la langue Bretonne était la même que la Celtique, dont elle tirait son origine. L'idiome des Æstyiens prouve donc qu'ils étaient Gaulois, et leur application à l'agriculture le démontrait également. « Ils s'y livraient, *dit* « *toujours Tacite*, avec une constance que ne « comporte point la paresse qui caractérise les « Germains (3). » César, deux siècles auparavant, attribuait à ceux-ci la même négligence (4).

---

(1) Mœurs des Germains. — (2) Vie d'Agricola, c. 2.
(3) Mœurs des Germains. — (4) G. des G., L. VI.

Les Æstyiens recueillaient l'ambre au bord de la mer, sur les bas-fonds très-communs dans ces parages. Pythéas voulait que ce fussent les Guttons ou Gothons (1) ; mais Tacite en attribue expressément la recherche aux Æstyiens. Les Grecs savaient, de toute antiquité, que l'ambre leur venait des extrémités de l'Europe, où coulait une rivière portant le nom d'Eridan (2); et ce qui prouve bien ce qu'ont avancés plusieurs modernes, que certaines sciences avaient dégénéré dans la Grèce, et s'y étaient obscurcies, avant l'époque où les arts y jetèrent un si vif éclat (3),

(1) Chez Pline, L. XXXVII, c. 2. Si, comme le croit Cluvier, et comme on l'a supposé plus haut d'après lui, les Gothons possédaient l'île *die Narung*, ils pouvaient avoir leur part de cette récolte : peut-être aussi, du temps de Pythéas, occupaient-ils une partie du littoral.

(2) Hérodote, qui rapporte cette tradition (L. III) la révoque en doute ; il ne peut croire qu'il y eût chez les barbares un fleuve *Eridan*, qui se jetât dans une mer du nord. Ce nom, évidemment Grec suivant lui, appartenait à la fiction. Moi je crois que l'*Eridan* de l'Attique, l'*Eridan* de l'Italie, la *Roduna* ou *Redauna* des Gothons, et le *Rhodanus* des Gaules, avaient pour racine de leur dénomination le mot Celtique *Red* (course, marche précipitée). — (3) Larcher, T. II, p. 209, note 73, de sa trad. d'Hérodote, deuxième édition.

c'est la manière dont cette vérité géographique y fut défigurée dans la fable de Phaéton. Les relations de commerce directes, qui avaient procuré ces notions exactes, furent apparemment interrompues ; il ne resta qu'un souvenir confus de l'Eridan : l'existence, dans le nord, d'une rivière ainsi nommée parut une fiction poétique; et trouvant en Italie un fleuve de ce nom, on y fit naître l'ambre de l'exsudation des peupliers.

8°. Des Venèdes.

Comme on ne peut trouver deux noms d'une ressemblance plus parfaite que ceux de *Veneti* et de *Venedi*, quand je vois ces derniers établis près d'une nation Gauloise, je ne puis m'empêcher de leur attribuer une origine Celtique, et Tacite ne s'y oppose pas. « Il ne sait, *dit-il* (1), s'il faut « comprendre les Venèdes parmi les Germains, « ou parmi les Sarmates. » Ils devaient, en effet, se rapprocher du costume de ceux-ci, ne fût-ce que par l'ampleur des brayes (ou culottes), qui étaient commune aux deux nations, et que les Germains n'avaient pas adoptée. Ce qu'ajoute

(1) Mœurs des Germains.

notre auteur sur la communauté des femmes, n'a rien non plus qui contredise ma conjecture : César nous apprend (1) que ce brutal usage subsistait encore de son temps chez les Bretons, peuple notoirement d'origine Celtique.

Les Venèdes avaient donné leur nom à la mer Baltique (appelée indifféremment par les anciens *Codanus* (2) ou *Venedicus Sinus*), et aux monts *Venedici.* Ils habitaient du temps de Tacite les contrées occidentales de la Moscovie : l'émigration des Æstyiens leur permit de s'étendre dans la Livonie, où leur nom subsiste dans celui de *Wenden*, ville au nord-est de Riga.

Les Venèdes pouvaient s'être établis d'abord autour du lac de Constance. Sa partie supérieure s'appelait autrefois, suivant Mela, *Venetus Lacus* (3), du nom d'un peuple dont il n'est parlé dans aucun autre auteur ancien. On peut croire qu'en émigrant en totalité, les Venètes de la Souabe se partagèrent et prirent des routes différentes, comme firent depuis les Gaulois de Sigovèse et de Bellovèse. Les uns, dont les augures

---

(1) G. des G., L. V. — (2) *Codanus sinus* est un pléonasme, comme *picti Britanni.* Cod, en langue Celtique, signifie *sinus.* — (3) L. III, c. 2.

dirigèrent la marche vers le Nord, traversèrent toute la Germanie, pour se fixer à l'extrémité de la Baltique : les autres, sous de plus heureux auspices, allèrent s'établir dans la contrée où se trouve aujourd'hui Venise (1).

9°. DES LIGYENS.

Cette nation habitait entre la Vistule et la Warta, et conséquemment elle confinait d'une part aux Æstyiens et aux Gothons, et de l'autre aux Gothins. Elle n'était probablement séparée des Bastarnes que par la Vistule.

Aristote (2) appelle Celto-Ligyes les Ligures dans le territoire desquels s'éleva Marseille; et Scylax (3) nomme *Ligyes* les peuplades Ligures établies entre les Pyrénées et les Bouches-du-Rhône. Certes, si la conformité des noms établissait l'identité d'origine, nul doute que les Ligyens de Germanie ne fussent frères des Ligyens

(1) La peuplade des *Vennones*, établie au pied des Alpes Rhétiques, dans les environs du *Larius* (aujourd'hui lac de Côme), semble être comme un jalon placé sur la route que purent suivre ces Venètes.

(2) *De mirabilibus.* — (3) Périple, p. 3.

de la Gaule. Plusieurs circonstances donnent un nouveau poids à cette conjecture.

D'abord, chez les Ligyens de Germanie, *point d'idoles ; nulle trace d'une superstition étrangère* (1) : ce qui était aussi le caractère distinctif de l'ancienne religion des Gaulois. Secondement, nous venons de dire que les Ligyens étaient limitrophes des Æstyiens et des Gothins, deux peuples incontestablement Gaulois, entre lesquels ils se trouvaient placés ; d'où l'on peut inférer, ce me semble, sans un excès de hardiesse, qu'ils avaient une tige commune. 3°. Cette induction deviendrait presque une démonstration, si, comme le veut Laccary, *Carrodunum* fut une ville des Bastarnes ; car alors les Ligyens auraient été complètement entourés de nations Gauloises : mais la manière dont Tacite parle des Bastarnes (2) ne permet pas de supposer que ce peuple ait eu des villes en Germanie. On se voit donc dans une sorte de nécessité de donner celle-ci aux Ligyens, chez lesquels Ptolomée en cite une autre, *Calisia* (Kalish) ; nom entièrement Celtique. La

---

(1) Tac. Mœurs des Germains. — (2) *Ibid.*

première syllabe indique un terrein sec, Cal; et la seconde annonce que les assises du canton se tenaient dans cette ville; Lys, *curia*.

Ces motifs réunis m'engagent à regarder les Ligyens comme ayant une origine Celtique. Si l'on trouvait peu vraisemblable que des habitans des bords de la Méditerranée fussent venus s'enfoncer dans les forêts glaciales de la Germanie et prendre les mœurs des indigènes au point qu'un écrivain, se piquant d'exactitude, Tacite, ait pu confondre les uns avec les autres; je répondrai qu'il n'est pas plus étonnant de trouver en Germanie les Ligyens, que leurs voisins les Tectosages; et que, suivant César (1), « ceux-ci

(1) G. des G., L. VI. Un argument que je pourrais aussi faire valoir, se tirerait de l'analogie qui existe entre les noms des principales peuplades Ligyennes, et ceux de divers peuples, ou lieux de la Gaule. Le nom d'Helvecones, par exemple, me paraît à la finale près le même que celui d'Helvétiens. Les *Arii* me rappellent *Arialbinum*, ville des Rauraques, de laquelle put sortir une colonie qui se joignit aux Helvétiens; et les *Manimi*, un peuple de *Mimeni* ou *Menimi*, habitant les bords de la Durance, et conséquemment voisin des Ligyens. Enfin, une ville d'*Elusio*, qui exista entre Toulouse et Carcassonne, chez les Tectosages, put donner son nom aux

« vivaient de son temps dans le même dénû-
« ment que les Germains, se nourrissaient et
« s'habillaient comme eux (1). »

10°. Des Gothins.

Entre les sources de l'Oder et de la Vistule, au pied des monts Krapacks, sur les confins de la Pologne, de la Silésie et de la Moravie, habitaient les Gothins, qui parlaient, dit Tacite (2), la langue Gauloise. Cet auteur regardait comme un opprobre pour eux de travailler aux mines de fer : c'est qu'il juge d'après les préjugés des Romains, chez lesquels les esclaves seuls étaient employés à l'extraction des métaux.

DES COLONIES GAULOISES

dans la Bretagne et dans l'Irlande.

On ignore l'époque où les premiers Gaulois passèrent dans la Bretagne et l'Irlande ; mais, quoi qu'en disent quelques modernes, ils durent

Elysii. De tout cela, je concluerais que la nation des Ligyens n'était qu'une association de peuples Gaulois, à laquelle le plus puissant donna son nom.

(1) G. des G., L. VI. — (2) Mœurs des Germains.

naturellement y précéder les peuples du nord, ne fût-ce qu'à raison de leur proximité (1); et le rapport qui continue de subsister après tant de siècles entre le Gallois, le Bas-Breton et l'Irlandais, prouve assez une origine commune.

Il n'est pas moins certain que ce ne fut pas à la Belgique seule que la Bretagne dut sa population : car si l'on y trouvait des *Belgæ* et des *Atrebatii*, on y rencontrait aussi des *Parisii* et des *Cenimagni*, deux peuples qui n'étaient pas à coup sûr sortis de la Belgique, non plus que les *Brigantes* et les *Venedoci*. On donnerait donc trop d'extension au texte très-concis de César (2), si l'on en concluait que les Belges seuls avaient envoyé des colonies dans la Bretagne : aussi Tacite, qui connaissait mieux les lieux, nous dit-il (3) « qu'on remarquait entre « les Gaulois (en général) et les Bretons une « extrême conformité de langue et de religion.

Mais un passage de Béda mérite une attention particulière. « Les Bretons, dit-il, qui ont donné « leur nom à cette île, en ont été les seuls ha-

(1) G. des G., V. — (2) Vie d'Agricola.
(3) Hist. ecclés., L. I, c. 1.

« bitans (c'est-à-dire, sans doute, les premiers).
« Ils vinrent d'Armorique dans Albion (1), et
« s'emparèrent des parties méridionales de l'île.
« C'est la tradition du pays. » Ne pourrait-on pas conclure de là que, de toute antiquité, l'Armorique, dont je ne prétends pas fixer avec précision les limites, portait le nom collectif de Bretagne, comme le porte encore de nos jours le pays qu'occupaient jadis les Venètes, les Ossismiens, les Léonices, les Ambiliates, les Curiosolites, les Rhédons et les Nannètes. Le fait est que Pline (2) reconnaît dans la Gaule des *Britanni*, qu'il paraît placer vers la Somme. César (3), parle d'un roi des Suessions (le Soissonnais) dont la domination s'étendait jusques sur la Bretagne. Il est probable que ce grand guerrier, tout occupé de ses opérations militaires, ne demanda pas une explication sur ce que les Rhémois entendaient par la Bretagne. En effet, comment un prince dont les états étaient au milieu des terres, aurait-il eu un établissement maritime

(1) Nom évidemment dérivé du Celtique *Alb* ou *Alp*, d'après la couleur des côtes de cette île.

(2) IV, 17. — (3) G. des G., L. II.

qui lui assurât l'empire d'une île aussi populeuse que César nous représente la *Grande-Bretagne ?*

J'ai cru superflu de m'étendre sur sa population Celtique. Je n'aurais pu que répéter les raisons alléguées par Camden, dans sa *Britannia*, et j'y renvoie le lecteur.

Quant à l'Irlande, on sait que la langue populaire y est encore un dialecte du Celtique.

DE LA GRÈCE.

Rapports frappans entre les Celtes et ses premiers habitans.

Si l'on ne trouve aucune trace des irruptions que les Celtes auraient pu faire très-anciennement en Grèce, je n'en suis pas moins convaincu que soit cette nation, soit plutôt une autre qui lui appartenait de très-près par les liens du sang et par la langue qu'elle parlait, a séjourné long-temps dans cette contrée ; et ce furent, je pense, les Pélasges. On n'a jamais ouï dire qu'ils fussent de la race des Gaulois : cependant il me semble incontestable que les deux peuples sortirent d'une tige commune. Du moins la chose m'est-elle démontrée, et les rapports d'idiome qui existèrent

entre eux, sont tels, que je ne puis résister au désir d'en faire connaître quelques-uns; dût cette digression paraître étrangère au titre de cet opuscule. Elle ne l'est cependant pas au fond. Il ne m'est pas indifférent de prouver que les Romains, dans les emprunts qu'ils ont faits d'un grand nombre de mots, ont dû recourir au Celtique, dont je crois le Pélasge un dialecte, aussi bien et plutôt qu'au Grec, idiome récent en comparaison du premier, et qui ne put influer sur le leur avant les guerres de Pyrrhus. J'aime d'ailleurs à me flatter de l'espoir d'ouvrir aux savans qui ne se laissent pas influencer par la prévention, une carrière que de plus érudits que moi seront en état de parcourir, et qui pourra les conduire à la solution du problème tant débattu de l'origine des Pélasges.

Où se formèrent-ils d'abord en corps de nation? c'est ce qu'il n'entre pas dans mon objet d'examiner. Seulement, si j'avais à me déterminer pour une opinion, j'adopterais celle de Heynes; mais je ne prétends considérer les Pélasges que sous le point de vue de premiers habitans de la Grèce.

« Presque toute la Grèce fut primitivement le
« domaine des barbares. Pélops vint de Phrygie,
« et Danaüs d'Égypte; les Dryopes, les Caucons,

« les Léléges, les Pélasges habitèrent l'intérieur
« de l'Isthme : au dehors, les Thraces, comman-
« dés par Eumolpe, occupèrent l'Attique. Térée
« posséda Daulis ; Cadmus, avec ses Phéniciens, la
« Cadmée ; Thèbes et la Béotie eurent des Aones,
« des Tembyces, des Hyantes, des Pélasges et
« des Thraces (1). » Toutes ces nations qui, ren-
fermées dans un territoire assez étroit, auraient
pourtant, à ce qu'il paraît, vécu en assez bonne
intelligence jusqu'à l'arrivée des Hellènes, offri-
raient un phénomène presqu'unique dans l'histoire,
si l'on n'avait lieu de penser qu'elles se réduisaient
réellement à deux, les Thraces et les Pélasges,
dont les autres n'étaient que des tribus, distinguées
chacune par une dénomination particulière. C'est
ce que je vais essayer de prouver.

Il est de toute vraisemblance, et, pour bien
dire, certain, qu'en Grèce, comme en Italie, les
hauteurs furent habitées avant les plaines. L'Ar-
cadie était la région la plus élevée du Pélopon-
nèse ; et c'est en Arcadie que tous les auteurs
placent le premier domicile des Pélasges, recon-

(1) Strabon, L. VIII. Dois-je avertir que j'ai terminé
en *us*, à la façon des Latins, les noms propres que les
Grecs terminent en *os* ?

connus généralement pour le plus ancien peuple de la Grèce : Éphore voulait même qu'elle eût été leur berceau. Si l'on pouvait supposer qu'ils eussent reçu leur nom d'un autre peuple, parlant comme eux la langue Celtique, ou Scythique (1), on en aurait l'étymologie. PELL-A-ZO-HI signifie *venus de loin ;* littéralement *de loin ils sont.* On ne peut guère douter du moins que PELL, *loin, éloigné,* ne soit la racine du mot Pélasges. Quant aux noms des diverses tribus, ils offrent peu de difficultés ; ils furent pris des localités. Les Dryopes durent, dans le principe, habiter les bois (DERW, *chêne*) ; les Léléges, un pays pierreux, (LE-LEC'H, *locus saxosus* (2)) ; les Cauçons, des collines raboteuses (CAUG, *collis aspera*) ; les Minyens, des hauteurs (MENÉ, *montagne*). Les Tembyces s'appelèrent ainsi de leurs établissemens dans les terres souvent noyées de la Béotie, (TOM, *lutum*), où ils élevaient des bœufs, (BIW, BW) ; et les Hyantes, *Huas*, de la même contrée, de l'éducation des porcs, animal ami de la fange (3) ; (ὗς en Grec, OUC'H en Cel-

---

(1) Des Thraces, par ex. — (2) *Voyez* plus bas, article *Laconi*. — (3) *Tempus erat, porcos cùm dicerent gentem Bœoticam.* PINDAR. *ap.* Strab. L. VII.

tique). Pour le nom d'Aones, ce fut, apparemment une épithète par laquelle une tribu voulut se caractériser (Aoun, *terreur*). Strabon observe (1) que les Caucons étaient Arcadiens comme les Pélasges, et vagabonds comme eux. Il dit encore (2) que les Cares, autre peuple très-ancien du Péloponnèse, passaient pour avoir été les mêmes que les Léléges; et l'étymologie confirme cette opinion : Car, *consanguineus*.

A qui, des Thraces ou des Pelasges appartenait chacune de ces peuplades? c'est ce que je n'entreprendrai point de décider. Je croirais cependant que les Dryopes, les Léléges, les Cares, les Minyens, les Caucons étaient des rejetons de ceux-ci, parce que leur nom fait présumer une origine Arcadienne. Les Tembyces, les Hyantes et les Aones purent être issus des premiers, établis en Attique, en Béotie et dans la Phocide, où Térée, Thrace lui-même, faisait son séjour. Son nom était bien assorti à l'idée que la fable nous donne de son caractère, d'après sa conduite à l'égard de Philomèle : Terr, *violent, emporté*.

Dès que Pélops était Phrygien, on doit aussi

(1) Strabon, L. VIII. — (2) *Ibid.*

le considérer comme Thrace (1). On sait qu'il eut pour père Tantale, qui passa pour le prince le plus opulent de son temps, et qui, vu le supplice auquel il fut condamné, dut en être aussi le plus avare. L'épaule d'or, dont les dieux voyageurs gratifièrent son fils, paraît annoncer que ses richesses provenaient principalement de l'exploitation de ce métal, dont la manipulation exige l'action du feu. C'est ce que le nom de ce prince explique parfaitement; TAN est *feu*; et TALL, *valoir*: Tantale signifie donc *riche*, *puissant par le feu*. Pélops quitta la Phrygie pour la Grèce, où les biens qu'il avait apportés, et non ses armes, lui valurent un empire et l'honneur de donner son nom au Péloponnèse. On sait qu'il acheta de trois pommes d'or la main d'une princesse, que son mariage causa la mort de son beau-père, ou plutôt que sa générosité lui attira tout le pouvoir; mais ce que je dois faire observer, c'est que les noms des acteurs de cette fable historique nous donnent comme un aperçu de l'état du pays au temps de Pélops, et du changement qui résulta de son arrivée.

---

(1) Strab., L. VII. — *Phryges Bryges sunt, Thracica gens.*

Œnomaüs régnait alors dans ce qui fut le Péloponnèse, c'est-à-dire que les habitans en étaient encore à l'état de pasteurs; OEN-MAES est *plaine à bœufs*. Pélops (PELL-OPS, *richesse venue de loin*) se les attacha par ses bienfaits, la pomme d'or, et tourna leurs vues vers le commerce, pour lequel on a besoin de chevaux. Peut-être ses sujets apprirent-ils de lui l'art de les dompter, c'est ce que semble du moins indiquer le nom de son épouse Hippodamie : EP-DAM, c'est *cheval dompté*.

Je ne sais comment il se fait que les noms de Cadmus et de Danaüs que l'on nous donne, l'un pour Phénicien, l'autre pour Égyptien, trouvent également leur étymologie dans le Celtique, et nous offrent, dans leur décomposition, comme le squelette des traditions qui les concernent. Danaüs vient en Grèce, et trouve ses filles assez complaisantes pour égorger dans une nuit tous les fils de son frère Ægyptus. Hypermnestre seule épargne son nouvel époux, Lyncée. Sa navigation, l'anecdote de ses gendres, voilà les deux principaux traits de sa vie, et son nom les rappelle : DAN, *gendre*, et NEAW, *vaisseau*. Je ne demanderai point si les noms d'Hypermnestre et de

Lyncée ne sentent pas le Grec, autant du moins que l'Égyptien; mais je remarquerai que le dernier ressemble au Celte Linc, *rusé, glissant.*

Venons à Cadmus. On connaît la fable du Dragon, et comment les guerriers provenus de ses dents s'entre-détruisirent en très-grande partie. Le nom du héros semble rappeler ces deux circonstances essentielles : Cad est *combat*, et mus, *museau*. Je dois remarquer aussi que la fontaine près de laquelle Cadmus tua le monstre, porta le nom de Dircé : or, Deur-ki signifie *l'eau du chien.* L'épouse de Cadmus fut Harmonie : soit que l'on dérive son nom d'Ar-mon (1), que l'on pourrait traduire *la voyageuse*, soit qu'on le fasse venir d'Ar-mené, qui serait *la montagnarde*, il se trouvera d'origine Celtique.

Il est à remarquer que, chemin faisant, Cadmus avait abordé dans l'île de Samothrace (2), apparemment pour se faire initier aux mystères des Cabires (3), dont il est probable que les prêtres faisaient usage de l'idiome de la Thrace; Cadmus

---

(1) Mon est le verbe *aller*, ar est l'article *le*.

(2) Diodore de Sicile, L. V. — (3) Ou *dieux cachés*, et si bien cachés, qu'on ne sait pas au juste quels ils étaient; de Cao, cay, *clausus*, *opertus*.

le savait donc aussi, même avant d'avoir quitté sa patrie. Forcé depuis d'abandonner Thèbes et la Grèce, où se retire-t-il? en Phénicie? non; c'est en Épire, où l'on parlait la langue des Pélasges, où la petite peuplade des Enchélyens le reçut comme un compatriote, quoiqu'il y parût en fugitif, et le plaça sur le trône dont ses enfans héritèrent sans contradiction (1); où je trouve enfin une Phœnicé (2), ville et canton dont le nom put amener une équivoque. Il me semble identique à FOEN-EC, *riche en foins;* et le pays nourrissait beaucoup de chevaux et de bétail. Je laisse aux lecteur à déduire les conséquences qui semblent résulter de cet exposé.

Le passage de Strabon, que j'ai transcrit plus haut, est suivi de celui-ci. « Il y a plus, nous avons plusieurs anciens noms qui sentent la barbarie; Cécrops, Codrus, OEclus, Cothus, Drymas, Crimanus. » Strabon a raison; ces noms sont Thraces ou Pélasges. Cécrops, avant de s'établir dans l'Attique, avait habité la Béotie, où les Thraces avaient des établissemens, et où il régna sur une première ville d'Athènes (3). Codrus aura

(1) Strabon, L. VIII. — (2) *Id. ibid.* — (3) *Id.* L. IX.

dû cette dénomination soit à la pourpre de sa ceinture, soit à la couleur éclatante de la partie de son vêtement qui lui couvrait la poitrine : COD-RUZ, *sinus ruber* (1). La première syllabe d'Æclus, EK, est *pointe*, et LYS, *herba*. Cothus, nom commun dans la Thrace, et commun dans la Gaule (2), vient de COAT, bois ; Drymas, de DERW-MAS, littéralement *homme de chênes* ; Crimanus, de CRE, *fortis*, et de MAN, *species*.

Tous ces noms de physionomie barbare se rapportent donc soit au Thrace, soit au Pélasge, et très-certainement ne sont pas étrangers au Celtique. Je suis, au surplus, intimément convaincu que la première de ces langues, et par conséquent le Phrygien, avaient d'intimes rapports avec les deux autres. Le nom même de *Thraces* trouve son étymologie naturelle dans le Celtique, où TREK (3) signifie *plus brave*. Ce peuple appelait

(1) *Sinus* signifie ici le pli que la ceinture occasionnait à la tunique des Romains ; pli qui leur servait à serrer leur bourse, etc.

(2) Cotus, ou Cotys, fut le nom de plusieurs rois de Thrace, et celui du dernier monarque des Alpes Cottiennes. Entre les chefs Gaulois, César cite deux Cotus ; G. des G., L. VII. — (3) Observons que les Grecs

une ville *Bria* (1); chez les Gaulois, c'était indifféremment *Briva*, *Briga* et *Bria*. Entre celles que lui attribue Strabon, étaient Mesembria et Pultobria. La dernière dut les premières syllabes de son nom à la nourriture habituelle de ses habitans; PULS, *bouillie*; la première à sa position dans un territoire uni; MAES, *plaine*. A ce dernier mot dut également le sien la Mysie européenne (2), ou *Mœsie* Romaine, aujourd'hui *Bulgarie* et *Servie*; pays de plaine, sans contredit. Orphée, a qui la Grèce attribua les premiers Mythes, était Thrace, et faisait sa demeure dans les bois (3): WR-FAO, *l'homme des hêtres*.

Si l'idiome des Thraces et celui des Pélasges eut tant d'analogie avec le Celtique, il ne faut plus demander pourquoi l'on trouve à celui-ci tant de rapport avec le Grec: ce dernier s'établit sur

---

appelaient *Treskein*, certains rits qu'ils avaient reçus des Thraces; et que *Thrax* et *Threïcius* étaient synonymes pour les Latins.

(1) Le Grec πολις, ville, peut bien aussi être Pélasge, dérivé de PAOL, *pieu*: *Bria* l'est de BRI, *argille*.

(2) *Mysi*, *ipsi quoque Thraces; ex iis Mysi qui prope Lydas habitant*. Strabon, L. VII.

(3) *Orpheus in sylvis*. VIRG. Ecl. VIII, 56.

la ruine des deux premiers. Cependant les peuples qui en faisaient usage, ne furent ni chassés dans un jour, ni radicalement extirpés par Deucalion et ses descendans; et leur langue entra nécessairement pour beaucoup dans celle qui la remplaça. Mais quelle était d'ailleurs celle que parlaient Deucalion et ses sujets? Entourés dans leur ancienne patrie de Thraces, de Pélasges, d'Illyriens, leur idiome devait participer de celui de leurs voisins, s'il n'était pas un dialecte de l'un ou de l'autre. Du moins n'ai-je lu nulle part qu'ils eussent un langage particulier; et j'apprends par Homère que les Grecs et les Phrygiens communiquaient entre eux sans interprètes.

J'ajoute que le mot de Deucalion est du pur Celtique: Tut-cal signifie *race dure;* ce qui pourrait faire supposer qu'il n'exista pas d'individu qui s'appelât Deucalion, et qu'ici, comme la chose leur est habituelle, les Grecs ont rapporté à un prince prétendu ce qui concernait une nation. La conjecture acquiert à mon avis d'autant plus de vraisemblance, qu'elle est confirmée par le nom d'Hellen, qui ne paraît pas non plus applicable à un homme. Ell-en est *branche aînée*, ou littéralement *branche vieille;* il y en avait donc

une autre plus jeune, dont la souche était aussi *Tut-cal;* et ce pouvaient être les Pélasges qu'on retrouvait encore dans le même pays au temps d'Auguste (1). De semblables raisons me font révoquer en doute l'existence des trois fils que l'on donne à Hellen. S'il y eut des Æoliens et des Doriens, il n'en résulte pas qu'il y ait eu un Eolus et un Dorus. Le nom d'Æoliens s'appliqua probablement à ceux des Hellènes dont le territoire était le plus favorisé des rayons du soleil (2), EAUL; celui de Doriens à ceux qui habitaient les bords de la mer; DOUR, *eau*.

Quant à la troisième branche des Hellènes, elle dut le sien, dit-on, à un Ion, qui ne parut qu'une génération après Eolus et Dorus; mais la dénomination d'Ioniens me semble désigner seulement les derniers venus de la Thessalie, *les jeunes*, IAU.

Quelque jugement que l'on porte sur ces con-

---

(1) *Quasdam Thessaliæ partes obtinent Pelasgi:* Strab., L. VIII. — (2) Ils portaient dans la Thrace le nom de Bryges (pris de BRUG, *bruyère*). Strabon, L. VIII. — Le nom d'Hector, ce héros de Troie, viendrait bien de EK-TORR, *pointe déchirante*, et celui de la Troade de TRO, *tour*: elle s'étendait en cercle autour de l'Ida.

jectures, je me flatte d'avoir prouvé, par ce qui précède, que les Pélasges, les Thraces, les Phrygiens, faisaient usage de la langue Celtique; puisqu'au moyen de celle-ci l'on a la valeur exacte et précise du nom des peuples et des individus. Mais afin de porter dans les esprits la conviction que j'ai de l'identité du Pélasge et du Celtique, je vais jeter un coup d'œil sur les diverses parties de la Grèce; et si les étymologies, que je tirerai de ce dernier, s'accordent avec la topographie des lieux et ce que les anciens nous apprennent des habitans, il faudra bien que les préventions, quelque enracinées qu'elles soient, disparaissent devant l'évidence.

DU PÉLOPONNÈSE.

Pour commencer mon recensement par l'Arcadie, je vois son nom composé de trois mots Celtiques, Ar-gad-ti, *séjour des lièvres;* qualification bien convenable au pays. Les plus anciens peuples que l'on y connut étaient les Azanes et les Parrhasiens: le nom des premiers signifie *très-vieux*, Az-en; celui des seconds, *également aguerris*, Par-reis. Nous avons parlé plus haut des Dryopes. Les plus anciennes villes de l'Arcadie étaient Orchomène, Ar-gos-mené, *la*

vieille montagne ; Andania, depuis OEchalie, AN-TON, *ville sur colline ;* et Mantinée, MAEN-TI, *séjour pierreux.*

Les Éléens comptaient au nombre de leurs anciennes tribus les Caucons, déjà cités, les Épéens et les Buprasiens : ces trois peuplades me paraissent autant de branches de Pélasges. Les premiers avaient apparemment occupé d'abord les parties basses des montagnes d'Arcadie. Le nom des seconds venait d'EP, *cheval;* effectivement les Épéens élevaient beaucoup de chevaux : Nestor se vante, dans Homère, de leur avoir, à la suite d'un combat, enlevé cent cinquante jumens, presque toutes suivies d'un poulain. Le nom des Buprasiens annonce qu'ils nourrissaient des bœufs (BU-PRAES, *boum prœda*), et leur canton abondait en pâturages. Hécatée les distinguait formellement des Éléens (1). Du nombre des villes de l'Élide étaient Ephyra (EP, et HIR, *la longue*), dont la position sur la Selleis annonçait un territoire favorable aux herbages (2) ; Hormina, ou Hyrmina, sur la

(1) Strabon, L. VIII. — Toutes les fois qu'à l'appui de mes assertions je ne cite pas l'auteur, je parle d'après ce géographe. — (2) Il y avait trois autres villes de ce nom, toutes situées en des pays renommés pour les haras.

croupe du mont Cyllène (MENÉ, *montagne*); Antrona, sur le bord de la mer, (AN-TRAOUN, *vallon*); enfin, pour n'être pas diffus, *Aleisium*, dont le nom rappelle celui de la capitale des Gaulois Mandubiens, Alésia. Ils furent formés l'un et l'autre d'AL-LYS, qui signifie *cour de justice*; or, c'était à Aleisium que se tenaient chaque mois les assises de la contrée. Le mont Pholoé s'étendait jusqu'en Élide; FAO-LE, *lieu de hêtres*. A la vue de ses côtes étaient les Échinades, petites îles, ou plutôt brisans, bien caractérisés par le Celtique EC-HINI, *les pointus*. L'Élide avait un mont Olympe.

Le fertile canton de la Messénie fut ainsi dénommé de MAES, expliqué ci-devant, par opposition peut-être à Lacédémone; car tel fut le premier nom de la Laconie. Il signifie pays de lacs et de montagnes, LAK-MENÉ; c'était en effet une espèce d'entonnoir qui ne put être qu'un vaste étang, ou marais, avant que l'Eurotas se fût ouvert une issue vers la mer. Quant à la ville qui, dans tous les temps, s'appela Lacédémone, « elle « était, dit Strabon, située dans une petite cavité, « et pourtant comprenait des *collines* dans son « enceinte. On n'y voyait plus d'eaux stagnantes,

« *quoique jadis le faubourg eût été baigné par* « *un lac;* ce qui lui avait fait donner le nom « de Lymnè. » Mon étymologie étant ainsi justifiée tout à la fois et par l'aspect de la contrée et par le site de la ville, je ne puis accorder qu'elle ait reçu son nom du roi Lacédémon.

J'ai déjà fait observer que tout ce qu'il en coûtait aux Grecs pour donner l'étymologie d'un nom quelçonque de peuple, de pays, de villes, c'était de créer des héros, ou des rois, et de faire les nations et les lieux changer de dénomination, au gré de ces êtres imaginaires. Aux exemples que j'en ai rapportés, je veux joindre encore, d'après Pausanias, celui des anciens rois de Lacédémone. Le premier fut Lélex; il donna son nom aux habitans qui vivaient alors sur les collines pierreuses de la Laconie (le pays plat n'étant qu'un lac sans issue), et qui furent les Léléges. Mylès, fils de Lelex, inventa, dans Alésia, la meule à moudre le grain, et laissa le sceptre à Eurotas. Celui-ci ouvrit un canal aux eaux de l'intérieur, appela de son nom le fleuve qu'elles formèrent, et, n'ayant point de garçons, choisit pour gendre et successeur Lacédémon, fils de Jupiter et de la nymphe Taygète. Lacédémon commença par changer le

nom du pays et des habitans, et fit prendre à la ville celui de Spartè, son épouse.

Voilà une histoire bien suivie; il y manque seulement le nom primitif des habitans. Malheureusement on a vu ce que signifie celui de Léléges, si bien adapté à la topographie de la contrée, et l'on sait, je crois, à quoi s'en tenir sur Lacédémon. Quant à Mylès, on le créa pour se faire honneur d'une découverte, et rendre compte du Grec *Mylein*, en Celte MALU, *moudre*. La meule fut inventée dans Alésia, mot formé de LYS ou LÈS, qui a la double signification de *curia* et d'*herbe*, à peu près comme le français *cour*; or, sans herbe, point de grain. L'Eurotas fut appelé ainsi de la rapidité de son cours, EHR-ROT, *celer rota*: et Spartè, c'est *Sparti*, de SPAR, *hasta*, et TI, *demeure*. On remarquera que les changemens de nom ont pris fin avec les temps fabuleux.

La Messénie eut des Dryopes, autrement Asinéens, venus du Parnasse (1). Ses villes, d'une origine reculée, furent Iolcos (IOL-ÇOS, *jolie vieille*, S. E. *ville*); Cardamyle (KAER-DA-MEL, *urbs bona melli*); Ira (HIR, *la longue*); Gé-

(1) PAUSANIAS, *Messéniaques*. Le dernier nom ressemble fort aux Azanes de Strabon.

rénie (KAER-EN, *ville vieille*); et Thuria, primitivement dans une position très-élevée (TOUR, *arx, tumulus*).

La Laconie eut aussi une Gérénie, et Pausanias y cite Alésia, Las et Teuthrone; celle-ci dans un vallon (TUT-TRAOUN, *populi vallis*); celle-là fondée par *Las*, qui périt de la main d'Achille ou de Patrocle. Je croirais plutôt qu'elle le fut à la suite d'un combat dont son territoire fut le théâtre : LEAS est *mort, carnage*, d'où LASA, *tuer*. Une carrière de pierres détachées, et de la forme des cailloux de rivière, portait le nom de *Crocées*, de GRO, *gros sable, galet*.

Pausanias nous a transmis de même divers surnoms que les Laconiens donnaient aux divinités de la Grèce. Mars était dit *Théréitas*, de TERRI, *rompre, briser;* Neptune, *Domatitès*, de DOM, *apprivoiser, dompter;* Vénus, *Morphô*, de MAWR-FO, *grand feu;* Minerve, *Axiopœnè* (1), de POAN, *peine, punition;* Jupiter, *Messapœus*, comme ayant sous sa protection les haras; MAES-EP, *canton à chevaux*. Une des grâces était

(1) Ποινὰ est donné par Pausanias pour du Grec suranné. On peut donc supposer que le mot était Pélasge.

appelée chez eux Cléta; CLET, *la vive*. N'oublions pas que le sommet du Taygète se nommait *Taletum*, qui trouve bien sa racine dans TAL, *le front*, la partie la plus élevée.

Le nom de l'Argolide était, comme on sait, dérivé de celui de sa capitale; nom qui semblait à Strabon avoir été pris non dans le Grec, mais dans le Thessalien ou le Macédonien. Il est purement Celtique : AR-GOS est l'*antique* (1); *ville* est sous-entendu. L'on ne doit donc pas être surpris de trouver dans toutes les parties de la Grèce des Argos. Par la même raison l'Argolide avait, comme la Messénie, une Asiné, (AZ-EN, *très-ancienne*) qui avait eu pour fondateurs des Dryopes. Du nombre de ses autres villes étaient Maséta, (MAES-EIT, *plaine à blé*), Trœzen, (TRAES-EN, *vieille grève, vieux port*); Épidaure, dont la première syllabe annonce un canton à haras (2), et la seconde la proximité des eaux, DEUR ou DOUR : elle était effectivement au bord de la mer.

---

(1) Les Gaulois disaient pour *vieille ville*, KAER-GOS, dont César a fait *Gergovia*.

(2) *Domitrixque Epidaurus equorum*. VIRG. *Georg*. III, 44.

L'Achaie (1) me présente Pallène, ville de même nom qu'une péninsule et une ville de Macédoine; ce qui est une forte présomption de son origine Pélasgique. Dans le territoire de Corinthe, on trouvait une Éphyre; on a déjà vu d'où vient cette dénomination.

Les Corinthiens reconnaissaient une Isis *Pélasgide* (2) : Eis-is, *frumentaria ;* et révéraient aussi une Cérès Pélasgide (3). Ils avaient un Bacchus *Crésios* (4); mot qui signifie ou le *Crétois*, ou le *fort*, le vaillant; de Cré.

DE LA GRÈCE

AU DEHORS DE L'ISTHME.

S'il était vrai, comme le prétendaient ses habitans, que l'Attique eût été la première contrée de la Grèce à recevoir des leçons d'agriculture, la racine de son nom serait bien At, *semence ;* mais la Béotie ayant, avant elle, connu Cécrops, qui y régna sur une autre Athènes (5), il serait possible qu'il eût transporté cette dénomination à sa nou-

(1) Ce nom peut venir de Ek, *pointe*, symbole d'un caractère belliqueux. — (2) *Pausanias*, Corinthie, ch. IV. (3) *Ibid.* c. XXII. — (4) *Ibid.* c. XXIII.

(5) Il y en eut une troisième dans l'Argolide.

velle demeure. L'Attique avait alors, et depuis long-temps, pour habitans les Thraces, établis aussi dans la Béotie. Les Athéniens leur furent redevables de leurs anciennes institutions; du moins je crois pouvoir l'avancer: car un peuple qui reçoit d'un autre ses rites religieux, doit, à plus forte raison, lui emprunter des usages moins essentiels. Or, les mystères d'Éleusis furent institués par Eumolpe, auquel ses descendans succédèrent dans le pontificat. Le nom même de la déesse venait de la Thrace : DÈMÈTÈR est *la moissonneuse;* de MEDI, *moissonner*.

Je dois faire observer que les Athéniens, comme les Gaulois, mesuraient le temps par nuits, et non par jours (1).

Un canton de la Mégaride était appelé Crommyonia, mot dont la racine est CROUMM, *recourbé*, et qui caractérise on ne peut mieux la forme de cette partie de la côte. *Cranaa*, c'est-à-dire, suivant Strabon, l'île *pierreuse*, trouve son étymologie dans GRAIAN, *caillouteux ;* et le

---

(1) Varron dans *Macr.*, L. I, c. 3.

(2) *Pausanias*, Attique, c. XXXVIII.

petit torrent, l'Éridan, dans Red, *cours précipité*. Il en est de même des petits courans d'eau de mer, que l'on trouvait du côté d'Éleusis, et qui étaient appelés *Rhétoi*.

On sait que l'un des derniers asiles des Pélasges dans cette partie de la Grèce fut l'Attique, et qu'un des quartiers de la capitale porta long-temps le nom de Pélasgique.

Celui de Béotie, Biw-ti, signifie *canton à bœufs*. Cette contrée, bien arrosée, devait offrir en effet d'abondans pâturages ; elle eut, comme on l'a vu, des Pélasges et une ville d'Athènes, ainsi que l'Attique. L'harmonie qui régnait entre les Pélasges et les Thraces, serait seule, dans ces temps reculés, une preuve de parenté. Parmi les anciennes villes de Béotie figuraient Orchomène, fondée apparemment par les Orchoméniens d'Arcadie; Chéronée, Kaer-en, *ville vieille*; Lébadée, Gleb-ti (1), *humide séjour*; qualification justifiée par sa position. Près de Lébadée était l'antre où Jupiter *Trophonius* rendait ses oracles. Celui qui voulait consulter le dieu, devait descendre dans une espèce de gouffre tortueux. *Trophon* est

(1) Le G disparaît souvent dans le Celtique; par exemple Gra, *faire*, s'écrit, si l'on veut, Ra.

formé de TRO, *gyrus* et d'AFONN, *fons;* c'est donc *profondeur tournante.*

Nous avons parlé de Cadmus.

En Béotie était aussi la fontaine *Libethrum*, consacrée aux Muses, et, suivant quelques-uns, un temple du même nom, que leur avait élevé Piérius, fils d'Apollon; d'autres supposaient que Piérius leur avait donné la naissance. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'elles tiraient leur origine de la Thrace, qu'illustrèrent les plus anciens poëtes et musiciens connus, Orphée et Tomyris, qui perdit la vue ponr avoir disputé le prix du chant aux Muses mêmes. On trouvait d'ailleurs dans la Thrace une Libethrum, une Piéria, une Pimpléia, enfin un mont Olympe, qui, sans doute, avait communiqué son nom aux Olympes de la Macédoine et de l'Élide, ainsi qu'aux deux de la Mysie, dans le voisinage de l'Ida.

L'Eubée, aujourd'hui Négrepont, était en face de la Béotie. Si, comme on le prétend, son premier nom fut Macris, il était formé de MAG et de RIS, et signifiait *vivant de racines.* Dans la finale d'*Eubœa*, je crois voir les deux premières syllabes de Béotie; et ce qui me confirme dans cette idée, c'est le nom du petit fleuve *Budorus*,

qui vient bien de Bw-deur ou Bw-dour, *eau des bœufs*. La plus haute montagne de l'île s'appelait *Ocha ;* Och'a, en Celtique, est *le plus élevé.* Erétria, long-temps la première cité de l'Eubée, était primitivement *Arotria ;* ses habitans furent donc les Arotriens, d'Ar-autrou, qu'on traduirait par *les dominans*. L'Eubée eut des Curètes : il en sera parlé plus bas.

La Phocide fut le domicile de Térée, roi de Daulis : ce mot peut avoir été formé de Dao *coup* et de le, *lieu*. On sait que ce prince n'était pas endurant ; et son nom, expliqué précédemment, a beaucoup de rapport avec celui de sa ville. Fao, *hêtres*, paraît être la racine de Phocide.

En Locride, je trouve, au-dessous d'un promontoire, le port des Opuntiens, *Cunos ;* et Cun est un lieu enfoncé, un *grand vallon*. Thronium, sur une petite rivière, est Traoun, expliqué ci-devant. *Bessa* fut ainsi dénommée de sa position dans une plaine ; Bas en Celtique est le Français *bas*, ou plutôt serait mieux rendu par le latin *humilis*, parce qu'il exclut la profondeur. La Locride avait encore une ville de *Boium*, qui rappelle les Gaulois Boïens ; elle était arrosée par

le *Duras*, qui présente la même racine que les *Duria* d'Italie et le *Durius* de Lusitanie.

Les plaines de la Thessalie paraissent à Strabon avoir été le plus ancien domicile des Pélasges; ils appelèrent le pays TES-SAL, *chaude habitation*, sans doute en comparaison de la Thrace, dont ils sortaient probablement. La région comprise entre l'embouchure du Pénée, les Thermopyles et le Pinde, fut connue sous le nom d'*Argos Pelasgicum*, ou *vieille Pélasgie* : ceci confirme ce que j'ai dit plus haut de la valeur des mots AR-GOS. On voit clairement que Gos fut dans l'origine un adjectif, puisqu'il s'applique ici à un territoire, et qu'ailleurs on le donne à une cité. Parmi les autres peuples de la Thessalie, nous remarquons les Dryopes, que nous avons déjà rencontrés dans l'Argolide et dans l'Arcadie, où sans doute ils avaient suivi leurs frères les Pélasges. Après ceux-ci, Strabon cite les Lapithes qui pourraient avoir été appelés ainsi de LAB, *ictus* : on connaît leurs querelles avec les Centaures. Du Celtique TAOL équivalent à LAB, on a pu former aussi le nom de Dolopes.

Les principales montagnes de la Thessalie étaient l'Ossa, le Pélion et le Pindus. Le nom de la pre-

mière est formé d'Oc'hs, *élevé;* celui de la seconde de Pell, *éloigné*. Quant à *Pindus*, je ne doute nullement que ce ne soit Pen-du, *tête noire*, soit à raison des bois qui le couvraient, soit à cause des mages qui s'assemblaient autour de son sommet. Le même mot Pen, *chef*, me semble encore être la racine du nom du Pénée, le fleuve le plus considérable de la Thessalie, qu'il parcourait dans toute sa longueur.

Parmi les anciennes villes de la contrée, je remarque, au pied du Pélion, *Ormenium* (Ormené, porte de la montagne); *Antrona*, sur les bords de la mer, An-traoun; *Pagasæ*, port de la ville de Phères, point de départ du navire *Argo*, sur lequel Jason partit pour l'expédition de Colchos. « On suppose, *dit Strabon*, que ce « lieu reçut le nom de *Pagasæ* parce que le « navire Argo y fut construit : d'autres pensent, « et la chose est plus probable, qu'il fut appelé « de la sorte à raison de ses fontaines, etc. » Strabon me paraît avoir adopté la mauvaise opinion. Bag, en Celtique, est encore un *bâteau;* et ce mot fut la racine de *Pagasæ*. Le nom de l'antique ville d'Iolcos, vint d'Iol, *joli*, *agréable*, et de cos, en sous-entendant *ville*, comme

dans Argos. Au bas du mont Othrys, était le *Crocius campus*, qui dut être un endroit *caillouteux*, comme la plaine de *la Crau*, en Languedoc ; Gro est du *galet*. Au-dessus de cette plaine était la ville *d'Iton* : Id-ton, *colline à blé*.

L'Acarnanie comptait parmi ses villes Argos chez les Amphilochiens, *Alysia*, dont on peut voir l'étymologie à l'article de l'Élide. Elle eut des Curètes comme l'Étolie, dont ils furent les premiers habitans connus. *Curium* fut leur capitale. Son nom, comme le leur, vient de Cur, *ictus*, d'où le Curis, *hasta*, des Sabins, qui avaient aussi des Curètes ; mais les plus connus sont ceux de Crète et de Phrygie.

Les premiers furent les gardiens de Jupiter au berceau, lesquels, dansant alentour en frappant leurs boucliers de leurs javelots, empêchaient les cris de l'enfant de parvenir à Chronos, ou Saturne ; les seconds étaient des prêtres de Cybèle, qui, transportés d'une sorte de fureur, célébraient la déesse par des danses armées, qu'ils exécutaient à grand bruit. Ce fut, dit-on, ce genre d'exercice qui fit passer le nom de *Curètes* aux peuples belliqueux, sans cesse occupés du maniement des armes et de la discipline militaire, tels

que les Eubéens, les Acarnaniens et les Étoliens. Quoi qu'il en soit du mérite de cette explication, il me paraît hors de doute et que les Phrygiens, les Crétois, les Acarnaniens, les Étoliens, les habitans de Lemnos et de Samothrace, eurent dans un temps un langage commun; et que ce langage se rapprocha singulièrement du Sabin et du Celtique; et que l'étymologie de Curètes est celle que je viens de donner, puisqu'elle rend un compte satisfaisant des habitudes ou du caractère national de ceux qui le portèrent.

Les *Boiiens* furent un des peuples de l'Étolie : on doit être frappé de l'identité de leur nom avec celui des *Boiens* Gaulois. La principale ville du pays était Calydon (CAL-TON, *sèche colline*), située sur une éminence. Le lac Cynia, qui se déchargeait dans la mer, aurait bien pris son nom de CUN, CYN, *grand vallon*. Peut-être l'emplacement du *Cynia* n'avait-il pas toujours été couvert par les eaux.

Il nous reste, quant à la terre ferme, à parler

DE LA MACÉDOINE (1) ET DE L'ÉPIRE.

Si, comme la chose est probable, les premiers habitans de la Macédoine s'établirent dans les cantons élevés, ils auraient bien composé leur nom de MAUG ou MAG, *famille*, et de DON ou TON, *hauteur, colline;* et ce serait *race de montagnes.* Ce pays n'était separé de la Thrace que par le *Bora*, qui fut ainsi appelé de BORI, ou PORI, *pascere.* La ville de *Deborus*, assise au pied de cette montagne, dut son nom au même mot, précédé de TI, *demeure.* Celui de *Bœrea*, cité de la plus haute antiquité, put avoir la même origine. Les Deuriopes me semblent être les mêmes que les Dryopes de la Thessalie; DERW est moins altéré chez les premiers, parce qu'ils s'étaient moins éloignés de la Thrace, leur berceau. Dans leur territoire existait une ville de *Brianium*, mot qui, débarrassé de sa terminaison, se réduit au Thrace ou Celtique BRIA, *ville*, suivi de EN, ancienne. Les *Grestoniens* ou *Crestoniens*, attenans aux Deuriopes, for-

(1) Je suis Cellarius pour la Macédoine. Le livre où Strabon en traitait est mutilé dans cette partie.

mèrent leur nom de TON, dont on sait la valeur, et de CRE, *vaillant.*

La Bisaltique appartenait en partie à la Thrace, en partie à la Macédoine. Sa position, rélativement à celle-ci, me fait croire que la racine de son nom est BIS, *le Nord.* J'y remarque les villes d'*Ossa* et de *Berta.* La première dut exister sur une hauteur; OC'HS, *élevée ; Berta* est composé de TI, et de BER, arme des anciens Sabins (1).

La Bottiée, petit canton voisin de la mer, put d'abord être BOT-TI, *habitation ombragée :* la Thrace avait également une *Bottiée.* Le *Ludias*, rivière qui sortait des marais de Pella, fut ainsi nommé pour ses eaux bourbeuses : LUDU, *cœnum.* La fertile presqu'île de Pallène prit son nom de PALA, *bêcher :* nul doute que la bêche n'ait été employée à la culture avant la charrue. Enfin la fameuse Thessalonique fut dans les très-anciens temps appelée *Therma*; TERM est extrémité : l'on ne pouvait mieux caractériser la position de cette ville, située dans l'enfoncement le plus reculé du golfe Thermaïque.

---

(1) *Et tereti pugnant mucrone veruque Sabello.*
(VIRG. *Æn.* VIII, 65.)

L'Épire, en grec *Epeiros*, me paraît avoir dû son nom collectif aux soins que ses habitans apportaient à l'éducation des chevaux, qui y étaient fort estimés (1). On a déjà vu qu'en Celtique Ep-pori ou Ep-peure signifie *nourrir des chevaux*. L'ancienne dénomination de Dyrrachium eut la même racine : cette ville, avant d'être soumise aux Romains, s'appellait *Epidamne;* or, Ep-daman c'est *equorum cura*. Le nom de Cychyrus avait aussi fait disparaître celui d'*Ephira*, commun, comme on l'a vu, à plusieurs autres villes. Autour d'Épidamne habitaient les *Taulantiens*, mot formé de Tauli, *lancer*, et de ti, parce que, sans doute, les armes de jet étaient celles dont ils faisaient le plus d'usage. Le nom d'une de leurs villes, *Daulia*, eut incontestablement la même origine : et ceux de Bullis et d'Amantia seraient bien Celtiques, si le territoire de *Bullis* était propre à la culture du lin, Bul; et si celui d'*Amantia* fournissait beaucoup de beurre : Aman-ti, *pays à beurre* (2).

(1) *Eliadum palmas Epirus equarum.* (Virg. *Georg.* I, 59.)

(2) Le pays des Taulentiens avait fait partie de l'Illyrie, ils étaient voisins des Dalmates, habiles frondeurs, ainsi que leur nom l'indique : Dalm, *fronde.*

Le lieu de l'Épire le plus fameux était Dodone, oracle fondé de temps immémorial par les Pélasges, où le Dieu rendait ses réponses du sommet d'un chêne touffu; trait de conformité frappant avec le culte que les Celtes rendaient à cet arbre. Dodone, était assise au pied du Tmarus, dans un terrain marécageux; To-DOWN, *habitation basse*. Les alentours étaient habités par des barbares, appelés *Elles* par Pindare et Philochorus; mais qu'Homère, bien autrement ancien, nomme Selles. SELLES viendrait bien de SEL, *regard*, et signifierait *les Voyans*, *les Prophètes*. L'oracle était dans le pays des Molosses, ou Molottes, dont le nom a pour racine MOAL, *dépourvu de cheveux*. Le voisinage des Thraces, auxquels ils pouvaient d'ailleurs appartenir par les liens du sang, leur avait fait apparemment adopter pour leur chevelure un usage qu'avaient aussi reçu les Abantes de l'Eubée, dont le nom rappelle les Abantes de la Thrace (1) : c'était de se raser la partie antérieure de la tête (2). Les Thraces

---

(1) THÉOCRITE, *Ecl.* 14, parle d'une manière particulière que les Thraces avaient de couper leurs cheveux.

(2) *Iliade*, II.

l'avaient pareillement introduit dans l'Attique, puisque Thésée (1) se fit couper les cheveux de la sorte. Plusieurs cantons de la Romélie ont conservé jusqu'à nos jours cette mode de leurs aïeux (2).

Au-dessous des Molosses étaient les Chaoniens; CAO, enfoncement. Ils avaient dominé sur l'Épire entière, avant les Molosses. Dans leur pays était la ville de *Phœnice*, dont nous avons parlé plus haut, à raison de Cadmus. A la suite de la Chaonie était la Thesprotie (TÈS-BRO, pays chaud), dont une des tribus s'appelait *Cassopée.* Ce nom paraît avoir annoncé des prétentions à l'antiquité (COS, vieux); elle l'avait communiqué au port de *Cassope.* Dans l'intérieur était la ville de *Buchætium* (BUC'H-TI, *séjour des bœufs*); et l'Épire en nourrissait beaucoup. Du même BUC'H et de TROAT, *pied*, se forma vraisemblablement le nom de Buthrote, assisé sur une falaise (3) que je suppose n'avoir été accessible que pour des bœufs. Dans les terres était *Battia* (4),

(1) PLUTARQUE, *Vie de Thésée.* — (2) *Voyage* de GUYS.

(3) *Celsam Buthroti ascendimus urbem.* (*Æn.* III, 293.)

(4) L'on a vu qu'il existait une ville du même nom chez les Aborigènes.

c'est-à-dire, *bonne habitation*, MAT-TI, par le changemennt très-ordinaire de M en B.

Passons de la terre ferme aux

ILES DE LA GRÈCE.

Mes observations ne porteront que sur un petit nombre. Il en est peu dont nous connaissions avec quelque certitude les premiers habitans ; il en est un grand nombre d'insignifiantes : cependant il est à présumer que la nation qui donna les premiers habitans à la Grèce, fut également celle qui peupla les îles.

Par son étendue, sa population, sa législation, et son opulence, la plus considérable fut sans contredit celle de Crète; CRE-TI, *séjour des braves*. On l'avait appelée d'abord *Aeria*, ou *l'île aux serpens*, d'AEZR, *coluber*; ensuite *Curetis*, du nom de *Cures*, un de leur rois, suivant les Crétois; mais, à mon avis, de CUR et de TI, expliqués précédemment. Entre ses plus anciens habitans, elle compta les Pélasges. Les Crétois réclamaient l'honneur de l'institution des Curètes, ou de la danse armée, à laquelle on les exerçait dès l'enfance. Mais quand on pense que cette institution était commune aux Eubéens,

aux Étoliens, aux Phrygiens, il paraît probable qu'elle était d'origine Thrace ou Pélasge (1).

Les dix Archontes qui gouvernaient la Crète, avaient un conseil de vieillards, où l'on ne pouvait être admis, si l'on n'avait déjà passé par la charge de *Cosmien*, sorte de magistrature. On voit assez que ce titre a pour racine Cos, *senior.*

L'île donna naissance à la nymphe Britomartis. *Britomartyn Minois vim fugientem desiluisse in retia* (dictya) *piscatorum*, *indéque Dictynnam appellatam ferunt.* STAB. X. Ce nom n'a certes rien de grec. *Brith-marw* serait *variegata mortua :* à l'époque où elle vivait, le tatouage était-il en usage ?

Un des promontoires de l'île s'appelait *Salmonium*, de SAL et de MENE, *montagne salée ;* un autre *Drepanum* (TRI-PEN), cap des *Trois Pointes ;* un de ses ports, *Matium* (2), un de ses fleuves *Lethœus*, comme une rivière de Lusitanie. Ses villes principales étaient Cydon, *Gortyne*, KAER-TENN, *ville des traits* (3), *Lyctus ;*

(1) Quelques-uns même prétendaient qu'elle venait de la Bactriane ; ce qui n'aurait rien d'impossible.

(2) *Voyez* la note antépénultième.

(3) On connaît la réputation dont la Crète jouissait pour toute espèce d'armes de jet.

Lys-ti, *curiæ sedes*, et *Cnossus*, dont le nom me paraît venir de Gnou, *connaître*, et signifierait *illustre.*

Celui de *Therâ*, île étroite et longue, a dû se former de Ti-hir, *regio longa.*

On sait qu'avant la naissance de Diane et d'Apollon, Délos, flottante, était le jouet des flots : Deli, feuille.

Le plus ancien nom de Corcyre fut *Drepane;* Tri-pen, à trois pointes. Elle avait un fameux temple de Jupiter *Cassius* (Cos, *ancien*), une ville et un promontoire de Cassiopé ; ce qui me porte à croire qu'elle avait été peuplée par les Cassopéens de Chaonie, ou de Thesprotie. Un de ses promontoires était appelé *Phalacrum :* au-devant étaient des îles, ou plutôt des écueils, dits le vaisseau d'Ulysse. *Phalacrum* est formé de Fall, *méchant*, et d'Acr, *hideux.*

Le mont Pellénus, dans l'île de Chio, était ainsi nommé, suivant Pline, à raison de son élevation ; Pell-en, c'est *éloigné de moi*, *élevé.*

Les Pélasges, chassés de l'Attique, se réfugièrent dans les îles de Lemnos et d'Imbros : ces deux noms sont Celtiques.

Im-bro, c'est *mon pays*, comme Om-bro,

notre pays. Lemnos est formé de Lem, *lame, pointe* (1), et d'emès, île; qualification qui convenait bien au séjour de Vulcain, et qui ferait penser que l'île fut renommée de tout temps pour la fabrication des armes. Le dieu de la guerre y recevait aussi un culte spécial (2). On doit observer que ces îles étaient fort rapprochées de la Thrace.

Des Dieux de la Grèce.

J'ai parlé des premiers peuples de la Grèce; j'ai passé en revue les diverses régions comprises sous ce nom collectif : il me reste à dire un mot de quelques-unes des divinités qu'on y révérait.

On a prétendu que le *Zeus* des Grecs était l'Hésus des Gaulois, et j'ai partagé cette opinion. J'étais dans l'erreur : l'*Hésus* des Celtes fut l'*Arès* des Grecs. En effet, retranchez du dernier mot le pronom ar, *le*, *la*, et du premier la finale latine, *us*, il ne restera que le monosyllabe es ou euz,

(1) Lem est proprement *aigu*, ou *tranchant*.

(2) Celui qui avait tué cent ennemis de sa main, avait le droit d'y sacrifier un homme à Mars. Dioph. *ap. Fulgent.*

terreur; qualification bien convenable au dieu de la guerre.

Junon, dont la violence formait le caractère, et qui présidait à l'air, était appelée *Hœrea:* HERR, *impétueux.*

Iris, sa messagère, dessinait, dans son vol, un arc-en-ciel; HIR-IS, signifie *long et bas.*

Hébé servait à boire aux dieux : EVA, *boire.*

Titan, fut le frère aîné de Chronos; on donna dans la suite ce nom au soleil : TI-TAN, *maison de feu. Titannis* fut la Lune; Ic est le diminutif Celtique, d'où TITAN-IC, *petite maison de feu.*

Phœbos; FO, *ardeur,* EB, EP, *cheval.*

Apollon, Apellon, Abelios; ces trois noms sont formés d'A-PELL, *eminùs*, éloigné.

L'opinion des anciens était que le soleil, ou la chaleur avait développé le germe des hommes, caché dans le sein de la terre, comme celui des plantes. De là vint le nom des géans prétendus, appelés *Titans.* Ils étaient fils du feu, et de Titthée, la même que Cybèle, ou la terre, dont les mamelles innombrables suffisaient pour nourrir le genre humain. TITH et TETH sont *mamma* (1).

---

(1) LA TOUR D'AUVERGNE. De TETH, il fait dériver

Le *Chaos* était le plus ancien des dieux, et l'Érèbe était son fils. *Chaos* est CAO, *vide*. D'AER, *air*, et de la privative EB, *sine*, vient *Erebos*, *sans air*.

Le *Tartare*, lieu de supplice où les fouets étaient sans cesse en mouvement (1), eut son nom formé du redoublement de TARZ, *coup retentissant*;

Doris, mère de cinquante nayades, de DOUR, *eau*;

Les Grâces, *Carites*, de CAR, aimable:

Iacchus (Bacchus), d'IACH, *sain*, *bien portant*.

J'ai donné plus haut l'explication du nom de *Démèter* (Cérès).

Coré, sa fille, avait un temple en Laconie, érigé par Orphée, ou par Abaris (2): CORÉ, *petite fille*.

---

aussi le nom de l'amazone Penthésilée: PEN-TETH-EB, *sans bout de mamelle*. Ce nom devait être Phrygien, comme l'épithète de *Berecynthia*, qu'on donnait à Cybèle, et qui lui venait du mont BÉRÉCYNTHE, dont la cime ou la croupe était fort étroite: de BERR, *strictus*, KEINE, *dorsuim*.

(1) *Hinc exaudiri gemitus, et sæva sonare*
Verbera..... (VIRG. *Æn*. VI, 57 *et seq*.)

(2) Abaris, disent les Grecs, était un Hyperboréen qui

On sait que la première preuve de sa divinité que Latone donna, fut de métamorphoser en grenouilles des Lyciens qui troublèrent l'eau de l'étang où elle espérait se désaltérer. La racine du nom de cette déesse pourrait être LAITH, *humide*.

Hercule, HERACLEOS, est, je crois, HERR-A-CLEIS, *promptus ad vulnera.*

Enfin, si les attributs et les fonctions d'Athénè chez les Grecs étaient ceux de Minerve chez les Romains, on peut dire aussi que leurs noms offrent à la décomposition des rapports que n'annonce pas la consonnance. AT-TENN est *semence* et *dard*, MIN-ERV, *pointe* et *sillon.* Minerve était, chez les Romains, l'une des divinités invoquées par les laboureurs (1); Athénè avait fait présent aux hommes de l'olivier.

Je m'arrête, et j'ose me flatter d'avoir prouvé jusqu'à l'évidence, par l'identité de la langue, l'étroite parenté que j'ai supposée entre les Celtes et les Pélasges, auxquels je ne crains pas de réunir

---

voyageait porté par une flèche, PAR ou BAR est, en Celtique, une *lance*, un *trait.*

(1) Ils invoquaient *Anna*, *Perenna*, *Pandà*, *Latone*, *Pales*, *Neriones*, *Minerva*, *Fortuna*, *Ceres.*

les Thraces et leur nombreuse famille. Que les Pélasges et les Thraces, premiers habitans de la Grèce, y aient laissé des vestiges nombreux de leur idiome, c'est sur quoi je ne pense pas qu'il s'élève de contradiction. Rien de plus simple dès lors que les rapports que l'on découvre entre le Celtique et le Grec : il me serait facile de donner une liste de plusieurs centaines de mots presque identiques dans ces deux langues. La première aurait pourtant cet avantage, que les mots qu'elle produirait dans la comparaison seraient généralement monosyllabiques; avantage qu'elle a payé bien cher par son isolement et son état stationnaire, mais qui lui a conservé son originalité et sa physionomie particulière.

Quant au Latin, s'il emprunta sans doute beaucoup au Grec depuis que les Romains le cultivèrent, il n'en est pas moins positif qu'il eut pour base le Celtique, dont un laps de deux mille ans n'a pas effacé les traces bien distinctes encore: on les découvre par milliers. J'en ai précédemment indiqué quelques-unes, et je comptais me borner là; mais, comme on m'a fait observer que je ne pouvais étayer de preuves trop nombreuses l'espèce de paradoxe que j'ai mis en avant de

l'origine Celtique des Romains, je vais placer, en appendix, une partie de ce que j'avais cru pouvoir me dispenser d'insérer dans le texte de cet opuscule.

APPENDIX.

Divinités des Romains.

Pour *Cœlum*, suivant Festus, on avait dit *Cohum*. CAU, en Celt. est *cavum*. — *A chao*, *cavum*, *et indè cœlum*, dit *Varron*.

Ops, la terre, *quòd hìc omne opus*, dit Varron. OBER, *faire*, *agir*, suppose le radical OP. La finale *ops* était commune chez les Thraces : *Pelops*, *Cecrops*, *Dryopes*, etc.

Jupiter était surnommé *Querquetulanus*, de *quercus*. Le mot est Celtique. KAERR-CUZ signifie *demeure cachée*, et fait évidemment allusion au culte antique des Gaulois, qui considéraient cet arbre comme l'emblème de la divinité, qui était censée y résider.

Elle s'exprimait par l'organe du tonnerre ; d'où *tonitru*, TON-AUTROU, la voix du Seigneur.

Penates : PEN-TIZ, *chef de la maison* ; PENNOU-TIEZ, *chefs des maisons*.

Palès, déesse de l'agriculture, avait pris son nom de PAL, *bêche*, d'où le verbe PALA, *bêcher*. Son pouvoir ne s'étendait que sur les blés en herbe; parvenus à leur maturité, ils étaient du ressort de

Cérès, appelée ainsi de SERR, *enclore*, parce qu'elle présidait aux moissons. De ce SERR venait également la formule *tecta sartaque*, clos et couvert. *Tectum* vient lui-même de TEI, *couvrir*.

Vortumnus, le dieu des fruits, fut un de ceux à qui Tatius adressa des vœux, et par conséquent était révéré des Sabins. WR-TOM, *l'être échauffant*; de WR, *vir*, et TOM, *chaud*.

Juturna, *nympha quæ juvaret*; VARR. C'est JOUT-DORN, la *main qui donne la bouillie*: IOUD, nourriture des premiers Romains, autrement dite PULS, en Latin comme en Celtique.

Furina, déesse presque inconnue du temps de Varron, mais très-vénérée dans les premiers siècles de Rome, puisqu'elle avait son Flamine et ses fêtes fixées par les fastes. Je pense qu'on l'invoquait pour obtenir la prudence: FUR, *sage*, *prudent*.

Laverna: j'ai dit plus haut qu'elle pouvait être la même que Laranda. Dans tous les cas son nom vient de LAERR, *voleur*, ou plutôt *bri-*

gand, que les Latins rendaient par *Latro*, en opposition à *fur*, qui désignait un simple voleur, qui employait moins la force que l'adresse. *Laezr* viendrait bien de LEAS, *meurtre*.

Luperca, *dea appellata, quòd abjectis infantibus Lupa pepercit*: VARR. Une autre tradition voulait que Romulus et Rémus eussent été allaités par une femme de mauvaise vie. LUPR est *chienne en chaleur*.

Vacuna dea est *Victoria*: VARR. *Vacuna* de *vacuus*, racine GWAC. Après la victoire, on se repose.

Angerona, déesse de la réflexion : on sait qu'elle était représentée un doigt sur la bouche, comme le dieu du silence : ANV-GHER, *mutila sermone*.

Je m'aperçois un peu tard que je n'ai point parlé de Janus, de qui le Janicule prit le nom. Je le crois formée de IAU, *le jeune*, relativement à Saturne. Le fait est que *Ianus* signifia *jeune*, chez les premiers Romains, et j'en ai pour garant Varron, *De Re rusticâ*, qui dit, L. I, c. 37 : *Nunquà audisti Ianam Lunam et crescentem?* passage où, sans nul doute, *Iana* signifie jeune ou nouvelle. On pourrait aussi faire

venir Janus de IAU-EN, *Jeune-vieux :* son double visage aurait été considéré comme l'emblème du présent et du passé, sur lesquels ils avait les yeux.

Peut-être ne ferait-on pas mal de chercher dans le même IAU l'étymologie de Junon : du moins avait-elle quelques rapports avec Janus, puisque dans les livres des pontifes il portait le surnom de *Junonius*.

Cependant le nom de *Junon* viendrait mieux de ION, *Dominus*, et peut-être aussi *Domina*.

Des Ministres du Culte.

Les Romains reçurent des Falisques l'institution des Féciales. *Feciales*, dit Varron, *quòd fidei publicæ præerant ;* c'est ce que leur nom désigne en Celtique. FEIS est *foi*, ALLI, *conseil ;* et TEIZ-ALLIEC *conseiller de paix*.

Les Flamines exerçaient un sacerdoce de la plus haute distinction : FLAMM-EN dit littéralement *illustre vieillard*.

On sait que les Saliens étaient des prêtres de Mars, dont une des fonctions était de promener les boucliers sacrés, *Ancilia*, tout en formant une danse composée de pirouettes, que leur chef

exécutait d'abord, et qu'ils répétaient d'après lui. *Præsul ut amdruat, sic vulgò, redandruat ipse.* Lucilius. *Amdruo* est composé d'am, *circùm*, et de tro *gyrus*. C'est donc *circumgyro* : re est, comme on sait, l'itérative latine. Quant au mot *Saliens*, il vient de sail, *saut, gambade.* Les Saliens ayant été institués par Numa, il est probable qu'en ce qui concernait leurs cérémonies, ils faisaient usage du Sabin.

Feralia, dit Varron, *à ferendis in sepulcra epulis.* Je crois plutôt que cette lugubre cérémonie tirait son nom de ferw, *rude*, *amer*.

Ut tubicines à tubâ et liticines à lituo, ita siticines, qui apud sepultos, hoc est jam sitos *canere soliti erant.* Ce mot vient naturellement du Celt. suta, *siffler*, qui put, chez les Romains, avoir une signification plus étendue, celle, par exemple, de jouer de la flûte. l'étymologie de Nonius est forcée, et ne répond nullement à la comparaison qu'il établit. Elle se suit en disant : *Siticines à sutâ* (1).

---

(1) Nonius, *de prop. serm.*, *verbo* Siticines.

Des Divisions du temps à Rome.

Ut circuli annuli, *sic magni circi* anni *dicebantur; undè* annus. VARRO. Ce mot vient de CANT, *cercle*, qui, dans la prononciation, est souvent *hant*. T devient D, qui se change en N, après un autre N. ex : LAND, LANN.

Hiems, vient d'IEN, *froid; ver* de GWERH, verd; *Æstas* d'AES, vapeur chaude; *autumnus* d'AW, mûr, et de TOM, chaleur.

(Le cercle numérique est la dizaine; d'où *viginti*, pour *bis -ginti*, de *bis* et KINT pour CANT : etc. Les Bas-Bretons pour *trente*, disent TREGONT.)

Mensis, MIS, en grec Éolien *Meis*.

Calendæ. CAL, *commencement* des mois, des saisons, et même de l'année, qui était sans doute annoncé par les Druides: CALA, annoncer; participe, CALET. La signification de *calare*, et de *calendus, a, um*, est la même. *Primi dies mensium nominati* calendæ, *quòd his diebus* calentur *ejus mensis* nonæ *à ponticifibus, quintæ an septimanæ sint futuræ, in curiâ* calabra (CAL-BRO, lieu d'annonces) *sic* : dies te quinque *calo*, Juno novella; septem te dies *calo*,

Juno novella (VARR. *De L. Lat.* V.), suivant que les nones devaient être le 5, ou le 7; car, ainsi que le nom l'indique, il y avait neuf jours des nones aux ides, qui arrivaient le 14 ou le 16. Le *novem* des Latins viendrait mieux, par paranthèse, du Celt. NAO, NAW, que de l'*Ennea* des Grecs, qui pourrait lui-même avoir été pris de ce NAW. Varron dit encore ailleurs, *in Tusculanis sacris est: vinum novum ne vehatur in urbem, antequàm vinalia calentur.* On ne peut donc douter que notre CAL, *annonce*, ne soit la racine de *calare* et de *calendæ*.

Idus. —Ce mot a pour racine EIT ou YD, bled. *Eidus* (dit encore Varron *ibid.*) *ab eo quod Tusci* itus, *vel potiùs quod Sabini* eidus *vocant.* Itus, *sive* idus *dixere Tusci ab* iduare; *quod iisdem est dividere.* Il est clair que c'est tout le contraire; *iduare* est venu d'*idus*; et cela, je suppose, parce que la moisson se fit d'abord en commun, et que l'époque de la distribution prit le nom même de la chose distribuée.

Que ces distributions aient lieu chez les Samnites, issus des Sabins, c'est ce dont on ne peut raisonnablement douter, d'après le nom que portait chez eux un des principaux magistrats,

le *Medixtuticus*. Ce mot, formé de MEDI, *moissonner, mesurer* (1), de TUT, *peuple*, et du possessif EC, signifie littéralement *celui qui mesure au peuple.*

Des Régions de Rome.

Aventinum dici putant alii ab avibus, alii, etc. *Ego* (*Varro*) *puto ab advectu, nam olim mons erat paludibus à cœteris disclusus.* Je crois, par cela même, que le nom de l'Aventin fut primitivement AFFON-TI, des mots AFFON, *rivière*, et TI, *lieu, séjour.* J'observe que ces marais étaient, non pas stagnans, mais formés par le Tibre.

Au pied de l'Aventin était le Velabrum, *à vehendo*, suivant Varron (2), mais plutôt *à velaturâ*; ou mieux encore de GWEL-BRO, *canton à voiles*, où l'on employait la voile.

Esquiliæ, ab esquiletis. L'un et l'autre

(1) Ce MEDI est la racine de *metere*, *metiri* et *metari*.

(2) *Palus fuit in minore velabro, à quo, quòd ibi vehebantur lintribus, velabrum.* VARRON, De ling. lat. IV.

Qua velabra suo stagnabant flumine, quaque
Nauta per urbanas velificabat aquas. (PROPERT.)

viennent également bien de Es-gwial, *Oseraie, taillis*. Le mont Esquilin avait été couvert de buissons.

Vicus Ciprius à cipro, quòd ibi cives Sabini additi consederunt, qui à bono omine id appellârunt : nam CIPRUM *Sabinè* BONUM. Varr. Gopr, *Celticè* lucrum.

Macellum, ut quidam scribunt, quòd ibi fuerit hortus; alii, quòd ibi domus fuerit, cui cognomen fuit Macellus : Varron. *Macellum* (la halle de Rome) trouve sa racine dans mag ou mac, *nourriture*.

Des anciens Noms Romains, etc.

Tatius, roi des Sabins. Ce nom désigne la dignité, plutôt que la personne : Tat est père.

Cœle Vibennus, Toscan qui vint au secours de Romulus contre Tatius. *Vibennus* vient de Gwibio, *voyager* (1).

Ancus, successeur de Numa, était Sabin. Son nom est pris d'Anc, *acutus*.

---

(1) On a déjà fait observer que G se perd souvent quand il précède W, et que celui-ci devient, en certains cas, un simple V; ex : Gwenn, *blanc*, Ar-venn, *le blanc*.

Celui de *Tullus* (Hostilius), de TOULL, *caverne, profondeur.* (On retrouve TOULL, sous cette acception, dans *Tullianum*, nom du souterrain de la prison criminelle de Rome.)

Celui des *Cornelius*, de KERN, *cornu;* surnom *Cossus*, de COZ, vieux;

Celui d'*Horatius* d'AWR, qui a la double signification d'*heure* et de *chance;*

Celui de *Curiatius* de CUR, *coup*, *blessure* (1);

Celui de *Terentius* (Sabin), de TERRI, rompre (2);

Celui de *Valerius*, de GALL, puissant, d'où *valere;* surnom *Publicola*, de POBL, *peuple*, et GOLO, *couvrir*, *défendre*, *utilis esse.*

Le prénom Sabin, *Lucius*, de *Luc'h*, lumière. *Reate*, *Lucii*, *primâ luce orti;* VARRO.

---

(1) On ne sait pas au juste lesquels des Horaces ou des Curiaces furent les champions de Rome, dans le combat qui décida du sort des Albains. Comme les Romains attachaient une grande importance aux paroles d'heureux augure, il est assez probable que ce fut à raison du nom qu'il adoptèrent définitivement les premiers.

(2) *Terentinæ nuces à terento, quod est Sabinorum linguâ* MOLLE. MACR. L. III, d'après Varron. TERET, signifie *fragile.*

Le nom de *Julius*, d'Iolis, *agréable*, Ioli, *gratia*.

Je borne ici ma nomenclature, et ne me permettrai plus qu'une observation. Porsenna, roi d'Étrurie, est quelquefois appelé *Lars* Porsenna. *Lars* me paraît un nom de dignité; il correspond au *Laird* des Écossais, s'il n'est pas identique.

De l'Agriculture, et des Alimens.

Les mots relatifs à l'agriculture sont indubitablement les moins exposés à la corruption. J'en dis presque autant de ceux qui ont rapport à la subsistance du grand nombre. Comme elle ne varie guère, le peuple n'a pas occasion d'adopter des termes nouveaux, assortis à de nouveaux besoins. Voyons si le Celtique explique d'une manière satisfaisante ceux qui concernent ces deux articles essentiels.

Un champ labourable se dit en latin *arvum;* en Celtique Erw est *sillon;* Ara, *labourer*, Arazr, *charrue*.

Bos est le nom latin du bœuf; mais on dut précédemment dire *Bus*, d'où Bucula, *Bubulcus*, Buc'h et Bw sont l'équivalent de *Bos*.

Jugum, joug, Ghiau; le joug, Ar-hiau. Cette

machine fut appelée ainsi parce qu'on l'assujettissait jadis avec des nerfs préparés pour cet usage; GHIAU, *nervi:* on les a remplacés par des courroies.

Vomer, soc, de BOM, *élevation*; VOMER, *qui lève.*

Irpex, herse; HIR-PEC, *longue pointe.*

Occa, houe; OC'H, *pointe.*

Falces, faux, FALC'H : *Campanis secula, à secando;* CHICA, prononcez SICA, hacher.

Pala, pelle, de PAL, *large et plat.*

Granum, grain et graine; GREUN, que je crois avoir pour racine GRE, multitude.

Fructus, fruit, FROUES : il semble que ce nom ait d'abord été exclusivement donné aux fruits qui offrent quelque résistance, comme la noix, la châtaigne, etc. Du moins FROES, que je crois être le radical, signifie-t-il *fracture* et *froissement.*

J'omets une quantité de mots dont le rapprochement ne commande pas la conviction.

Les plus anciens alimens connus des Romains furent le *puls* et le *far. De victu, antiquissima puls*, VARR. *Farre tantùm è frumento* 300 *annis usos Verrius tradidit.* PLIN. XVIII, 7. Le *puls* et le *far* sont encore, sous les mêmes noms, la

nourriture des Armoricains; mais je ne sais si notre FAR, espèce de poudding, est exactement celui des Romains.

Apluda, *frumenti furfur*, NON., de PLOUSS, *pellicule*. Ce mot, dans un sens plus étendu, put être le radical du *plaustrum*.

Panis, pain : je ne comprends pas, je l'avoue, l'étymologie que Varron donne de ce mot (1). Il vient de PANN, *fouler* comme on foule le feutre, *pannus*.

Fornus, *à forno*, *quod est calido*, dit Nonius. *Four*, en Celtique, est FORN, et FO, *chaleur*.

Lixula, mot sabin, désignait une sorte de gâteau : LISK, *cuire*.

Liba, gâteaux plus fins, ainsi dénommés *quòd libarentur*, *priusquàm essent cocta*, suivant VARR. Ce mot vient de LIP, *friandise*.

Magmentum était une offrande des cultivateurs aux dieux des champs : *à magis*, *quòd ad religionem* magis *pertinet*, VARR. Magmentum est formé de MAG, *victus*, et de MENT, *pars*. De

(1) *Quòd primo figuras faciebant mulieres in panificio*, *Panis*. PAN serait alors le Celt. MAN, *species*, figure.

ce dernier mot est venu *mendicus*, mendiant, celui qui demande MEND-IC, *un petit morceau.*

Passa *uva*, *quam* passi *essent á sole aduri;* NONNIUS. Le Celtique POAS signifie *cuit.*

Vinum n'est point venu du Grec *oinos*, mais du Celtique GWIN. Les Thraces eurent ce nom dans leur langue long-temps avant les Grecs. Le Thrace. Orphée devint la victime des Bacchantes, ainsi que Penthée, qui avait fait arracher la vigne dans ses états. Quand Bacchus vint au monde, la Béotie n'avait que des Thraces pour habitans.

Poculum, de POK, *baiser; cupa* de COP, *coupe*.

Acipenser, d'EC, pointe, et de PEN, *tête;* cette désignation convient bien au brochet.

Halec, saumure; OALEC, *salé*.

J'ajoute *scopæ*, balai, de SCUB, qui dit la même chose.

En voilà bien assez sur ce qui a rapport aux alimens. Nous serons plus brefs pour ce qui est

Des voitures et de l'habillement.

Les voitures romaines de toute espèce portaient la plupart des noms reconnus pour Gaulois,

c'est-à-dire Celtiques. *Carrus*, vient de CARR, *charrette ; carruca* est le même mot avec l'addition UC'H, *élevé :* c'était une voiture de voyage. *Rheda Gallis idem quod carruca*, QUINTILIEN ; de RED, *courir.* Le petorritum était à quatre roues ; son nom était Osce, ou Gaulois : PETOAR-ROT *quatre roues.*

Tomentum (*galliarum inventum*, *Plin.* VII, 43) *matelas ;* de TOM, *chaud*, et MENT, *pièce ;* c'est donc *pièce de chaleur.*

Lœna était uue étoffe épaisse ainsi nommée, dit VARRON, *quod de lanâ multâ :* ce mot venait de GLOAN, LOAN, *laine.* La *Lœna* était une couverture.

Toga, dit Varron, *à tegendo ; Toga* vient mieux de Toc, *couverture.*

Penula, vêtement dont on pouvait se couvrir la tête. NON. Racine, PEN, *caput.*

Palla, *tunicæ pallium*, NONIUS. De PAL, *large et plat.*

Pileus, sorte de calotte : elle était apparemment de feutre. Son nom vient parfaitement de PILA, *battre*, fouler.

Trama, la trame, *quod trameat.* TREM, TRAM, *passage.*

De l'armée et ce qui la concerne.

Triarii de TRI-AR, *troisième sillon.*

Gladius, quòd fit ad hostium cladem: VARR. vient mieux de CLAIS, *blessure.*

Lorica, à loris, quòd de corio fiebat: VARR. LOEZR, LOER *cuir.*

Vallum, de PAOL, VAOL, *pieu.*

Mœnia, quòd muniebantur. VAR. Non, mais de MAEN, pierre, à la différence du *vallum* fait de pieux et de gazon.

Murus, précédemment *moerus*, de MOGHER, MOHER, *moer.*

Porta, de PORS, *ouverture*; d'où pareillement *portus*; et *port*, nom que l'on donne aux passages des Pyrénées.

Fossa, de FOÇ, *haie avec un fossé.*

Turris, de TOUR, *acervus.*

Arma, d'ARM, bras : ce mot fut connu des latins. Ils disaient *armi* du lièvre et du cheval.

Sparum, à sparo pisce ductâ similitudine. SERVIUS, in L. 11; ÆN. 682. — SPAR, *hasta.*

Scutum, de SKOET, *frappé*, qui reçoit les coups.

J'ai donné l'étymologie de plusieurs autres

armes, et je pourrais en augmenter la liste; mais je crois que cela suffit.

Je terminerai par l'étymologie des

Noms de quelques lieux d'Italie.

Patavini; PAT-AFFON, *s'étendant le long du fleuve.*

Salentum, fondée, à ce que l'on prétend, par Idoménée; HALEN-TI, de HALEN, *sel*, et TI. Les Latins remplaçaient l'aspiration par S.

Brundusium, incolis *Brentesium*, avait pris son nom de la bonté de la contrée: BRON, *mamelle*, et TI, *séjour: séjour nourricier.*

Canusium, CAN-NEUZ, *alba species.* J'en ignore la raison, ainsi que l'origine du nom de *Venusium*, qui signifie la même chose: VEN-NEUZ; de GWENN, *blanc*, et de NEUZ.

Argyrippa, soi-disant bâtie par Diomède: AR-GWR-EP, *hommes de cheval.* Le pays avait des haras.

Diomedeæ insulæ. Avant que l'on se fût mis en tête de rencontrer partout des Grecs, elles durent s'appeler DI-MEDI, *sans moissons.* L'une des deux continuait d'être inculte du temps de Pline.

Rhegium : on sait quelle est sa position sur le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile, et que, suivant l'opinion généralement reçue chez les anciens, l'île avait été jadis unie au continent. RHEGI, c'est *déchirement.*

Zancle, ancien nom de *Messine*, en face de Rhegium : CENGL, *cingulum*, de la forme de son port.

Je n'aurais jamais fait, si je passais en revue toutes les villes d'Italie qui me fourniraient des observations. J'ai choisi celles-ci, parce qu'on veut absolument qu'elles aient été Grecques d'origine.

ÉTYMOLOGIES

RELATIVES A LA GRÈCE.

Noms de dieux et d'hommes.

Noms de peuples et de lieux.

ÉTYMOLOGIES CELTIQUES,

Appliquées à l'Italie, à l'Espagne, à la Germanie.

Noms d'Hommes.

LIEUX DE ROME,

Voitures, Culture, Alimens, Armes, Vêtemens, Constructions, Mesures de temps, etc.

Noms de Pays, de Peuples, de Fleuves, de Montagnes et de Villes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.